

SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY



3 1223 00310 0170

Form 16-20M-8-12-13



Accession

72827

Class

915.2 73416





LES JOURNÉES

ET

LES NUITS JAPONAISES

DU MÊME AUTEUR :

(LIBRAIRIE PERRIN)

La Jeune Amérique. Chili et Bolivie, 2 ^e édition (couronné par l'Académie française). 1 vol. in-16.....	3 fr. 50
En Escale. Une Promenade à Ceylan, Singapour, Saïgon, Hong-Kong, Macao, Canton. Une se- maine aux Philippines. 1 vol. in-16.....	3 fr. 50
Voyage au Japon. La Société japonaise (couronné par l'Académie française). 6 ^e édi- tion. 1 vol. in-16.....	3 fr. 50
La Roumanie contemporaine , 2 ^e édition. 1 vol. in-16.....	3 fr. 50
Reine Cœur , roman. 1 vol. in-16.....	3 fr. 50

LIBRAIRIE LEMERRE

Mythes et Poèmes. 1 vol. in-18 jésus (<i>épuisé</i>).	3 fr.
La Chanson du Sud. 1 vol. in-18 jésus.....	3 fr.
L'Hôtellerie , poème (couronné par l'Académie française) (<i>épuisé</i>).	

ANDRÉ BELLESSORT

LES JOURNÉES

ET

LES NUITS JAPONAISES

Bellessort

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1906

Tous droits réservés

915.2

B 416

72827

A MONSIEUR JULES HARMAND

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE FRANCE AU JAPON

*en souvenir de son bienveillant accueil
et de notre voyage au Yezo*

A. B.

LES JOURNÉES

ET

LES NUITS JAPONAISES

LE JARDIN DE L'ARSENAL

... Dans la cour, les soldats de la garde s'exerçaient à la baïonnette avec des fusils de bois et se ruaient les uns contre les autres en poussant des cris sauvages. J'entends encore ces cris de barbares qui jaillissaient du haut de la colline où s'élève la caserne, du centre même de Tôkyô, et retombaient au silence éternel du grand parc impérial. Nous descendîmes la côte et nous entrâmes à l'Arsenal. Aux hurlements des hommes succédaient le grondement des machines et le fracas du fer. Là, jadis, dans son domaine féodal, résidait le prince de Mito, célèbre par sa science et plus célèbre par son jardin. Le Directeur, dont la fatigue et les soucis creusaient la face triangulaire, me montra, suspendus au mur de son cabinet, trois plans de l'Arse-

nal. Le premier datait du lendemain de la Révolution (1870) : quelques bâtiments construits à la hâte, des espaces déserts, et le fameux jardin dans toute sa verte étendue. Le second datait du lendemain de la Révolte des Satsuma (1880) : plus de terrains vagues ; les ateliers agrandis, les forges élargies touchaient presque la lisière des arbres. Le troisième datait du lendemain de la guerre sino-japonaise : les chantiers s'étaient encore rapprochés, et le jardin, complètement investi, était encerclé de rails dont les tronçons s'élançaient déjà dans ses brèches entr'ouvertes.

Lorsque j'eus traversé cette manufacture, où plus de cinq mille ouvriers fondaient des canons et des mitrailleuses, et qu'on m'eut bien répété et bien convaincu que désormais les Japonais pouvaient se passer des Européens, le major, qui m'accompagnait, me fit enjamber des fossés, escalader des remblais et des décombres, et, par ce chemin de ville assiégée, nous atteignîmes enfin le jardin merveilleux.

Je ne vis d'abord qu'un petit jardin aux arbres minuscules, ses grèves de galets, son étang, ses ponts de pierre, et ses îlots dont les huttes ressemblaient à des huttes de castors, — le jardin classique des résidences japonaises. Mais l'Arsenal s'en était emparé : les huttes aquatiques étaient devenues des poudrières, et les îlots en miniature renfer-

maient les explosifs les plus dangereux. Ah ! qu'elles étaient jolies et joliment disposées, ces rocailles où l'ingéniosité nipponne avait isolé tant de sombres puissances ! Le major les regardait avec le même plaisir qu'il eût fait d'une maison de poupée chargée de dynamite.

Au bout du jardinet, un sentier dallé s'enfonçait sous de hauts arbres touffus, et je pénétrai dans le vrai jardin du prince de Mito. Il n'est pas très vaste et paraît infini. Tout ce que la nature du Japon a de grâce et d'imprévu se trouve réuni sur ces quelques arpents de terre où l'art des jardiniers a surpassé celui des décorateurs. Chaque saison s'y glorifie, et chaque heure s'y croit la plus belle des heures. Jardin d'automne, quand les érables s'y empourprent ; jardin d'hiver, quand, sous les festons de neige, les premiers pruniers s'y étoilent ; jardin de printemps et d'été, plus riche de couleurs que de parfums, mais où les cerisiers embaument. Les îles de son lac semblent voguer, depuis des siècles, de l'un à l'autre promontoire et s'être un instant arrêtées pour contempler au plus profond des eaux leurs ombres verdoyantes. Ce n'est pas un lac : c'est la Mer Intérieure. Le sentier qui descend vers ce pont d'une seule arche, taillé d'un seul bloc de granit, est encore rose des pas du matin ; et le petit golfe qui serpente et se dérobe sous l'épaisseur des bois et qui brille, on dirait qu'il y

cache un clair de lune endormi dans ses eaux. Des pierres étranges aux signes fatidiques sortent de la terre comme si elles en poussaient. Voici la colline des azalées, et le vallon des iris, et la sombre forêt des cryptomérias. J'écarte ces branches et j'aperçois un sanctuaire. Il est aussi vide qu'une chaumière de moissonneur à l'époque de la moisson. Les dieux travaillent sur les eaux, dans les pierres, dans les fleurs, dans les bois, dans toute cette solitude, obstinément silencieuse au milieu du tumulte des armes.

Mais, si sensibles que vous soyez aux enchantements de ce jardin sauvage et raffiné, tour à tour montagne et vallée, halliers et mer, vous n'y goûterez pas encore le quart de la jouissance d'un petit major japonais. Car ce jardin multiple est un jardin savant. Il possède à fond l'histoire et la légende, la géographie et la théogonie de la Chine et du Japon : il en reproduit les paysages les plus glorieux ; il en représente les souvenirs les plus touchants ; il en figure les idées les plus mystiques ; il revêt une signification où sa beauté naturelle s'achève en beauté morale. Imaginez un jardin dont les combinaisons de perspective vous transportent du passage des Thermopyles aux champs de Donrémy, du col de Roncevaux à la plaine d'Austerlitz, du Capitole à Port-Royal, de Salamine à Bethléem, et sans que votre pensée hésite, sans

même que votre réflexion intervienne. Imaginez un jardin qui vous donne, en un clin d'œil, la sensation de toutes ces grandes faces de la terre...

J'admirais, pour l'éclat et la douceur de leurs lignes, des hiéroglyphes, dont la douceur et l'éclat séduisaient autant que moi mon petit major, mais dont le sens caché lui parlait au cœur. Là où je ne voyais qu'un chemin sinueux, pavé de pierres noires et luisantes, il entendait le bruit de ses pères et le cliquetis de leurs sabres dans la passe de Hakoné. Ces arbres, qui ne me versaient que de l'ombre, conduisaient son esprit vers les arcanes de la divination chinoise. J'ignorais qu'une déesse fût née sur cette île, et qu'un fils d'empereur eût pleuré dans ce vallon. Combien cette colline m'eût semblé loyale, si j'y avais distingué les fantômes des deux frères chinois, dont tout le monde ici, sauf moi, connaissait l'aventure ! Après la défaite et la mort de leur maître, ils avaient refusé de manger le riz qui continuait de mûrir sous la domination du vainqueur, et, retirés dans les montagnes, ils s'y nourrissaient de fougères, jusqu'au jour où, apprenant que ces fougères appartenaient à leur ennemi, ils se laissèrent mourir de faim.

C'est ainsi que je me promenais à travers ce jardin, plus indéchiffrable pour moi qu'une tombe égyptienne ou qu'un ciel étoilé, mais dont la magnificence et la variété me ravissaient l'âme. Par-

fois, quand je m'y croyais encore au centre, j'en touchais la frontière, et, comme d'une porte brusquement ouverte, la rumeur de l'Arsenal bondissait jusqu'à nous. Les haches des menuisiers, les marteaux des forgerons sonnaient et retentissaient dans un vaste écroulement de pierres...

Maintenant que j'essaie de revivre quelques-unes de mes journées et de mes nuits japonaises, et qu'aux échos déjà lointains d'une guerre formidable je réveille, du fond de mes souvenirs, l'image de ce pays, — le plus joli visage de la nature qui ait jamais souri aux vents du ciel, — c'est comme si je pénétrais encore dans le jardin du prince de Mito...

DE TÔKYÔ A HIROSHIMA

I

SUR LA ROUTE DE KYÔTO

1^{er} Mai.

Je me suis arrêté deux jours dans la ville de Shizuoka, la première qu'on rencontre, après Yokohama, en descendant vers le sud. Ces villes japonaises sont toutes les mêmes. On y entre déçu, affligé de leur laideur, offusqué de leurs préfectures en briques qui semblent faire paître autour d'elles, dans les champs et la poussière des routes, un troupeau de baraques informes et grises. On en sort les yeux pleins de visions charmantes ou splendides, et souvent avec de belles histoires.

Du château féodal de Shizuoka il ne reste que la trace des enceintes, des remparts écroulés, des douves herbeuses et jaunâtres où coassent des millions de grenouilles. Mais ici, comme partout, la caserne s'est élevée sur les ruines du château; l'école, près de la caserne. Matins et soirs, les clairons japonais épèlent leur fanfare. Ils surgissent au mi-

lieu de ces pierres rongées de lichen et bouleversées par les tremblements de terre, à peine plus hauts que les hautes herbes; et leurs sonorités discordantes remplissent toute la plaine jusqu'aux collines. L'après-midi, la seconde enceinte retentit du vacarme des écoliers. Règle générale : il vaut mieux que l'Européen ne se trouve pas sur le passage de ces petits hommes, quand les portes s'ouvrent et que leurs maîtres, qui les ont doctement exaspérés contre la race blanche, les lâchent en liberté. Cependant, si le flot l'a surpris et que les injures le débordent, je lui conseille de se rappeler combien le peuple japonais est serviable et poli. On m'a donné depuis longtemps le moyen d'apaiser les plus insolents de ses fils. Je m'approche de l'un d'eux, au hasard, et je lui demande l'indication d'une rue, le nom d'une place. Aussitôt la petite bouche injurieuse sourit; le petit corps dressé sur ses ergots esquisse une révérence; et les camarades, oubliant que je suis l'Ennemi, ne voient plus en ma rencontre qu'une occasion de montrer cette aménité dont leurs pères avaient fait la grande loi de la vie. Hier, je fus conduit au magasin de cigarettes par une foule d'écoliers qui, un instant auparavant, m'eussent lapidé, s'ils l'avaient osé, et chez qui ces simples mots : « Où demeure le marchand de tabac? » avaient réveillé toute une hérédité de complaisance et de courtoisie.

D'ailleurs les gens de Shizuoka ont déjà les qualités du Japon central : la douceur des manières et l'esprit pacifique. On les sent très proches des berceaux où les dieux et les arts ont grandi. Leur préfet descend, dit-on, des premiers prêtres du Soleil et continue d'entretenir à son autel domestique le feu sacré allumé par les ancêtres de ses lointains ancêtres. Quand il passe au trot de ses deux *kurumaya*, les artisans de laque, les marchands qui achètent les cueillettes de thé et qui les vannent, devant leur comptoir, dans leurs vannettes de paille, avancent la tête et le suivent longtemps des yeux.

Je ne parlerai pas du jardin de la ville. Toute la ville y danserait, et la moitié de la ville y voit danser l'autre moitié, lorsqu'aux fêtes du mois d'avril les enfants y revêtent le costume des anciens guerriers et que les jeunes filles y jouent à la raquette, éclatantes et masquées. Il commence dans la plaine et finit sur le haut des collines. Il ombrage plus de temples que nos villes n'ont d'églises. Et tous ces temples sont muets ; quelques-uns même se délabrent ; mais rien n'est plus mélancolique et ne nous incline davantage aux pensées éternelles qu'un temple qui vieillit près d'un étang qui verdit.

Je ne parlerai pas des cueilleuses de thé, accourues de la campagne, et dont les *geta* rapides claquent le long des rues. Le hâle du soleil a doré leurs joues ; leur chevelure brille comme un corbeau

sur des bambous jaunis. Les plus jolies d'entre elles resteront ici et boiront leur récolte, en compagnie de leurs amants d'un jour, dans les auberges de plaisir aussi nombreuses que les temples.

Non, l'histoire que je remporte de Shizuoka n'est pas une histoire d'amour, mais une histoire de vengeance ; la vision que j'en garde n'est pas celle d'un jardin, mais d'un tombeau. Le tombeau a deux cents ans, l'histoire est d'hier, et seul le hasard les rapproche dans mon souvenir.



A quelque distance de Shizuoka, sur une colline qui surplombe la mer, on enterra jadis le grand Shôgun, Yeyasu. Quand, plus tard, ses cendres furent transférées à Nikkô, ce cénotaphe, érigé aux portes de sa ville, n'en demeura pas moins un lieu de pèlerinage gardé par des prêtres ; et la Révolution, qui rasa son château, respecta son premier sépulcre.

Nous n'avons jamais choisi pour nos morts d'asiles si magnifiques au sein de la nature. Les Japonais taillent l'oraison funèbre dans le roc et la montagne ; ils composent l'épitaphe de forêt et de pierre, et la terre chante elle-même ceux qu'elle ensevelit.

Un escalier qui compte plus de mille marches, presque tout en saillie, gravit l'abrupt promontoire.

En bas, la plaine, avec ses champs de riz, de froment et de colza, semble doucement poussée par ses collines vers la grève étincelante où les barques sommeillent, le nez sur l'écume des vagues. Le pauvre village de Kuno s'aligne au bord de la route et disparaît, à mesure que l'on monte, comme le laboureur qui s'enfonce dans ses blés. On n'a au-dessus et autour de soi que le silence de la haute futaie et les lueurs du soleil qu'elle tamise en pluie d'or le long de l'escalier. Mais, tout à coup, au repli de la montagne, un temple s'ouvre, dont le sanctuaire de laque noire miroite sous des appliques de bronze; et ses dépendances, d'un rouge de sang, crient la splendeur de la vie à moitié chemin de cette ascension vers la mort. Bien que les cordes de paille et les *gohei* de papier, ces marques du Shintô, festonnent le péristyle du temple, il est entièrement bouddhique. La Restauration obligea les bonzes de le remettre aux mains des kannushi, fonctionnaires de la Divinité Impériale : si bien que les deux religions, l'une avec ses emblèmes rustiques, l'autre avec sa magnificence de couleurs et d'art, s'unissent, dans ce clair obscur, pour honorer les mânes d'un héros national.

Les dépendances renferment un petit musée où l'on a recueilli quelques reliques du Shôgun : son écritoire, d'apparence aussi simple que celle des écoliers d'aujourd'hui, un brûle-parfum, un chan-

delier de cuivre, un morceau de bois odoriférant qui lui vint des Indes, une horloge de Madrid, datée de 1581, que lui offrirent les Portugais ou les Espagnols, une des premières sans doute dont le bruit ait surpris les oreilles japonaises, — vieille merveille depuis trois cents ans silencieuse! — enfin, des armures rouges, vertes, noires, des kimono, des hakama, des sandales, tout son vestiaire de soie, de lin, de laque et d'acier. N'est-ce point ici qu'il a laissé tomber cet attirail de guerre et ses vêtements du soir, quand il a poursuivi sa route, seul et nu?

Nu comme la pierre où mènent les dernières marches de l'escalier! Ne cherchez sur cette pierre ni signe d'espérance ni symbole de résurrection. Les cimetières japonais n'attestent que la nudité de notre forme humaine lorsqu'elle entre au tombeau. Il importe peu qu'une forme aussi vaine renaisse; et puisque l'âme continue de respirer les parfums de la terre, de s'abreuver à l'eau des sources, de savourer les prémices des récoltes, puisqu'elle se mêle, comme une fumée d'étamine, aux âmes des vivants, que peut-elle craindre ou espérer de l'éternité? Le Bouddhisme, il est vrai, lui a créé des Enfers et des Paradis; mais il n'ose pas inscrire, au seuil de la tombe, l'espoir enfantin dont il daigne la flatter. Et c'est peut-être cette absence de préoccupations mystiques qui donne une si rude

éloquence aux sépulcres japonais. Rien n'y tempère l'atrocité de ne plus être ce qu'on était. Rien n'y distrait notre pensée de l'innommable poussière. J'aurais beau me dire que mon âme vivra sous ces ombrages : hélas ! je n'arrive pas à me concevoir sans mes pieds pour qui l'herbe est si douce, sans mes yeux que réjouit le soleil des bois, sans mes oreilles que caresse le grondement assourdi des flots, sans mes mains qui se rafraîchissent à cette pierre imprégnée d'ombre, où cependant gît ce que je serai bientôt moi-même, mille fois plus affreux et plus pitoyable que le plus mutilé des êtres. La beauté des choses ne fait ici qu'irriter le sentiment de ma misère. Les Japonais ont épuisé toute leur imagination d'artistes à nous communiquer, dans une nature idéale, l'ébranlement physique de la mort. Nous recouvrons la pierre funèbre d'inscriptions, de prières, de couronnes et de fleurs. Nous la surmontons de figures allégoriques. Nous lui imposons le buste en marbre, comme un trophée de victoire. J'ai vu les grands cimetières américains, jardins publics, ornés de bosquets, parfumés de roses, éblouissants d'eaux vives, bruissants d'une foule heureuse. Que l'Ange sonne sa trompette : les morts en sortiront en habits de soirée ou en costumes de lawn-tennis. Ce n'est pas la vanité de la vie que nous proclamons, c'est la vanité de la mort. Nous avons des tendresses inimaginables pour nos

yeux qu'épouvante la nudité du tombeau. Les Japonais, si fantasques, mais si réalistes, n'essaient point de la farder. D'ailleurs, ils ne cherchent dans la mise en scène de la mort qu'une excitation passagère. Devant l'àpre pierre nue, où aboutit, sous un catafalque de verdure, toute cette montée de lumière et de joie, la commotion que nous ressentons se transforme chez eux en une petite secousse de plaisir esthétique.

Entre le tombeau et la brèche béante du promontoire, un grand arbre avait été renversé par la tempête. Sa chute évoquait l'idée d'un cyclone et ressemblait à un désastre. En même temps que nous, deux ouvriers arrivaient avec leurs scies et s'apprêtaient à scier le colosse. Mais l'un d'eux, le plus âgé, secouait la tête et disait :

— C'est dommage ! Un bel arbre tombé, ça fait si bien ici !



Il en est au Japon des âmes comme de la nature : elles ne sont jamais plus belles que dans le voisinage de la mort. A Shizuoka, pas très loin de l'hôtel où j'étais descendu, près d'un chantier désert, je vis une maison close. Son propriétaire, un entrepreneur, avait été enterré la semaine dernière ; et un de mes amis japonais qui l'avait connu me conta par hasard l'histoire de son agonie.

Il y a quelques années, des gens qui passaient un matin sur la route de Nagoya y trouvèrent le corps d'un homme assassiné. Le meurtrier dépista la justice qui, de guerre lasse, abandonna l'affaire. Mais le fils de la victime, pour simple paysan qu'il fût, se conduisit comme, de temps immémorial, les fils de samuraï. Il quitta son village, changea de nom et se jeta dans le vaste monde à la recherche de sa vengeance. Il battit les routes, descendit jusqu'au sud, remonta jusqu'au nord, et vint échouer un jour, dénué de tout, sauf de courage et d'espoir, dans la ville de Shizuoka. Là, un entrepreneur l'embaucha, l'emmena à Formose, le ramena au Japon, et peu à peu se prit d'amitié pour ce jeune homme sérieux et taciturne qui travaillait assidûment et ne semblait avoir d'autre souci que de contenter son maître et d'économiser son pécule. Deux années se passèrent. Le pécule avait grossi, et le jeune homme songeait à reprendre sa vie errante, quand l'entrepreneur, tombé très gravement malade, le fit appeler un soir.

— Je sens que je suis perdu, lui dit-il ; je n'ai ni famille, ni enfants, et je voudrais, avant de mourir, t'adopter et te léguer ma maison, car tu m'as toujours bien servi et tu m'es cher.

Agenouillé près du lit, le jeune homme se prosterna et lui répondit :

— Je ne suis pas digne de vos bontés, mais je vous en garderai une éternelle reconnaissance.

Le mourant lui caressa doucement l'épaule.

— Écoute, reprit-il : puisque tu seras mon fils, il faut que tu saches ce que personne n'a su. Peut-être serai-je moins triste, quand je te l'aurai avoué, et peut-être le Bouddha me recevra-t-il en sa miséricorde. Hélas ! j'ai commis un crime dont une femme fut la cause. Il y a quelques années, j'ai tué un homme sur la route de Nagoya...

Le jeune homme devint horriblement pâle.

— Comment s'appelait cet homme ?

Et lorsque le mourant eut prononcé le nom :

— Ah ! fit-il, c'est mon père que vous avez tué ! Vous êtes celui que j'ai tant cherché et dont j'ai tant rêvé la mort !

— Eh bien, dit le maître, mon sabre est là, dans ce coffre. Prends-le et coupe-moi la tête.

— Mais vous vous êtes montré si bon envers moi !

— Tu ne dois pas hésiter : songe que tu n'abrégeras ma vie que de quelques heures et que tu satisferas les mânes de ton père.

Le jeune homme se dirigea vers le coffre, l'ouvrit, prit le sabre, en éprouva le fil sur son doigt, et, revenant vers le moribond qui avait ramassé ses forces pour lui mieux tendre la tête, il le saisit par les cheveux. D'un coup rapide et sûr, le sabre

s'abattit et se releva. La tête n'avait pas bougé : seuls, les cheveux étaient tranchés.

— Voilà, dit-il : j'ai vengé mon père, et maintenant souffrez que je demeure près de vous jusqu'à votre dernier soupir.

Et il resta là, toute la nuit et toute la matinée, silencieux, attentif aux moindres mouvements du mourant, bordant ses couvertures, approchant le breuvage de ses lèvres, essuyant ses sueurs d'agonie, apaisant ses pauvres mains, si dures jadis quand elles avaient tué, si inquiètes aujourd'hui et si tâtonnantes. Et lorsque la mort eut éteint ses regards, et qu'on l'eut agenouillé encore chaud dans sa bière, alors le jeune homme partit, regagna son village et alla déposer les cheveux coupés sur la tombe de son père...

Nagoya, 3 Mai.

Hier, j'avais entrevu un préfet dont la famille remonte presque à l'origine du monde et au premier sourire du soleil. Aujourd'hui, j'ai voyagé avec le frère d'un dieu. Il voyageait en seconde comme moi; et, n'eût été son ancienne coiffure de samuraï, son boudin de cheveux ramenés sur le haut de sa tête rase, je ne l'aurais pas même remarqué. Pourtant, là-bas, du côté de Tseu et des grands pèlerinages d'Isé, il existe un petit sanctuaire où les pèlerins honorent l'esprit divin qui se mani-

féta dans sa famille. Le dieu n'était d'abord que le simple gardien d'un château du prince de Wakayama. Mais il accomplit de si beaux exploits pendant la guerre sino-japonaise que ses concitoyens lui élevèrent un temple et le rangèrent au nombre des divinités. A dire vrai, ce n'est pas lui qu'on adore; c'est l'instant miraculeux où le Dieu qui anime le monde descendit en lui.

Lafcadio Hearn, si j'ai bonne mémoire, connut un dieu en chair et en os, un vieux paysan. Du promontoire où il demeurait, ce paysan avait aperçu, un soir d'été, l'énorme vague d'un raz de marée qui du fond de l'horizon grandissait, se rapprochait et allait engloutir dans la vallée tous les gens de son village. Sans hésiter, de sa propre main, il avait incendié ses récoltes et ses granges, afin que, sur la colline, d'où ses appels ne pouvaient leur parvenir, ils accourussent à la vue des flammes. Le temple, que le village reconnaissant lui avait bâti, n'était point éloigné de sa ferme. Du sillon qu'il labourait, il en distinguait le toit de chaume à travers les arbres. Je ne pense pas que, dans la vie journalière, on lui rendît des honneurs divins; mais les enfants même de la contrée savaient qu'à un certain moment cet homme avait réellement incarné l'esprit d'un Dieu. On ne peut s'empêcher de hausser les épaules quand les Européens parlent de l'irréligion japonaise, les uns pour la déplorer, les

autres, ce qui est pis, pour l'exalter. Je n'ai jamais encore trouvé de peuple aussi convaincu que la Divinité chemine sur ses routes, habite sous ses toits, et que tous les actes dont il se glorifie ne sont que les éclairs visibles de sa présence.

On lui reprocherait plus justement de ne pas toujours discerner le cocasse du surnaturel, le monstre du dieu. La vanité furieuse d'un sot le remplit souvent d'une aussi pieuse vénération que le sacrifice d'un héros. Le Japonais ne résiste pas à une certaine forme de bouffonnerie démesurée, étourdissante, mais solennelle. Ce qui nous renverserait le prosterne. Et je soupçonne que, parmi tous ces petits temples qui décorent les bosquets et les coteaux, quelques-uns divinisent des actions d'éclat comme celle dont, le journal en main, m'entretenait ce soir mon hôtelier de Nagoya.

Il m'avait installé dans une belle chambre claire, meublée du portrait de l'Empereur : luxe inaccoutumé dont il s'empressa de m'expliquer la raison. Le portrait que j'avais sous les yeux était le même, exactement le même que celui qui venait de fournir à un maître d'école l'occasion du plus extraordinaire dévouement. Même képi jaune sur la tête, même pompon d'or sur le képi, même blanc de céruse autour des prunelles, même rose sur les joues, même noir de corbeau sur les moustaches et la barbiche. Or, une nuit que le feu prit dans sa

maison, le maître d'école s'élança de son lit et songea immédiatement à mettre en sûreté ce qu'il avait de plus précieux au monde. Sa femme et ses enfants couchaient dans une chambre voisine; dans une autre, était suspendu le portrait de l'Empereur. Il se précipita vers le portrait, le décrocha, et, pendant que la femme et les enfants s'affolaient et dégringolaient par les fenêtres, il descendit l'escalier quatre à quatre et sortit gravement avec l'image de son souverain pressée sur son cœur. La foule qui s'était rassemblée, toujours friande des beaux incendies, fut si stupéfaite qu'elle en oublia, pour une fois, de sourire à la fantasmagorie des flammes; et son ébahissement s'épanouit en admiration. Personne, du plus loin qu'on interrogeât l'histoire, n'avait encore prouvé d'une manière aussi imprévue sa fidélité à la dynastie impériale. Ce n'étaient pourtant pas les incendies qui avaient manqué! Mais le maître d'école avait su tirer parti d'un incident banal et s'illustrer où tant d'autres n'avaient réussi qu'à se roussir les cheveux. Le grand artiste! Mon hôtelier n'était pas loin d'attribuer ce coup de génie à une inspiration du ciel. Les journaux publiaient des dithyrambes; et il ne faudrait point s'étonner que la mode s'imposât, pendant quelque temps, de sauver d'abord des incendies le portrait de l'Empereur. Ces absurdités, perpétuelles dans l'histoire des Japonais, ne sont

que le revers de leur héroïsme. Je n'en souris guère plus aujourd'hui que des idoles au ventre obèse, au masque furibond, qui gardent l'entrée des temples. Ce maître d'école est aussi grotesque; mais son image pourrait, comme la leur, indiquer la route à ceux qui cherchent le sanctuaire.



De loin, Nagoya m'apparut fumant et crachant des vapeurs d'usine. Au sortir de la gare, son avenue plantée de saules pleureurs m'a donné l'impression d'une ville prodigieusement moderne; et je fus assourdi par le fracas des vélocipèdes. Il y en avait de toutes les tailles et de tous les styles, et que je n'avais pas revus depuis ma première enfance. Leur roue de devant atteignait le premier étage des boutiques, et leur roue de derrière n'eût pas dépassé la hauteur d'un trottoir. Les Japonais, qui les montaient et qui couraient en tous sens comme une volée de goëlands, s'enivraient du tintamarre de ces anciennes ferrailles.

Je savais qu'après Osaka, et depuis la guerre de Chine, Nagoya est une des plus grandes villes industrielles du Japon. Ni ses vélocipèdes, ni ses tramways, ni ses magasins européens, ni son *Hôtel du Progrès* ne m'étonnèrent; mais à peine ai-je quitté l'avenue des saules et me suis-je enfoncé

dans les rues tortueuses, la civilisation occidentale s'est évanouie.

On ne respire ici que l'odeur des poissons frits et des bâtons d'encens. Le quartier fourmille d'enfants et de dieux. C'est un entassement indescriptible de petites masures et de petits temples, d'échoppes, de rôtisseries en plein air, de chapelles grillagées sous de larges auvents, de Bouddha qui sommeillent sur des socles de pierre et de Renards adorés sur des autels de bois. Chaque ruelle a ses lanternes de même forme et de même couleur suspendues comme de gros fruits étranges. Des centaines de boutiques vendent des chats en terre et en porcelaine dont les oreilles dressées, rouges à l'intérieur, ressemblent à des coques de bonnet. Les étalages de ces innombrables bazars sont d'une puérilité qui passe encore leur bizarrerie. Que de gens occupés à sculpter des ménageries de lions chinois et de renards ! Les renards surtout absorbent l'activité des artisans et accaparent l'attention des promeneurs. Les enfants en achètent ; des jeunes filles et des danseuses en robes multicolores vont s'incliner pieusement devant leurs tabernacles.

Le grouillement de la foule fait un bruit très doux. On y entend distinctement les diseurs de bonne aventure qui agitent leurs baguettes et les fidèles qui appellent la divinité en claquant des

maines. Mais cette foule, où tous les jours de la semaine semblent des dimanches, comment et de quoi vit-elle? On jurerait, à la voir si perpétuellement amusée, que ses dieux la nourrissent, ses dieux enfumés d'encens et de cuisine.

Ils s'en acquitteraient du reste à bon compte. Regardez ce kurumaya : il a trotté ou vagabondé pendant des heures, sous le soleil, et il arrive aussi altéré qu'affamé. Le temps de garer sa voiture au fond d'une impasse, et le voici qui piaffe d'impatience autour du rôtisseur. Ce n'est pas lui qui se contenterait d'une saucisse de riz! Son dur métier réclame une alimentation plus substantielle. On lui sert donc des petits morceaux de vache grillé, enfilés dans une brochette de bambou, et qui ne sont que des détritits d'intestins. Ce premier plat lui coûte environ quatre centimes. Si un client ne survient, le gaillard compte bien s'en offrir un second : une tasse de riz qu'on appelle riz de *Fukagawa*, mélangé de coquillages et d'oignons, et dont le prix monte à six centimes; ou encore du riz de cheval, un peu moins cher, ainsi nommé parce qu'on y fait cuire du cheval en hachis. Quant à la boisson, le marchand de glace est là qui rabote sa glace et qui lui en remplit un verre moyennant deux centimes. Et il repart, lesté jusqu'au lendemain matin. Les ouvriers ne dépensent guère plus, ce qui nous explique qu'à Nagoya

les patrons se les disputent et se les enlèvent. La sobriété des Japonais entretient leur fainéantise.

Je retrouve ici, comme dans les quartiers peuplés de Tôkyô, des affiches mirifiques, de grandes affiches d'étoffe blanche aux caractères noirs. Un bric à brac s'intitule : *Un million de yen !* Une mauvaise poissonnerie : *les Sept Dieux du Bonheur !* Plaise au ciel que les sept dieux en protègent les chalands, car elle leur débite des *fugu*, ces poissons que le peuple prétend empoisonnés. « On mange du *fugu*, dit le proverbe, et pourtant on tient à la vie ! » Mais je ne rencontre pas beaucoup de mendiants, et les marches des temples n'en sont point assiégées. Au Japon, les mendiants qui ne font que mendier me semblent assez rares. La mendicité se dissimule sous les mille petits métiers ambulants : raccommodeurs de pipes, de chaussures, de parapluies, de laques, de porcelaines ; marchands de bambous ; revendeurs de vieux kimono et de minuscules armoires ; fabricants de cure-dents ; pâtisseries ; éventailistes ; prêteurs à la journée ; montreurs de marionnettes et de chiens savants ; pèlerins dont la besace est pleine d'amulettes et d'indulgences ; acrobates masqués avec des têtes de lion ; escamoteurs ; musiciens ; chanteurs de poèmes légendaires ; conteurs de fabliaux ; colporteurs de *furin*, petites cloches de verre qu'on suspend à sa porte en été, afin de songer au vent

chaque fois qu'elles tintent; et ceux qui font des ponctions avec des herbes enflammées, et les masseurs, tous aveugles, mais divisés en deux écoles: l'école douce qui joue de la flûte et l'école dure qui s'appuie sur un bâton; et les devins, et les rebouteux, et les donneurs de direction, très consultés: « Dans quelle direction dois-je aller chercher le médecin qui guérira ma fille? » « Quel jour et dans quelle direction dois-je déménager? »

Ne vous imaginez pas que ces sorciers, les *Uranaïsha*, ne soient interrogés que par les gens du peuple. Les plus hauts personnages ne dédaignent point leur science, puisée tout entière au livre chinois *l'Ekidam* ou Calcul des Probabilités. A Tôkyô même, le Directeur d'une des Grandes Compagnies de Navigation, étant tombé malade dans sa nouvelle et splendide maison construite à l'ouest de la ville, n'eut rien de plus pressé que d'y mander l'*Uranaïsha*. Le sorcier vint avec ses planchettes de bois rectangulaires, noires et blanches, et déclara que le Directeur avait commis deux fautes extrêmement graves: la première, de déménager un jour néfaste; la seconde, d'emménager à l'ouest, alors que l'est seul lui eût été favorable. Sans barguigner, le Directeur loua, dans la partie la plus orientale de la ville, une espèce de cage à poules, où il demeura jusqu'à ce que l'*Uranaïsha* lui eût permis de réintégrer son palais.

La plupart de ces nomades forment des corporations, et, comme aucun pays ne peut se vanter de posséder une institution originale, je n'ai point été surpris de lire, dans le curieux livre d'un journaliste japonais qui, déguisé en colporteur, s'était faufilé parmi les besaciers et les masseurs errants, la description d'une vraie Cour des Miracles présidée par un formidable Trouillefou. Il habitait à Ikao, petite station balnéaire, une cave immonde d'où il ne sortait jamais. Ses loupes monstrueuses ne l'empêchaient point d'avoir un sérail composé, il est vrai, de *gozé* ou femmes aveugles, joueuses de shamisen. Sa juridiction s'étendait sur tous les truands de la contrée. Il prélevait des redevances, frappait des impôts, gouvernait avec un sceptre de fer. Les hôteliers venaient près de lui s'enquérir de ce qui se passait chez leurs voisins. Les policiers sollicitaient ses conseils. Les boutiquiers lui empruntaient de l'argent. Les petits aveugles terrorisés s'exerçaient au massage en massant ses vénérés membres. Et le journaliste s'écriait : « J'admire cet homme qui a conquis une pareille puissance à force d'amour-propre et d'opiniâtreté. »

Ce sont bien là, en effet, les vertus que les Japonais prisent par-dessus toutes. Ce peuple, où l'étranger flâneur n'est tenté de voir que des enfants légers, fermente sous une éternelle ardeur d'ambition. On n'a pas besoin de descendre dans les caves

d'Ikao pour y trouver des potentats et des tyrans. Chaque corporation a le sien; chaque quartier se subdivise en étroites communautés de cinq ou six maisons dont les habitants reconnaissent un chef et dont les nouveaux venus subissent les usages et les coutumes. Ne nous fions pas trop à la courtoisie des manières, même chez les mendiants : elle cache sous des dehors d'humilité un rude amour-propre. Les sourires sont gracieux, mais les mâchoires proéminentes et volontaires. Si les Japonais perdaient l'habitude de sourire, leur masque nous répugnerait souvent par sa brutalité. Éloignez sur leurs visages de prognathes cette lueur charmante, vous ne distinguerez plus que des saillies de dents rapaces, des yeux inquiets ou mornes. Ce serait comme si vous supprimiez les temples de leurs villes : il ne resterait qu'un amas difforme de huttes et de masures.

Mais que les temples sont beaux ! Ces ruelles m'ont conduit à celui de Hongwanji, qui les écrase de sa magnificence et de son immensité. Son sanctuaire a neuf grandes portes dont chaque battant se replie en quatre vantaux laqués de rouge. Les escaliers sont laqués d'or, et laqués d'or les autels qui ressemblent à des barques carrées, mâtées d'un pin sombre et d'une cigogne d'or. Des bas-reliefs, où les anges couronnés d'or et enveloppés de flammes rapprochent leurs mains comme pour les joindre,

courent sous des entrelacements de fruits vermeils, et sous des gueules de bêtes rutilantes. Et cette profusion d'or éblouirait si l'énormité même de l'édifice n'en assourdissait l'éclat.

Je suis sorti de la ville : j'ai retrouvé des temples dont les enclos se prolongeaient à perte de vue. Mais l'importance des prêtres ne se mesure point à l'étendue de leurs domaines. Ils n'en sont plus guère que les gardiens, et quelques-uns, au milieu de leurs trésors, connaissent déjà la pauvreté. Le prestige du dieu survit à la puissance du bonze. Le Japon a ruiné ses châteaux forts : celui de Nagoya, encore debout, n'est plus qu'un cadavre de pierre. Mais ses temples vivent toujours. Ils sont même ce qu'il y a de plus vivant dans cette ville industrielle, puisque tous les bruits y aboutissent, que toutes les rumeurs y mènent, et que les dieux communiquent à tous les visages leur sourire de confiance mystérieuse....

II

LES ENCHANTEMENTS DE KYÔTO

L'endroit était délicieux. Je ne me rappelle plus le nom du temple, mais on découvrait toute la plaine entourée de collines où Kyôto s'étend comme une marée basse de maisons brunes et noires. Les toits de ses palais n'émergeaient point : je ne distinguais que leurs massifs de verdure ; et le lit desséché de sa pauvre rivière, ce lit de galets trop large et qui paraît immense, se déroulait au soleil et la ceignait d'une pâle écharpe étincelante. Sur le penchant des collines, partout, les escaliers des temples, les pagodes, les sanctuaires, les jardins sacrés, les halliers se découpaient, se profilaient, s'épanouissaient dans une limpidité bleue où les rayons du matin les estompaient d'or. Seuls les ruisseaux et les oiseaux chantaient. Les habitations des hommes n'étaient pas moins silencieuses que les demeures des dieux. Jadis, au temps des splendeurs impériales, lorsque l'Empereur résidait à Kyôto et que, sur quatre cent mille âmes, la ville comptait cinquante mille prêtres, ce n'était, dans ces longues rues étroites et sous ces allées montantes, que bruissement de soie,

cliquetis de sabres, sons de flûte, musiques de danses, et, du matin au soir, les bonzes battaient les cloches avec des marteaux de fer.

Nous nous étions assis près du temple, à la porte d'une maison de thé. Bannière en tête, une école de fillettes passa, toutes en kimono clair, conduites par leurs maîtresses qui avaient l'air de leurs grandes sœurs. Elles allaient faire leurs dévotions aux dieux des montagnes et emportaient chacune leur déjeuner dans une petite boîte joliment enveloppée d'une étoffe à ramages. Leur troupe légère et sautillante se perdit sous les arbres. Et nous vîmes alors un vieil homme qui s'avancait vers le temple. Il se pencha sur le bassin de pierre dont l'eau pure lui renvoya son image encadrée des rameaux d'un cryptoméria, et nous l'entendîmes murmurer cet outa japonais :

O fleur de la jeunesse qu'es-tu devenue ? Tu m'as laissé à un vieillard que je ne connais pas !

Douce ville de Kyôto, si tranquillement sommeillante au pied de tes saintes collines, il me sembla que ce vieillard exprimait ton soupir. Tu as vieilli, comme lui, sans t'en apercevoir. Le temps ne fait pas plus de bruit dans ta plaine apaisée que le déclin de la lumière. L'eau des bassins de pierre, où se mirent les fidèles, n'est là que pour les avertir qu'il a passé et que ses mains invisibles ont ridé leur visage.

Je ne sais pas au monde de grande ville plus vieille et plus magique. Elle est laide. Des tortillons de ruelles obscures se nouent à ses longues rues tirées au cordeau. Le centre est occupé d'immenses quartiers de débauche où, dans le sombre alignement des portes grillagées, les guichets ouverts font des trous plus sombres. Tous les kimono de la ville sèchent sur les galets de la rivière. Les faubourgs s'enlizen dans la vase. La conquête occidentale hésite au seuil de cette cité vermoulue. Les tramways s'y sont mis naturellement au pas des anciens chars trainés par les buffles. Ces milliers de maisons basses, badigeonnées de rouge et de noir, quel beau tas de bois mort à brûler ! Et pourtant en quelque saison que vous y arriviez, vous y arrivez toujours comme au lendemain d'une fête qui aurait duré pendant des siècles. Les murmures de la vie que vous y percevez ne sont pour vous que les échos mourants d'un plaisir millénaire. Je garderai l'impression d'y avoir marché, des jours et des jours, dans un air tiède encore des concerts évanouis et sur des tapis de fleurs à peine fanées.

*
* * *

J'habite à Kyôto dans une petite rue proche de la rivière. L'auberge où je suis descendu, très discrète, peu fréquentée, toute japonaise, est tenue

par une vieille dame à qui je fus particulièrement recommandé. Tour à tour sa fille et sa servante m'apportent mes repas dans ma chambre et me disent en se prosternant le nez contre les nattes : « Veuillez faire monter de votre bol à votre bouche votre noble riz. » Je n'entends jamais d'autres bruits que des craquements de bois et des glissements de robes. Parfois seulement, au rez-de-chaussée, un clapotis d'eau m'indique qu'on prend un bain. Je suis servi par des ombres et des sourires. Le régime japonais, dont se fussent accommodés les anachorètes, me procure des sommeils limpides. Quand je me réveille et que le soleil, tamisé aux vitres de papier, remplit ma chambre de sa clarté diffuse, j'ai la sensation de revoir l'aurore et le monde à travers une perle. Aux légumes salés et aux honorables petites bouchées de poisson qu'on a disposées sur ma table de laque, j'ajoute l'excitation légère d'un flacon de saké chaud. Et je sors.

Les matins de Kyôto sont tout simplement adorables. La ville ne paraît peuplée que de gens occupés d'en garder les trésors, d'ouvrir et de fermer les sanctuaires, d'épousseter les idoles, d'entretenir autour des palais et des temples la douce rumeur de la vie. Les femmes de la campagne, la tête serrée d'un linge blanc, le kimono retroussé, les jambes comme emprisonnées de jambières gri-

ses, poussent devant elles leurs charrettes de fleurs. Des familles, sur le pas de leur porte, se demandent vers quel sanctuaire ou quel tombeau sacré elles iront aujourd'hui se réjouir dans l'intimité des ancêtres. On s'est réveillé chez elles avec un appétit de fines jouissances et d'émotions délicates. Je connais un artiste en lanternes qui demeure, au bord de la rivière, dans une de ces maisonnettes dont l'étage s'avance et repose sur des pilotis. Quand vous couvririez d'or les quatre tatami de sa chambre, vous ne l'empêcheriez pas, à certains levers du soleil, de lâcher ses lanternes et de courir au mont Hiyéisan. Il a besoin, mais absolument besoin, de savoir si tel cerisier fleurit avant les autres, si tel petit ruisseau flûte toujours sous les hautes herbes, si la cigogne de bronze, qui, pas loin de la cascade, surmonte l'autel de la Kwaannon, a toujours l'air prête à s'envoler, ou si, dans le jardin du Prince Yoshimitsu, la mousse commence de jaunir au roc des Neuf Montagnes et des Neuf Mers.

Marchands, artisans, nobles ruinés, bonzes, pèlerins, mendiants, tous participent un peu de l'éternelle jeunesse des dieux et des morts. Leur vieillesse n'est qu'une longue adolescence qui a changé de visage. S'il se fût mieux regardé, ce vieillard dont l'âme inconsciente d'avoir tant vécu se cherchait dans le reflet de sa décrépitude, je suis cer-

tain qu'il eût reconnu sur ses lèvres le sourire de son enfance et au fond de ses yeux l'émerveillement encore intact de ses premiers matins. Cette vieille ville embaume le printemps du monde. Bâtie comme un rucher au pied des collines et devant une rivière à moitié tarie, ses maisons médiocres ou pauvres ne sont ni plus belles ni plus laides que des ruches. Mais la fantaisie japonaise y a distillé son miel le plus pur ; leurs vieux ais disjoints en restent parfumés, et son peuple matinal qui se dissémine dans la plaine ou monte vers les hauteurs semble essaimer autour des rayons d'or amoncelés par les siècles.

Les magnifiques collines ! Elles supportent allègrement leurs trois mille temples et n'en sont point encombrées. C'est la ville et le jardin des Dieux, et c'est toujours la forêt. Les monstres resplendent dans le clair-obscur des branches comme dans la transparence d'une eau verte. Des prêtres officient au fond de la pénombre, et ce sont des gnomes qui comptent leur trésor. La brise, que gonfle la senteur des pins et que rafraîchit la buée des cascades, caresse en passant sous les chaumes caducs des autels de laque et de bronze et soulève des pourpres éblouissantes. A côté de la pagode orgueilleuse, fantasque, mais vide, la chaumine qui penche regorge de richesses. Derrière les rideaux de bambous, des tabernacles étincellent. Et cette cité divine res-

semble aux cités humaines : elle a ses demeures seigneuriales et ses mesures ; près de ses dieux vivants, des dieux qui meurent. Elle a des monastères où logent plus de trente mille divinités et des infirmeries où, sous le pinceau trempé d'or, les déesses fatiguées retrouvent leur sourire ; des pavillons au toit de cuivre recouvert de lichen ; des ermitages où de vieux saints bossus regardent pousser l'herbe aux fentes de leurs pieds ; des escaliers déserts où grimacent des bêtes extravagantes ; des clairières où rayonnent des bijoux. Elle est mystérieuse, lumineuse, divinement gaie. Chaque fois que j'en redescends, je me sens accompagné d'éclats, de chatoiemens, de rires silencieux et d'ombre ; et il suffit alors qu'un mendiant traverse la rue en jouant sur sa flûte pour que les musiques du passé se réveillent et que j'entende de proche en proche, comme au temps des Empereurs, retentir du haut de ces forêts les fifres et les gongs, les tambours et les cloches.



De tous les coins de la province, les maîtres de pension amènent leurs élèves à Kyôto. Pas de jour où je ne rencontre, traînant leurs sandales, gris de poussière, des bandes de collégiens, les uns en costume japonais, les autres en hardes européen-

nes. Au premier abord, leurs grosses figures ne trahissent ni joie, ni surprise, ni fatigue, rien qu'une attention tenace. Je les suis avec plaisir, surtout quand ils visitent les Palais. Ces adolescents ont un flair infailible; ils tombent en arrêt devant l'exquis et le rare et le fin du fin.

Il faut les voir dans les salles du Palais de l'Empereur ou du Château de l'ancien Shôgun. Mais je voudrais trouver d'autres mots que palais et château pour rendre ces demeures chimériques dont la somptuosité légère et flamboyante m'étourdit. Elles sont massives et fragiles. On entre sous leur toit lourd dans une féerie diaphane où se reflète toute la beauté de la nature. Ce sont des rez-de-chaussée aériens. Des murs frêles de papier, de soie et d'or soutiennent des plafonds dont chaque caisson étincelle comme la roue d'un paon. Il semble que le même coup d'épée qui crèverait ces murailles ferait en un clin d'œil s'effondrer ce château de rêve, ce palais d'illusion. Quelle variété de prestiges et quelle profusion d'art ! Et quelle grâce aisée dans l'économie de ces pièces merveilleuses ! Il y a la Salle des Pins où les cloisons ne représentent que des pins énormes ingénieusement tourmentés par la tempête. Il y a la Salle des Cèdres dont les cimes se perdent dans des nuées enflammées. Il y a la Salle des Bambous où rôdent les tigres, la Salle des Lions, la Salle des Chrysanthèmes, la Salle des

Éventails, tous ouverts, noirs et jaunes. L'Empereur, prisonnier du Shôgun et de sa propre divinité, vivait entouré d'oies domestiques dont les artistes avaient peint la procession sur les murs de son cabinet d'études ; mais, aux cloisons du Shôgun, les oies sauvages cinglent dans la clarté lunaire, et les aigles s'éploient comme des victoires. L'élasticité du plancher tapissé de nattes achève de me donner l'impression que j'ai quitté la terre ferme et que je foule un monde irréel.

Mes compagnons ne ressentent pas ce doux vertige. Leurs yeux fureteurs ont vite accroché, au milieu de ces magnificences, le joyau inestimable ; ils ont vite découvert le coup de pinceau qui fait qu'un arbre ou un oiseau ne ressemble pas aux autres, le détail presque imperceptible, mais si charmant qu'on en jouit plus longtemps encore que de la beauté de l'ensemble. Ils échangent alors quelques mots à voix basse et des sourires d'amateurs.

Mais, où ils valent la peine qu'on étudie leur visage, c'est quand ces trésors étalés laissent échapper un souvenir tragique, un bijou taché de sang. Le monastère de Nishi Hongwanji, qui s'étend, comme les Palais, en plein Kyôto, renferme la plus éblouissante des salles de danse. C'est le cœur même d'un incendie. Si j'y avais assisté aux évolutions des danseuses, j'aurais vu des salamandres.

Lorsque les collégiens s'approchèrent des colonnes et qu'ils en touchèrent le bois poli et naturellement doré, je crus que l'admiration leur arracherait des cris. Mais on leur montra la petite estrade où jadis le fameux Hideyoshi, surnommé Taikô-Sama, plus puissant que l'Empereur, recevait les têtes coupées des ennemis que lui apportaient ses hommes d'armes. C'était là. Aussitôt les yeux fixes, l'air grave, tout entiers à cette vision de meurtre, ils restèrent muets comme s'ils en humaient la glorieuse odeur. Je ne leur vis jamais un recueillement aussi profond, même au vieux temple de Horiudji, entre Nara et Osakâ, où, la semaine passée, je les surpris contemplant dans une boule de cristal la pupille du Bouddha.

Derrière le monastère, on a transporté, du village de Fushimi, la maison privée du héros : petite maison simple et rugueuse, dont le second étage forme une sorte de belvédère. Un artiste y a peint, sur fond d'or, le mont Fuji; mais sa peinture est disposée de telle façon qu'on ne peut la distinguer qu'à genoux et tête baissée. Or le Taikô-Sama, débordant de superbe, rejetait toujours la tête en arrière. Cette malice du peintre dérida mes jeunes gens : ils oublièrent les massacres, se poussèrent du coude et rirent de bon cœur...

Et il m'est très agréable d'accompagner ainsi, à travers l'ancien Kyôto, ces héritiers d'un peuple si

précocement raffiné, mais si longtemps sanguinaire, et parfois si gentiment ironique.

* * *

La plupart des villes japonaises ont dans leur quartier le plus central une véritable fête qui recommence tous les soirs. On dirait qu'elles ne peuvent s'endormir sans qu'un pantin sur leur cœur agite ses grelots. Mon souper fini, je n'ai que deux pas à faire et je suis à la foire. La foule s'engorge dans les rues étroites que ne traversent point les *kurumaya*. Aucun règlement de police ne le leur défend ; mais, depuis que Kyôto est Kyôto, ils ne les ont jamais traversées. Elles appartiennent de temps immémorial aux amuseurs et aux gens amusés.

Les boutiques et les baraques sont pavoisées de lanternes qui répandent une lumière aussi douce que le bruit de la foule est sourd. Seuls, quelques rares magasins à l'européenne, les échoppes de barbiers et les librairies jettent une clarté plus vive. Je crois qu'au Japon les barbiers rasent surtout la nuit. J'ai vu souvent, à deux heures du matin, dans des carrefours sombres et déserts, derrière une devanture illuminée, des hommes imperturbables qui trouvaient naturel de présenter leurs joues au rasoir un peu avant que le jour se levât. Quant

aux librairies, dont les rayons bariolés s'étalent jusqu'au ras du sol, je ne connais pas de pays où elles soient aussi nombreuses. On en compte presque autant que d'édicules sacrés.

Mais les attractions de Kyôto qui me plaisent le plus, ce sont les théâtres populaires, des théâtres disposés comme ceux de nos foires et où l'on donne des comédies comme chez nous. La première fois que j'y entrai, je me trompai de porte et je fus m'asseoir dans une baraque de sauvages. On les avait amenés de je ne sais quelle île du Pacifique : moi, j'aurais juré qu'ils venaient de Montmartre. Ils étaient plus grands et mieux pris que les Japonais. Leurs fines moustaches ne ressemblaient point aux barbes des chats. On pouvait attribuer la couleur de leur peau à du noir de fumée. La régularité de leurs traits et la belle ordonnance de leur dentition auraient satisfait nos préjugés esthétiques. J'eus le vague sentiment de retrouver des compatriotes dans ces hommes si habiles à lécher du fer rouge et à traverser des cerceaux enflammés. Et il me sembla que mes voisins ne manqueraient point d'établir entre nous des comparaisons fâcheuses pour mon amour-propre. Bref, je fus gêné. Mais je recouvrai toute mon assurance, lorsque, seul de ma taille et de mon type au milieu de l'aimable foule de Kyôto, j'assistai, dans le théâtre voisin, à la comédie qui la désopilait.

Le premier acte se passait chez un charpentier. Deux ouvriers, l'un vieux, l'autre jeune, rabotaient leurs planches, et le vieux disait au jeune : « Tu devrais épouser la fille du patron. » Et le jeune lui répondait : « Je ne le puis, car, pendant mon voyage à Tôkyô, j'ai connu une oïran du Yoshiwara qui viendra me rejoindre dès qu'elle sera libre ; et nous nous marierons. » Mais le vieux lui répliquait : « Tu ferais beaucoup mieux d'épouser la fille du patron. » C'était, à n'en point douter, l'avis de la jeune fille, qui ne perdait pas une occasion de se rapprocher du jeune homme, et lui témoignait ingénieusement sa tendresse en observant que ses copeaux faisaient une plus belle flamme que ceux de son vieux camarade. Et c'était l'avis du patron lui-même. « Épouse donc ma fille ! — Excusez mon impolitesse, soupirait le malheureux ; mais je suis fiancé à une oïran du Yoshiwara. — N'est-ce que cela ? lui disait ce père indulgent. Elle t'a depuis longtemps oublié. D'ailleurs, si elle revenait, on s'arrangerait. Il y a toujours place pour une concubine. » Et le jeune homme, pressé de toutes parts, acceptait enfin d'épouser la fille de son maître.

Et voici qu'au second acte la petite dame du Yoshiwara, décente, modeste et jolie, comme les petites dames japonaises qui ont traversé l'enfer, se présente à l'atelier de menuiserie et demande

son fiancé. Le bon charpentier, incapable de mentir, ouvrait déjà la bouche, quand sa femme, plus avisée, s'empresse de répondre : « Il est mort. » Si nous n'étions pas au Japon, la petite dame se fût évanouie ; mais, en parfaite Japonaise, elle reçut le coup sans défaillir. Elle pencha seulement la tête et pria ces excellentes personnes de lui indiquer la tombe où reposait son bien-aimé. La femme du charpentier, en qui nous avons reconnu l'impitoyable belle-mère, lui montre la route, et, aussitôt que sa dupe a tourné les talons, elle se précipite chez le bonze. Je ne parle pas des jeux muets du charpentier que l'aplomb de sa femme tour à tour ébahit et indigné. Nous comprenions qu'il n'aurait jamais eu la cruauté d'affliger une si gracieuse petite dame ni surtout de priver son gendre d'une si agréable société ; et nous étions tous de cœur avec lui.

Le décor du troisième acte représentait un cimetière : au fond, le toit d'une église ; à droite, la maison du prêtre. J'entendis courir dans le public des rires étouffés, et cependant le tableau ne prêtait guère à rire. Mais on savait qu'il allait paraître, on l'attendait, on le guettait, on escomptait son entrée, et il la fit en belle robe jaune, la tête ronde et rase, le front sourcilleux, les yeux baissés sur ses grosses lèvres, lui, le pleutre, le paillard, le fripon, le papelard, l'inépuisable joie de la foule,

le bonze ! La femme du charpentier le suivait en le tirant par la manche : « Tout à l'heure, répétait-elle, une femme viendra. Vous lui direz que mon gendre est mort et enterré là... — Y pensez-vous ? » répondait-il. Moi, lui dire... Et quelle personne, je vous prie ? — Une oïran, une ancienne oïran. — Hé vraiment ! Une oïran !... Et vous voulez... » Derrière son dos, sa main s'ouvrait comme une écuelle. La femme du charpentier n'y laissa point tomber sa bourse. C'eût été de la dernière inconvenance. Mais elle y déposa le contenu de sa bourse enveloppé de papier blanc.

Lorsque la petite dame du Yoshiwara pénétra dans le cimetière, le bonze, à genoux sur sa véranda, les yeux fermés aux séductions du monde, marmottait des litanies. La petite dame, qui n'osait l'interrompre, se tenait devant lui, et, de temps en temps, se détournait vers les tombes. Et chaque fois qu'elle se détournait, le bonze soulevait ses paupières, et tout en bredouillant ses oraisons, coulait vers elle des regards chargés de concupiscence. Enfin, il daigna l'entendre et la mener lui-même au tombeau de son fiancé. Quand elle y fut, son courage capitula : elle s'abattit sur la pierre et s'abîma dans les larmes, pendant que le bonze, visiblement excité, en profitait pour la cajoler et lui tapoter les épaules. Mais elle s'écria : « O cher ami, se peut-il que tu te sois endormi sous les hautes herbes, au

moment où je t'apportais toutes mes économies, trois cents yen ! » Et à ces mots de trois cents yen, le visage du bonzegrimaça d'une telle convoitise que le public se trémoussa d'aise. Ses mains, changeant et redoublant d'audace, se faufileurent dans les manches de la petite dame qui, tirée de sa douleur, se mit en état de défense. Que fût-il advenu, si le gendre du charpentier, averti par son brave homme de beau-père, n'était tout à coup ressuscité au milieu des tombes ?

Nous n'aurions probablement pas eu le touchant spectacle que nous réservait le quatrième acte. Le gendre assis entre sa femme légitime et sa légitime maîtresse, quise faisaient force gracieusetés, buvait à la santé de l'une et à la santé de l'autre. La belle-mère, un peu honteuse de sa conduite, leur versait du saké ; et le bon charpentier jubilait sans rien dire, comme si la bénédiction du ciel s'était installée dans sa famille sous la forme d'un ménage à trois. Rien n'aurait troublé l'intimité de cette bombance, n'eût été que le bonze en flaira la cuisine. Et quand un bonze a senti ces odeurs-là, il en perd jusqu'à l'instinct de conservation. Le nôtre apparut donc. Ah ! le beau moment ! D'un bond le charpentier, son gendre et les trois femmes se levèrent. Il fut agrippé, houspillé, étrillé, jeté dehors ; la belle-mère surtout se montra féroce...

Lorsqu'on demande aux Japonais si les gens de

Kyôto ont gardé leur foi naïve, ils vous conduisent au temple Higashi Hongwanji, le plus grand du Japon, qui, brûlé en 1864, a été rebâti avec une invraisemblable magnificence. Il a coûté des millions aux fidèles. On affirme que les femmes donnèrent leur chevelure pour en tresser les câbles qui traînèrent du fond des forêts ses quatre-vingt-seize colonnes. Mais l'orgueil eut autant de part que la piété dans cette œuvre de restauration. Que ne nous mènent-ils simplement aux théâtres populaires ! Les peuples qui vivent dans la familiarité des dieux ont seuls le privilège de se moquer, en toute innocence, des prêtres, des saints, des miracles et des dieux eux-mêmes. Leurs facéties libertines ne craignent pas de butter à des pierres de scandale. La recette de la baraque où l'on berne les bonzes n'enlève pas un *rin* à la petite chapelle dont une veilleuse éclaire le grillage, juste en face.



Tous les ans, à cette époque, les danseuses de Kyôto dansent les danses printanières. Leur théâtre, — j'allais dire leur sanctuaire, — est situé à l'extrémité d'une de ces rues qui arrachent des cris d'horreur aux vieilles dames anglaises et aux vieux colonels américains impatients d'évangéliser le Japon. Ce sont des rues interminables. On chemine

entre deux rangées de lanternes rouges suspendues à des auvents et de maisons noires d'où s'échappent des filets de lumière et des sons de shamisen.

Les spectateurs ne pénètrent dans la salle des danses qu'après avoir assisté, en manière de recueillement ou de purification, à la cérémonie du thé. La bizarrerie merveilleuse de cet office célébré par une jeune femme me cause un ravissement inexprimable. Ceux qui l'ont vu « jouer » en Europe, dans le salon d'une ambassade ou dans une Exposition Universelle, n'en connaissent que la parodie. Je sens même que la présence d'un autre Européen, ou qu'un miroir qui me renverrait mon image, suffirait à briser mon enchantement.

Dès que j'entre au salon carré, où se déploie l'extraordinaire solennité, j'avise le coin le plus obscur et je m'y dissimule du mieux que je puis. La politesse des habitants de Kyôto me rend l'effacement difficile, car ils s'empressent à qui me cédera la meilleure place. Et je refuse, et ils insistent, et souvent ils me gâtent mon plaisir, ce plaisir qui consisterait à suivre, comme si on la surprenait en écartant un rideau, la plus étrange, la plus folle, la plus grave, la plus mystérieuse des occupations d'une fée. La cérémonie s'accomplit lentement et sur un tel rythme qu'on est étonné de ne point entendre de musique. Il s'agit bien moins de vous préparer une tasse de thé que de vous

donner l'apaisement intérieur et le sentiment de la mesure. C'est d'un bien joli magnétisme.

Quand on vous a servi le breuvage un peu marécageux, mais très aromatique, on vous introduit dans une salle tout incarnate et ruisselante de lumières. Deux ponts de bois clair en traversent le parterre, des loges à la scène, « chemins de fleurs » où défilent les danseuses. Les décors figurent les temples de Kyôto, les jardins célèbres, le lac de Biwa ou la porte du Palais impérial. A genoux, des deux côtés de la scène, les joueuses de shamisen, de tambourins et de gongs, font un concert intraduisible d'où s'élancent des notes aiguës à vous percer l'âme. Les danseuses, plus parées encore que les musiciennes, les cheveux piqués de fleurs et de bijoux qui tremblent, un éventail dans chaque main, rose ou doré, glissent comme des princesses de fantaisie sous des flots de brocart. Je ne reverrai jamais une pareille harmonie de sons, de couleurs, de chants, de gestes, d'étoffes précieuses et de petites mains enfantines. Le printemps des montagnes est descendu dans la plaine, et là, au sein même de la nuit, je le tiens sous mes yeux avec ses papillons, ses fleurs, ses soies ardentes, ses visions d'or et sa vieille musique énamourée où crie le désir.

Ces quartiers de joie ne forment qu'un point de la vaste plaine. Mais ils sont le cœur de Kyôto, et

Kyôto, que chaque jour le silence et la solitude envahissent, mourra, toute sa jeunesse au cœur.



La population de Kyôto a le teint plus blanc, le parler plus doux que celle des autres provinces, et je n'imagine pas qu'il puisse exister sur toute la terre ronde une population plus polie. « Les femmes à Miakô; les hommes à Yedo ! » disait le vieux proverbe. Yedo se nomme aujourd'hui Tôkyô ; Miakô s'appelle Kyôto ; mais le proverbe continue d'avoir raison. Les femmes y sont presque toutes gracieuses et quelques-unes vraiment jolies. J'entends que ces dernières seraient jolies aussi bien en Europe qu'en Asie, partout où il y a des hommes et qui ont des yeux.

Les geisha m'y semblent particulièrement exquises. On m'assure que la plupart d'entre elles ne mangent que le riz qui pousse sur les montagnes, parce qu'il est moins nourrissant que celui de la plaine. Peut-être doivent-elles à cette manne légère l'immatérielle finesse de leur visage et leur petit air de songe. Lorsque j'aperçois, à la clarté de la lune, un de ces champs de riz aériens sur l'âpre flanc d'une colline, je pense tout de suite aux geisha de Kyôto et à l'ingéniosité des Japonais qui,

de la pauvreté de leur terre, ont su faire de la beauté.

Les femmes de la bourgeoisie, sous leurs vêtements d'apparence plus modeste, ont une distinction que les autres n'essaient pas même d'imiter. Beaucoup descendent de la noblesse ; mais leur ruine ne fut point une déchéance : elles restent dans la médiocrité banale ce qu'elles furent autrefois dans leur médiocrité dorée. D'ailleurs cette noblesse de Kyôto, si appauvrie par la Révolution, loin de bouder contre le siècle et de s'en retirer avec aigreur, s'est docilement conformée aux nouvelles exigences de la vie.

Je rends souvent visite au directeur des postes et télégraphes. Son baraquement fourmille de petits employés qui n'ont pas atteint leur treizième année, et dont plusieurs appartiennent à des familles d'anciens courtisans. Je ne m'étonne point de leurs manières. Ces enfants me saluent et me précèdent au bureau de leur maître comme ils l'eussent fait jadis dans le palais d'un Daïmio. Ils mettent au service de la civilisation moderne cette urbanité charmante dont ils sont les innocents dépositaires, et peut-être les derniers ! Nous entrons quelquefois chez les demoiselles du téléphone. On les recrute surtout dans les maisonnées pauvres, et je conviens qu'elles sont généralement fort laides. Mais on oublie leur laideur pour ne plus voir en

elles que des jeunes filles admirables d'attention et de gravité souriante. La tête encerclée de nickel et sous le cornet acoustique plus étranges que leurs divinités les plus bizarres, elles endurent l'étourdissement des sonneries sans qu'il leur échappe un mot, un geste d'impatience nerveuse. Moyennant douze francs par mois, elles se montrent supérieures à toutes les Européennes dans une des applications de la science occidentale. Les facteurs gagnent environ dix-huit francs; les employés ordinaires commencent à vingt. On a de la peine à en trouver, car on exige d'eux des connaissances disproportionnées avec leur salaire. Cependant ces gens mal payés, souvent mal vêtus, sont d'une obligeance et d'une courtoisie qui fleurent encore les temps samuraïques. Les habitants de Kyôto ne doivent pas être à l'abri de la misère et de la douleur. Mais ils jettent un voile sur ces imperfections du monde comme pour épargner à la Divinité le spectacle de ses malades ou l'aveu de son impuissance.

Le quartier que j'habite, frais, silencieux, primitif et merveilleusement civilisé, me remplit l'âme du même sentiment de paix que l'ombre d'un chalet où bourdonnent les abeilles, et du même sentiment d'harmonie qu'une danse de geisha. La vie autour de moi me paraît si simple et si précieuse dans sa simplicité! Je ne cherche plus à deviner ce

qui se cache derrière le sourire japonais. Je n'y soupçonne plus des profondeurs mystérieuses de bouddhisme et de confucéisme. Il n'y a rien d'héroïque à sourire quand on vit à Kyôto, et les Japonais de Kyôto sourient parce qu'ils sont contents de leur ville et qu'ils y respirent toujours un air de fête.

Je n'y ai rencontré qu'un visage affligé, un pauvre visage dont les yeux baissaient vers la terre des cils encore humides de larmes, un petit visage ridiculement petit, car il n'était plus surmonté de son ample chevelure noire. Cette tête d'adolescent aux cheveux coupés ras était celle de la jeune bonne du médecin qui demeure en face de mon auberge. Je ne vis jamais de créature pareillement infortunée. Elle fuyait le soleil de la rue et craignait l'ombre des maisons. Elle eût troqué ses oreilles contre un chapeau qui lui fût descendu jusqu'au nez. Dans ce milieu de gaieté paisible, sa détresse, plus que surprenante, avait quelque chose d'inconvenant. Mon hôtesse me raconta qu'elle s'était sauvée l'avant-veille avec un étudiant, un enjôleur, « dont les paroles étaient aussi douces que la main qu'on promène sur le dos d'un chat. » Mais ils n'étaient pas allés très loin : le lendemain, l'étudiant prenait le train d'Osakà, et le médecin rattrapait sa bonne laissée pour compte devant la gare. Il la ramena, la sermonna sans élever la voix, puis tranquillement lui saisit les cheveux, ouvrit ses grands ciseaux, et,

grave comme un bonze, méticuleux comme un per-ruquier de profession, il lui assura six mois de honte et de vertu.

Six mois pendant lesquels elle n'oserait point paraître aux fêtes des églises, ni accompagner la femme du marchand de parapluies quand elle va honorer les deux *sakaki* du temple de Shimo-Gama. Ces deux arbres, réunis par une branche qui, poussée du tronc de l'un, s'est enfoncée au tronc de l'autre, ont la propriété de rétablir le bon accord dans les ménages. Et le bruit court que le marchand de parapluies est d'humeur acariâtre. Je n'en crois rien, et je me figure que la femme provoque les taquineries de son maître pour justifier la fréquence de ses pèlerinages et pour avoir plus souvent l'occasion d'admirer un si miraculeux caprice de la nature.

Les habitants de Kyôto adorent leur terre et se sentent un peuple choisi. Quand, après la guerre sino-japonaise, on exposa au milieu de leur ville les trophées conquis sur les Chinois, ils furent peut-être de tous les Japonais ceux que la vue de ces anciens canons enthousiasma le moins. Vous auriez dit des millionnaires devant qui l'on exhibait quelques sous misérablement gagnés. Ils s'attendaient sans doute à ce qu'on déballât sous leurs yeux les trésors de Pékin. Encore ces trésors leur eussent-ils paru d'un prix médiocre auprès de ceux dont ils ont

la garde et qui les rendent, même pauvres, les plus riches des hommes.

Mon voisin, qui passe quelques heures de sa vie à raccommoder des geta et même à en faire, vient de perdre le sixième de ses enfants, son dernier-né. Le bébé n'avait qu'un ou deux jours. La mère n'a point pleuré ; les frères et les sœurs ont regardé d'un œil curieux et poli ce petit étranger en cire jaune si vite immobile, si vite silencieux. Le père l'a déposé dans une boîte de bois blanc, l'a chargé sur son dos, et, de grand matin, est sorti pour le porter au cimetière.

Il s'en allait lentement le long des rues. Il songeait que c'était tout de même fâcheux qu'un petit être qui avait eu la chance de naître à Kyôto fût mort avant de pouvoir apprécier son bonheur. Où son âme renaîtrait-elle maintenant ? A Tôkyô, peut-être. Mauvaise affaire : les bonnes manières d'autrefois s'y sont gâtées, et les gens n'ont plus le temps de goûter en paix la bienveillance des choses. On s'y agite ; on s'y démène ; on y change de métier tous les mois ; on y est avide et soucieux ; il paraît que les artisans sont obligés d'y travailler au moins quatre jours par semaine. C'est comme à Osakà. Plaise au Seigneur Bouddha que le petit ne renaisse jamais dans cette ville où les machines d'Europe font tant de bruit et où les enfants des

pauvres, au lieu de s'amuser devant les temples, besognent déjà sous les hangars des usines et des manufactures ! Pourvu qu'il ne revive pas à Kobé ou à Nagasaki ! Les Japonais y deviennent pires que des bâtards d'Européens. D'ailleurs ce n'est pas sûr que le petit ne revienne pas à Kyôto. Ce n'est pas sûr non plus qu'il y revienne. Le proverbe l'a dit : il y a un dieu qui nous aide et un autre qui nous trahit.

Chemin faisant, l'homme atteignit la rivière, et les galets ensoleillés où serpentaient des filets d'eau lui remirent en mémoire tant de plaisirs et de divertissements que le sort de son petit enfant lui parut encore plus pénible. Cette rivière n'a pas sa pareille au monde pour amuser ses riverains. On y pêche des pierres qui sont extrêmement jolies et curieuses. L'été, on y soupe au frais. Les ruisseaux vous font de la musique. Quand, à l'aide de barrages, on les rassemble et qu'on allume des lanternes, c'est un fleuve, un lac, une mer où dansent des pluies d'étoiles. Et les ponts ! Quelle ville peut se vanter d'avoir des ponts aussi célèbres ? Leurs planches ont résonné sous les pas de tous les héros. Et c'est un grand honneur pour les petits enfants de mettre leurs pieds où passèrent jadis de si beaux cortèges.

Il suivait ainsi sa rêverie le long de la rivière et ne s'apercevait pas qu'il se détournait de son ch

min. Le fantôme du petit mort qu'il portait sur ses épaules courait devant lui. Il le voyait s'ébattre et grandir dans cet air radieux, sous la protection des génies de la plaine et de la montagne. Précisément, ce matin-là, une des îles de la rivière était en fête, une île occupée tout entière par un temple, ses dépendances, ses habitations de prêtres, ses maisons de thé, et ses portiques rouges qui s'élevaient entre les chênes. C'était une fête solitaire, comme il y en a tous les jours à Kyôto ; car chaque temple a la sienne, et, sauf les églises fréquentées des pèlerins, n'y attire que les enfants et quelques personnes du voisinage. Et c'était une cérémonie très familière, aussi rustique que des Ambarvales ou des Rogations. Mais la fantaisie japonaise en agrémentait la simplicité. Les enfants de chœur, couronnés de verdure, s'étaient attelés à de grands sabres. Les sacristains brandissaient des lances, des parasols et d'énormes goupillons de papier. D'autres s'avançaient avec des tables qu'ils secouaient en cadence. Les prêtres, vêtus de blanc et de jaune, montaient des chevaux caparaçonnés, et leurs manches, qui retombaient plus bas que les étriers, étaient relevées en arrière par leurs éperons fantastiques. Derrière eux, cheminait, sous un dais de soie blanche, un vieux cheval albinos. Cette procession, lentement organisée, descendit dans le lit de la rivière. Des jeunes filles, en robe lilas, et trois

ou quatre personnes se prosternèrent ; et une foule d'enfants en kimono à ramages se bouscula silencieusement sur les pas du cheval sacré.

Le père qui s'était arrêté crut sans doute apercevoir l'ombre de son petit garçon se glisser au milieu d'eux. Il traversa, lui aussi, la rivière pierreuse et les suivit à distance. « Voilà d'heureux enfants ! pensait-il. On transporte les ornements et les reliques du temple à l'ancien monastère du Mont Iiyeisan pour les en rapporter dimanche ; et peut-être les accompagneront-ils jusqu'au bout. Toute la journée, ils marcheront dans des ombrages magnifiques et verront ce que le monde a produit de plus beau. »

Le matin brillait sur les collines. Çà et là, le toit d'un sanctuaire perçait le feuillage et retroussait vers le ciel sa proue de cuivre doré. Les avenues des cryptomérias, qui mènent aux grandes églises, traçaient dans cette houle de verdure des zones plus sombres. Entre la rivière et les hauteurs, les rizières pétillaient de coassements et de soleil. Et la procession s'éloignait avec ses sabres, ses parasols, ses voiles de safran qui jetaient des lueurs roses, ses chevaux qui buttaient contre les pierres, comme un peu de splendeur mouvante au milieu d'une immobile splendeur. Est-ce qu'on pouvait, en un matin pareil, enfouir un petit être sous la terre, un petit être qui risquait de ne jamais savoir

ce que valent les printemps de Kyôto? Notre homme réfléchit qu'il connaissait un prêtre du temple de Yoshida, et que la politesse lui faisait un devoir de l'informer de son deuil. J'ignore s'il rencontra le prêtre; mais le temple de Yoshida, peint de blanc et de vermillon, luit délicieusement à mi-côte, et, comme j'y montais, je l'en vis rêdescendre toujours chargé de son étrange fardeau.

L'après-midi, le fils de mon hôtesse le reconnut beaucoup plus loin, dans le jardin du monastère de Rokuonji, rôdant sous les pins et sur les bords du lac dont les carpes accourent comme des servantes aux claquements de mains des visiteurs... Nous ne le vîmes rentrer qu'à la tombée du soir. Il n'avait pas voulu se séparer de son petit mort, avant de l'avoir promené autour des merveilles de sa ville, dans l'ombre des sanctuaires et dans le sourire des dieux.



L'église catholique se dresse au bout de ma rue. Son curé, le Père Aurientis, habite la résidence d'un seigneur que la légende ou l'histoire compte parmi les ennemis les plus acharnés du christianisme. La ville des dieux s'est enfin montrée tolérante et hospitalière au Dieu de l'Occident. Nulle part, sauf à Nagasaki, la mission française n'est aussi bien logée. La maison, trop japonaise pour

être rendue très confortable même à des missionnaires, possède cependant une grande et belle pièce vitrée qui ouvre sur le jardin. C'est là que souvent je viens m'asseoir. J'y retrouve la France sans quitter le Japon.

Le jardin, resté tel que l'avaient ordonné ses anciens maîtres, est planté d'arbres rares et de pierres étranges. Un petit lac en fer à cheval, où nagent des poissons rouges, en occupe les deux tiers. Le pont qui l'enjambe aboutit à une miniature de colline, et de magnifiques lotus en couvrent les bords. C'est par excellence le jardin de la pluie. Quand elle tombe, les lotus s'emplissent, s'inclinent et, d'urne en urne, se déversent dans le lac ; et, longtemps après qu'elle est tombée, ces larges urnes ruissellent encore.

Presque chaque jour, à l'heure où j'arrive, le Père Aurientis achève de donner une leçon de français à quelques Japonais. Ces élèves, mariés, pères de famille, officiers, fonctionnaires ou amateurs, désirent apprendre notre langue, et le Père Aurientis, qui a la taille d'un grenadier et dont le poil grisonne, leur met dans les mains ces mêmes choix de lectures qu'épellent nos enfants. Partout au Japon, les Missions Françaises tiennent table ouverte pour ceux qui sont en goût de nous connaître. On ne leur demande point s'ils sont chrétiens ou bouddhistes. Vous éprouvez une inclination vers la

France : entrez, prenez place ; on vous servira notre alphabet, nos rudiments, notre histoire, on essaiera de tourner votre curiosité en sympathie. Pauvres ou riches, vous êtes admis à cette distribution de science et aussi d'amour. Les huit dixièmes des leçons se donnent *gratis pro Deo et pro Patria*. Je sais un missionnaire qui, deux fois par mois, en plein hiver, faisait quatre lieues à pied afin d'enseigner, pendant une ou deux heures, les premiers principes du français aux agents de police d'une bourgade montagnaise, tous adorateurs d'Amida, mais tous convaincus qu'après la langue japonaise la langue française était la plus distinguée et la plus humaine. Il n'y gagnait que d'user royalement son unique paire de chaussures ; et sa vieille soutane était trouée comme un vieux drapeau.

Ces leçons de français, que j'écoute en regardant le jardin, sont parfois bien intéressantes. Une simple phrase, péniblement zézayée, fait surgir devant moi, dans ce décor exotique, un paysage de ma terre natale, un tableau de notre vie lointaine. A mesure que le professeur commente le sens des mots, le tableau se précise ; mais je constate, aux questions des élèves, combien nous sommes loin les uns des autres, et ce qu'un pauvre livre de classe primaire renferme de substance inassimilable à des esprits étrangers.

C'était la veille de la fête. La mère fit une tartelette au beurre, la mit dans le four : déjà les chevaux de bois étaient arrivés et commençaient à s'installer sur la place...

Ces petites phrases ne sont pas méchantes, et là-bas, au pays, elles ne me diraient rien du tout. Pourtant, si vous les entendiez à cinq mille lieues de la patrie, sur des lèvres de Japonais et devant un jardin bouddhique, elles vous paraîtraient non seulement très difficiles à expliquer, mais riches d'odeurs, de saveurs et de souvenirs. Le four, le beurre, les chevaux de bois, la place : autant d'expressions vagues ou vides pour un Japonais. Il finira par les comprendre : on lui mettra même sous les yeux la peinture ou le dessin des choses qu'elles représentent. Et après ? Cet homme qui n'apprécie que la jolie forme d'un gâteau ne sentira point nos appétissantes tartes campagnardes dont, à les évoquer, le parfum me chatouille les narines. Il n'imaginera pas le ronflement cordial du four, dans une plantureuse ferme, où le sabot des vaches piétine lourdement le sol de l'étable ; ni la jovialité de nos foires, avec les visages enluminés, les fanfares, les rires, les hardiesses des belles filles, les querelles qui s'achèvent dans le cliquetis des verres, les sauteries sous des tentes pavoisées de feuillage, toute cette expansion de joie, tout ce débordement de gestes rudes ou gauches, emportés ou tendres, mais

personnels. Que cela lui paraîtrait grossier et digne d'une ivresse de barbares ! Surtout, ce qu'il ne verra pas, c'est la place, la place autour de l'église, les maisons autour de la place. Les bourgs japonais, qui échelonnent leurs cabanes des deux côtés de la route, n'ont point de centre où les gens se réunissent, échangent leurs idées, s'entretiennent de leurs affaires et des affaires de la commune, se retrouvent une fois par semaine et chaque dimanche. Les temples écartés et disséminés ne créent pas de lien entre les âmes. Quand je la compare à la nôtre, si nerveuse, si ramassée, la vie japonaise me produit l'effet de ces méduses transparentes, colorées de teintes aussi délicates, de nuances aussi fragiles que leur organisme est rudimentaire. Il me plaît de ne la contempler qu'à travers un peu de mystère et de songe : retirée de cet élément, elle me semblerait peut-être d'une âcre sécheresse.

Mais si un livre de classe nous découvre entre l'Occident et l'Extrême-Orient tant de différences sociales, que dire des scènes les plus familières de l'existence ? Hier le Père Aurientis me prévint qu'il passerait la soirée dans un ménage d'artisans et me proposa de m'y emmener. Le ciel était largement étoilé ; l'air frais ; les vieilles rues, habitées par les anciens nobles, claires et désertes. L'amoureux qui se hâte au premier rendez-vous ne fait pas plus allègrement sonner la terre que ce

missionnaire à barbe grise, quand il va, sous une belle nuit pure, catéchiser une famille de chrétiens.

Nos gens demeuraient au fond d'une impasse, dans une ruelle bordée de logements ouvriers. Les fenêtres et les portes à coulisse, encore ouvertes, nous permettaient d'apercevoir les deux ou trois petites pièces dont chaque logement se compose. Des enfants à genoux se récitaient leurs leçons sous la lumière laiteuse que leur versait du haut de sa tige frêle une lanterne blanche comme une grosse fleur de lotus ; et des figures reculées dans l'ombre causaient et riaient doucement.

Le logis où nous entrâmes n'était pas grand : une chambre et un cabinet. Le cabinet sert de cuisine. Le père, la mère, les quatre filles reçoivent, mangent, dorment dans la chambre. Pourtant, ce ne sont point des pauvres, et cette pièce, habitée par six personnes, n'empestait pas le relent des promiscuités misérables qui nous saisit au seuil de nos mansardes. Elle était propre et coquette. On en avait recouvert les nattes d'un tapis de rotin, plus frais l'été. De petites commodes en garnissaient le fond. Une minuscule table de toilette ornée d'une glace en occupait un coin ; et deux tables de laque, très basses, supportaient l'une la théière et les gâteaux, l'autre le sabre du père, ancien samuraï, aujourd'hui fabricant d'éventails.

Des voisins, chrétiens aussi, avaient été conviés

à la réunion ; un potier, un ciseleur, un lanternier, un second éventailiste, tous artisans qui travaillent chez eux et fournissent leur travail à des maisons d'exportation. Le lanternier n'était venu que pour s'excuser de ne pouvoir écouter le Père Auriensis, car son syndicat, dont il était un des membres influents, tenait ce soir-là sa principale séance. Il nous fit à tous des saluts cérémonieux, mais sagement gradués selon l'importance des hôtes.

Des femmes arrivèrent. L'une d'elles, jeune, avenante, figure ronde et rose, portait un bébé qui suçait son biberon. Elle s'agenouilla comme nous, l'étendit devant elle ; et, pendant que le Père Auriensis, sur le ton de la causerie, expliquait une parabole de Jésus, la jeune mère souriait à son enfant, le caressait, le couvait des yeux, s'enchantait de son trésor. Quand le Père eut fini et qu'on nous eut servi les gâteaux et le thé, les hommes hasardèrent quelques réflexions sur ce qu'ils avaient entendu, puis ils se mirent à parler de leur commerce et de la vie qui devenait chaque jour plus dure. Les vieux et surtout les filles du logis s'empressèrent autour du bébé et se le passèrent de mains en mains.

Jusqu'ici, rien d'étrange ni de particulièrement japonais ; voici où l'extraordinaire commence. J'appris en sortant que cette jeune femme, mariée depuis trois ans avec un employé du chemin de fer

et désolée de ne pas avoir d'enfant, avait adopté celui d'une voisine, qu'elle n'était donc que la mère adoptive du joli poupon, et que la voisine, la vraie mère, se trouvait là parmi les étrangères les plus réservées et d'apparence les plus indifférentes... Je pense bien que l'instinct maternel existe au Japon comme en Europe : il est vrai qu'au Japon comme en Europe on cuit des gâteaux, mais ils n'ont pas le même goût ; on chôme des fêtes, mais elles n'ont pas la même couleur ; on aime les danses, mais ce n'est pas du tout la même chose...



Nous avons aussi des renards, mais nous ne possédons pas de temple d'Inari. Les voyageurs affirment que les temples japonais ne sont fréquentés que par des femmes et des enfants. Ils ne sont donc pas allés, sur la route de Fushimi, dans ce temple dont les dépendances, les cours et les jardins recouvrent une immense oasis ! Ils y auraient vu de gros propriétaires déposer sur les degrés de l'autel des sacs de riz marqués à leur chiffre, et de maigres paysans, au cou d'oiseau, se prosterner devant les museaux fûtés de Nos Seigneurs les Renards. Le spectacle en vaut la peine. Les renards sont les serviteurs d'Inari, déesse du riz et de la fortune ; mais la déesse est invisible ; et les renards

dont les journaux et les contes japonais nous ont tant de fois révélé le pouvoir bienfaisant ou diabolique, ont depuis beau temps usurpé tous les hommages et toutes les offrandes. Ils sont devenus les dispensateurs des biens de ce monde, les patrons des rizières et des geisha. Le peuple conjure leurs maléfices et implore leurs bénédictions.

Je n'ai jamais rencontré de temple plus gai. Les gardiens des portes n'ont point ici le masque horrible ni la fureur ventrue qu'ils présentent d'ordinaire aux boulettes de papier mâché dont les Japonais les constellent, non par irrespect, mais pour interroger l'avenir. (Si je t'attrape où je te vise, tout me réussira.) Ce sont de gentils garçons qui brandissent un arc et qui portent des accroche-cœurs en forme d'éventail. Le temple principal a cinq grandes ouvertures tendues de rideaux en bambou aux broderies roses, cinq autels, cinq miroirs sacrés et cinq grosses cloches que les pèlerins mettent en branle. Quand elles sonnent toutes à la fois, on croirait que les Japonais ont enfin trouvé le carillon. D'innombrables portiques noirs et rouges mènent à d'innombrables chapelles. Le printemps s'égosille dans les futaies ; le soleil rit sur les toits de chaume ; et partout, au haut des escaliers, embusqués sous les pins, au détour des allées, au bout des sentiers, devant les tabernacles, des couples de renards retroussent leur queue fourrée et allon-

gent leur museau pointu. On n'entend que des claquements de mains et le sifflement de l'air que les gens qui prient aspirent entre leurs lèvres. Le temple d'Inari, rebâti plusieurs fois, a été fondé vers le VIII^e siècle de notre ère. Voici douze cents ans que l'image du Renard se mire dans les âmes japonaises comme sur les petits étangs dont elle surplombe les rocailles.

Mais ce renard ne ressemble pas tout à fait au nôtre. Il est beaucoup plus fin. Ses prunelles ne tremblent pas d'une perpétuelle inquiétude. Ses maraudes ne l'ont point efflanqué. Il n'a jamais compromis la délicatesse de son museau à déterrer des charognes. Le sire de Maupertuis, dont notre Moyen Âge s'est égayé, n'était qu'un malotru vorace et cauteleux en comparaison de ce petit magicien aux oreilles droites et aux yeux obliques. Ses roueries sentaient leur rusticité ; et que nos poètes l'aient promu à la dignité de Conseiller du Roi et de Camérier du Pape, c'est en vérité une honte pour notre ancienne civilisation. Et quelle médiocre aventure ! Son cousin d'Extrême-Orient a fait bien autrement fortune. Il ne s'est point oublié jusqu'à dévorer les poulardes de l'Église et à donner aux moines le scandale de sa gloutonnerie. Il n'a pas imaginé la farce grossière de feindre le mort et de ressusciter au milieu de ses funérailles. Ce sont là des manières de goujat, des inven-

ions de cabotin. Mais doucement, lentement, sur la pointe des pattes et d'une queue caressante, il s'est substitué à la bonne déesse qui le promenait à travers les rizières. De marche en marche, il a gagné l'autel et s'y est installé. Les prêtres seraient trop honorés qu'il acceptât des volailles. Il n'en a cure; il n'aime que le riz, le parfum des fleurs, le saké, le fumet de l'encens. Ce renard végétarien est d'humeur si bénigne que les enfants peuvent impunément lui casser le bout du nez. Et c'est aussi un renard très artiste et très philosophe. Il enseigne aux danseuses et aux musiciennes l'art des gestes qui enchaînent les cœurs et des airs qui tournent les têtes. Il apprend aux potiers, aux laqueurs, aux peintres, aux ciseleurs le secret des malins prodiges et des boîtes à surprise. Il inculque à tous cette idée que le talent ne va pas sans un peu de ruse, ni le bonheur, ni la bravoure, ni même la loyauté. On le courtise, on l'adule, on l'adore : il reçoit les marques de popularité avec une discrétion courtoise et silencieuse.

Mais parfois il est pris de fantaisies cruelles. Il ne se jette point sur ses victimes : il s'insinue dans leurs âmes et s'y déchaîne. La semaine dernière, près d'Osakâ, des paysans l'exorcisèrent, à coups de serpe, d'une pauvre fille dont il habitait le corps et qui se débattait sous ses griffes. Son ombre, paraît-il, détala d'une flaque de sang. Ses sorcelle-

ries carnassières remplissent d'épouvante. Il n'en reste pas moins l'idole amoureusement façonnée par tant de mains habiles pour les enfants, les petites dames, les gens de fortune, les rudes campagnards et sans doute les diplomates. Il est si japonais, si attaché aux rizières ! Je ne concevrais pas un Japon où les rayons du soleil à travers les branches ne joueraient plus sur son fin museau. Je le retrouve dans la musique qui glapit, dans l'art qui surprend, dans la parole qui flatte, jusque dans les sourires que m'adressent les sincères habitants de Kyôto. Il montre le bout de ses oreilles dans les légendes d'amour, et, dans l'histoire héroïque, ses dents. Plaisantes ou terribles, il fait partout ses diableries. Un jour que j'étais au temple d'Inari, j'entendis passer sur la route un régiment précédé de ses trompettes ; et je pensai que, si le Japon était jamais menacé, devantant ses vieux généraux et ses jeunes recrues, le nez au vent, la queue rasant la terre, « gardiens des monts, gardiens des bois, gardiens des villes, » nous verrions se mettre en marche tous les renards de tous les temples d'Inari.

*
* *

Maéda, né à Tôkyô, où je l'ai connu, et fonctionnaire à Kyôto, s'y considère un peu comme un exilé. Aux yeux d'un natif de Tôkyô et d'un homme

qui se pique d'aimer la civilisation, les habitants de Kyôto semblent en effet des enfants légers, jaseurs, musards et trop pacifiques. Mais Maéda n'a point voyagé hors du Japon, et je bénéficie sur son ignorance de l'Europe. Il reçoit fort bien les Européens ; il ne leur tient pas rancune d'avoir découvert avant les Japonais la puissance de la vapeur et la vertu du vaccin. Mon arrivée fit une heureuse diversion à la monotonie de son existence. Je lui ai offert l'occasion de manifester les beaux sentiments que lui inspire la lumière occidentale et, en même temps, de se persuader, par mon admiration de Kyôto, que le Japon est supérieur à tous les pays de l'univers. Maéda est marié ; mais il ne m'a pas présenté à sa femme, qui d'ailleurs ne joue dans sa vie qu'un rôle très secondaire. A peine une ou deux fois, ai-je entrevu cette dame agenouillée, les deux mains étendues sur les tatami de son antichambre, et la tête modestement relevée, pendant que Maéda, debout, et qui avait l'air de parler à la cantonade, signifiait que lui, le Maître du logis, ne rentrerait pas dîner.

Nous avons décidé de passer mon dernier après-midi de Kyôto, à quelque distance de la ville, aux bords des rapides du Katsura-gawa. Le chemin de fer y transporte, dans la semaine des cerisiers en fleurs, toute la vieille capitale grisée de leur parfum. Mais, observe Maéda, les gens de Kyôto, qui liar-

dent sur la dépense, ne voyagent jamais sans leur panier de provisions, et l'on ne sait si la terre autour des cerisiers est plus blanche des pétales de fleurs que des miettes de riz. Le reste du temps, le plaisir consiste à remonter péniblement les rapides dans des bateaux plats pour les redescendre avec lavitesse et les bords d'un ricochet. Le mont Arashi déroule ses épaisses forêts où la tendre verdure des cerisiers se détache sur la noirceur des pins. Les bateaux plats, que leurs bateliers halent en sautant de rocher en rocher, traînent, dans le bouillonnement des eaux, le jeune homme en bonne fortune et la jeune dame à la claire ceinture, accompagnés de l'indispensable, respectable, et encore jeune intermédiaire. Ça et là un portique vermillonné indique le voisinage d'un temple, et un bel écriteau rappelle que le meilleur rouge pour les lèvres se vend à Kyôto, rue Kiyamashi. Les maisons de thé qui bordent la rive bruissent de loin comme des tambours de basque.

Nous choisîmes un petit restaurant où conduisait une allée pavée de dalles et qu'entourait un enclos ajouré d'ouvertures en forme d'éventail.

Il y a un proverbe japonais qui dit : « Demandez un service même à votre père, lorsqu'il est debout. » Rien ne saurait mieux rendre la délicieuse paresse dont on se sent envahi, une fois qu'on s'est agenouillé et à demi-couché sur les nattes japonai-

ses, en face d'un joli paysage, d'un flacon de saké ou de sa propre rêverie. La peine que vous éprouvez à vous soulever du fauteuil le plus confortable ne peut se comparer aux efforts qu'exige d'un Japonais la nécessité de se remettre sur pieds et d'agir. Maéda et moi, nous nous étendîmes dans une chambre du second étage, dont le balcon dominait les méandres du fleuve et le grand silence des forêts. Des barques passaient. La brise, qui remuait doucement les saules pleureurs de la rive, était toute parfumée de poudre de riz.

Quand nous eûmes vidé les premières coupes de saké, je dis à Maéda :— Vous ne savez pas combien je suis triste de quitter Kÿôto. C'est une ville unique. On y entend battre encore le cœur du vieux Japon. Laissez-moi vous remercier de m'en avoir fait connaître les trésors. L'autre jour, nous visitâmes l'illustre poterie de Kinkozan, où les potiers, réunis en petits groupes, avec cette joie intérieure qui se reflète en gravité au visage de l'artiste, pétrissent la sainte argile sous de pauvres huttes. S'il vous en souvient, on nous introduisit dans les salles d'exposition : la première était splendide, pleine de potiches extraordinairement brillantes ; mais vous me dîtes de ne point m'y arrêter, et vous m'avez emmené dans la seconde, plus discrète, aux couleurs plus harmonieuses, aux formes à la fois plus sobres et plus étranges. Nous n'y sommes pas restés long-

temps, car vous étiez pressé de me montrer la troisième salle, où les commissionnaires américains ne pénètrent pas, et dont les faïences, décorées d'or, bleues ou vertes, portent sur leurs flancs fragiles toute la grâce et toute l'histoire de votre génie. Ainsi vous avez été pour moi le plus sûr des guides, et je vous en suis reconnaissant.

— Je ne mérite pas vos éloges, me répondit Maéda, car je n'ai point d'esprit, et il vous en a fallu beaucoup pour ne pas vous déplaire en ma société. Je n'osais espérer que Kyôto trouverait en vous tant d'indulgence. Permettez-moi de vous en remercier et de boire, en l'honneur de votre grande civilisation, cette coupe de saké.

La beauté de l'endroit, les barques amoureuses qui dérivait au pied du mont Arashi, les bruits de musique dont nous étions enveloppés, le parfum des danseuses que la brise nous apportait, la chaleur du saké, éveillèrent chez Maéda des idées riantes et mystérieuses.

— Si j'allais en Europe, me dit-il, pourrais-je connaître Paris comme vous connaissez Kyôto ?

— Ce serait peut-être un peu plus long, lui répondis-je ; mais vous le pourriez, et je me ferais un plaisir de vous montrer et de vous expliquer les troisième salles de nos Kinkozan.

— Cependant, il doit y avoir en France des choses qu'un étranger ne voit pas ?

— En France comme au Japon, mon cher Maéda, les étrangers ne pénètrent guère dans l'intimité de la famille. Tout leur est ouvert, sauf le foyer domestique.

Maéda me versa une nouvelle coupe de saké et répliqua :

— Je ne pense pas que cela vous intéresserait d'observer un intérieur japonais. On croit que nous nous cachons. C'est comme dans les temples shintoïstes : il y a un rideau, et rien derrière. Puis, je vais vous dire, nos femmes sont encore très arriérées et ne sauraient pas recevoir les Européens... Mais, en France, vous avez aussi des danseuses. Est-ce que je pourrais les connaître?

— Vous le pourriez.

— Toutes?

— Comme vous y allez! Vous pourriez en connaître beaucoup.

— Mais pas toutes?

Maéda, malgré sa petite taille, me parut immense. Peut-être lut-il dans mes yeux une admiration dont il se sentait indigne, car il s'empressa d'ajouter :

— Parmi vos courtisanes, je suppose qu'il y en a d'absolument inabordables?

— Je l'ignore.

Il but coup sur coup deux tasses de saké pour se donner du courage, et reprit :

— C'est que nous en possédons ici qu'un Européen n'a jamais approchées. On en compte vingt ou vingt-deux qui sont élevées selon l'ancienne tradition et instruites dans tous les arts : la musique, le dessin, l'écriture, la poésie, la danse, la cérémonie du thé, l'arrangement des fleurs. Elles portent les costumes magnifiques du temps passé. Ce sont des femmes d'une très haute distinction. Mais vous n'imaginez pas leur haine de l'étranger. La dernière fois qu'un grand-duc est venu à Kyôto, il a voulu en voir. Elles refusèrent toutes. Cependant l'une d'elles consentit à prêter ses vêtements dont on affubla une oïran de bas étage. Le grand-duc ne s'aperçut de rien, et nous avons bien ri... Ne dites pas que vous connaissez Kyôto! poursuivit-il en s'échauffant. Vous êtes entré dans les temples, dans les théâtres, dans les palais, dans les restaurants de nuit; vous avez vécu de la vie japonaise; vous avez pris le thé chez des artisans; vous vous êtes renseigné sur les habitudes des gens de votre quartier. Mais vous n'avez pas mis le pied à Shimabara; vous n'avez pas échangé des coupes de saké avec une de ces femmes merveilleuses; vous ne pouvez pas savoir ce qu'était et ce qu'est encore le noble et vieux Japon!

Qu'était devenu mon Maéda, l'homme du progrès, le fonctionnaire passionné de civilisation occidentale? Jem'écriai :

— Pardonnez-moi mon impolitesse, Maéda-san ; mais vous êtes coupable, vous êtes très coupable ! Vous avez attendu la veille de mon départ pour me révéler l'existence du plus curieux trésor de Kyôto ! C'est la première fois que vous me parlez du grand duc ! Je vous en prie, conduisez-moi à Shimabara où j'estime que vous devez avoir du crédit. Vous direz que, si le hasard m'a fait naître Européen, je mériterais par mon goût naturel d'être né Japonais. Vous vous porterez garant de ma courtoisie et de mes bonnes manières. Vous serez éloquent... Mais ne laissons pas refroidir notre délicieuse eau-de-vie.

Fut-ce l'aiguillon de mes reproches, le stimulant du saké ou simplement l'amitié qu'il avait conçue pour moi ? Maéda se montra plus facile à convaincre que je ne l'aurais pensé. La coupe en main, il jura qu'il m'introduirait le soir même au cœur de la place forte, et que, après avoir dîné en face du Mont Arashi, nous souperions dans la salle des pins, des cerisiers ou des cigognes de Shimabara.

Nous regagnâmes le train, et, à la gare de Kyôto, nous prîmes un petit tramway. Comme il allait lentement ! Vous auriez dit qu'on avait attelé à ce véhicule européen le vieux cheval sacré d'une procession shintoïste. Mais à mesure que nous approchions, l'assurance de Maéda se dissipait avec les fumées du saké. Il mesurait les difficultés de l'en-

treprise et commençait à regretter son serment.

— Je crains, murmurai-je, qu'on ne me fasse le coup des grands-ducs.

— Moi, je crains qu'on ne nous mette à la porte, répondit-il d'une voix caverneuse.

Près du temple de Hongwanji, nous descendîmes du tramway, et nous continuâmes notre route à pied et en silence. La nuit était tombée; le ciel s'était couvert; le vent soufflait avec une âpreté d'automne. Les clochettes des marchands de macaroni tintaient au loin : lorsque le vent s'arrêtait, le faubourg était si calme que nous les entendions comme si nous les avions dans la main. Autour de nous, s'étendait la plaine ensemencée. La ville semblait finir; mais nous parvînmes bientôt devant la porte du quartier rectangulaire de Shimabara, haute et massive, pareille à la porte d'un temple.

La rue, plantée de maigres arbrisseaux, était à peine éclairée de quelques lanternes dont la lumière vacillait au souffle du vent. Des servantes, chargées de baquets, trottaient. Une voix nous appela à travers le grillage d'une mesure. Au bout de la rue, se dressait une grande maison muette et sombre où l'on entrait par une remise.

— Nous y sommes, dit Maéda. Les oïran, dont je vous ai parlé, demeurent aux alentours et donnent leur rendez-vous dans cette hôtellerie. Le quartier n'est pas beau, et la maison n'a pas changé depuis

deux siècles. Mais c'est ici que le Chef des Quarante-sept Rônin, afin d'endormir la vigilance de son ennemi, se livrait à ses fameuses débauches.

A ce moment, je crois que Maéda, dont la voix grave tremblait d'émotion, eut pleinement conscience de l'énormité qu'il allait commettre. Mais il se raidit contre sa faiblesse, et, après m'avoir prié de l'attendre, il s'engagea seul sous la porte de la remise et se dirigea vers la maison, en qualité de parlementaire.

A gauche, dans un renforcement du mur, un kurumaya, assis entre les brancards de son cabriolet, dormait à poings fermés. Plus loin, une servante tirait de l'eau d'un puits. A droite étaient rangées d'énormes caisses, cadénassées et surmontées d'écriteaux en bois. Les murs étaient sordides; et le toit de la remise, crevassé. Mais l'entrée de l'hôtellerie, avec ses lumières et ses nattes blondes, ressemblait à une petite scène de théâtre élevée au fond d'un misérable hangar. Une jeune bonne, agenouillée sur le seuil, y gardait l'immobilité d'une figure de cire.

J'attendis plus d'un quart d'heure. Le kurumaya ne s'était point réveillé; la jeune bonne n'avait point bougé. Tout à coup elle se prosterna, et Maéda apparut, penaud, l'oreille basse.

— Eh bien ? lui dis-je.

— Hé ! répondit-il, Madame la Patronne m'a prié

de vous présenter toutes ses excuses. Ces dames ont disposé de leur soirée... Le préfet est là.

— Tantpis ! lui dis-je ; et maintenant, mon cher ami, que j'ai abusé de votre complaisance, allons souper dans un endroit où l'on accepte la couleur de mon visage.

Mais, comme nous sortions, Maéda me saisit le bras et m'attira vers lui.

— Regardez ! fit-il.

Un homme s'avavançait droit vers la porte, une lanterne à la main. Deux autres hommes le suivaient, portant une caisse semblable à celles qu'on avait déposées sous la remise et qui contenait, je l'ai su plus tard, la literie de l'oïran. Ils marchaient d'un pas de funérailles. L'oïran venait ensuite, montée sur des patins noirs qui la grandissaient étrangement. Son costume dépassait en magnificence tout ce que j'avais vu de plus riche et de plus somptueux. Sa chevelure rigide était auréolée de flèches d'or. Et sa figure, aux yeux fixes, aux lèvres closes, me parut moins une figure vivante que l'œuvre immuable d'un peintre qui excelle dans l'art de flatter les désirs. Deux servantes l'accompagnaient : l'une, à sa gauche ; l'autre, derrière elle. Et un garçon, les bras vides, fermait le cortège. Il n'y avait personne dans la rue, hormis nous dont elle ne soupçonnait pas la présence. Mais elle traversait l'obscurité de la nuit du même pas et du même air qu'elle eût fait

d'une salle illuminée, sous des milliers de regards.

Quand elle eût disparu au tournant de la remise, Maéda poussa un heureux soupir :

— Je vous félicite, s'écria-t-il : vous avez de la chance ! Vous pouvez dire maintenant que vous connaissez Kyôto. Vous avez vu une de ses créatures les plus rares... Cependant, ajouta-t-il mélancoliquement, ce n'est pas tout de la voir. Il eût fallu l'entendre chanter des vers ou jouer du koto ! Mais, que voulez-vous ? Ces dames ne se sont pas encore débarrassées des sots préjugés qui nous viennent de notre barbarie. Elles n'aiment pas les étrangers... Excusez leur impolitesse...

III

SOUS LES GLYCINES DE NARA

C'était un matin de mai. Je venais de Kyôto. Je descendis à une petite gare sale et délabrée, et je suivis une route un peu montante, bordée de boutiques, d'où se ramifiaient à droite des ruelles de village. La capitale des Empereurs du ^{vin}e siècle, la première des villes japonaises qui reçut le Boudha, n'est plus que l'ombre d'elle-même ; mais il nous est facile de l'imaginer. Ses rues, où l'on continue de fabriquer des éventails et de sculpter des statuette de bois, se prolongeaient très loin dans la plaine et grimpaient sur tous les mamelons des alentours, jusqu'aux collines qui ondulent à l'horizon. C'étaient des rues comme on en trouve partout au Japon, sans style et sans âge. Il n'en fût resté que dix maisons, et Nara n'aurait rien perdu, car sa vie, sa beauté, son âme est dans son parc.

J'arrivai bientôt devant un lac arrondi qu'un sentier vert contourne et que domine une pagode à cinq étages. D'un côté, la ville se pressait en demi-cercle ; de l'autre, la route blanche s'enfonçait sous

les bois. Au premier tournant de la grande avenue, je m'arrêtai, charmé. Une forêt de cryptomérias et d'érables, dont chaque arbre est plusieurs fois centenaire me découvrait à l'infini ses profondeurs lumineuses. Des allées la traversaient, harmonieusement plantées de lanternes et de portiques qui en faisaient des allées triomphales. Dans une verte clairière, où éclataient des fleurs rouges, des biches et des daims broutaient en liberté. Ils s'avançaient parfois jusqu'au bord de la route, l'oreille droite ; parfois, une touffe d'herbes entre les dents, ils s'enlevaient de terre, les jambes raides, et galopaient éperdument sous la futaie comme vers un appel que nous n'entendions pas. Le soleil dorait leur poil fauve, et toute la forêt était sillonnée de ces lueurs vagabondes. Et partout d'énormes glycines, des glycines arborescentes, versaient, de la hauteur des plus hauts arbres, le torrent de leurs grappes violettes. Elles tombaient, roulaient, ondoyaient, pleuvaient, s'éparpillaient avec la grâce des vagues et la mélancolie des saules pleureurs ; et de loin, sur la sombre houle des cryptomérias, elles se détachaient gonflées comme des voiles merveilleuses.

Et voici que j'aperçus, dans un bosquet de ces fleurs torrentielles, un vieux temple couleur de sang. Sur l'estrade consacrée à la danse, trois jeunes filles dansaient lentement aux sons d'un tambour et d'une flûte. Les traits à peine ébauchés de leur visage

s'effaçaient sous une couche de céruse. Leurs cheveux étaient enguirlandés de glycines ou fleuris d'un rouge camélia. Elles portaient sur leur robe blanche de larges pantalons rouges ; une longue mouseline enveloppait leurs épaules ; et elles tenaient à la main un rameau de sonnettes qui, de temps en temps, tintaient.

Pour qui dansaient ces délicieuses marionnettes aux yeux bridés et noirs ? Je ne voyais devant elles qu'une rangée de lanternes en granit dont la mousse recouvrait les chapeaux bicornus. Dansaient-elles pour la beauté du matin, pour la gloire des glycines, pour les génies des bois, pour le dieu du temple ? Une voix s'éleva du côté des musiciens, rauque et psalmodiante. Je m'approchai. Les musiciens accroupis dans un coin, coiffés d'une espèce de shako noir sans visière, leur robe blanche artistement étalée, n'étaient autres que des prêtres shintoïstes. Derrière les danseuses, sur le fond de la scène, de grands cerfs peints heurtaient leurs ramures.

Je fis encore quelques pas. Ce n'était ni pour les dieux, ni pour la beauté du matin que ces adolescentes avaient fardé leur visage et orné leur chevelure. Entre deux lanternes, un Japonais et sa fille contemplaient, immobiles, le spectacle qu'ils étaient venus s'offrir. La jeune fille, en robe couleur de primevère et la ceinture d'un violet d'améthyste, avait dans son attitude un peu molle et penchée la

même grâce que les grappes de glycines qui pendaient autour d'elle. Les plus jolies filles que j'avais rencontrées à Kyôto étaient certes moins jolies. Toute la modestie d'une âme jeune et pure se nuançait en rose dans la transparence ivoirine de son teint. Mes yeux glissaient doucement sur les lignes allongées de sa petite figure et s'arrêtaient au demi-sourire de ses lèvres à peine écloses. Le père, sous ses amples vêtements de soie noire, une grosse chaîne d'or nouée à sa ceinture, devait être un commerçant notable d'Osakà ou de Kyôto. La cérémonie lui avait coûté dix yen, car il l'avait voulue complète. Mais des pèlerins ou des amateurs moins fortunés peuvent se donner, au prix de cinquante ou soixante sen, le régal princier d'une des plus saintes et des plus vieilles danses du Japon, dans le plus magnifique décor qu'ait rêvé le mois de mai.

A mesure que le matin s'avavançait, le parc de Nara se remplissait de monde et les temples de visiteurs. Ce sont de très anciens temples qui cèdent à l'injure du temps. Mais le rouge dont on les repeint, les innombrables lanternes de cuivre dont leurs galeries sont décorées, ce fard et ces bijoux dissimulent leurs rides, leurs crevasses, leur caducité chancelante. Ils luisent dans la verdure des sous-bois, vénérables de toutes les fêtes qui les illuminèrent et de toutes les torches qu'au mois de février les processions y brandissent encore.

Les divinités nationales y fraient avec les dieux hindous, au murmure des eaux dans des vases de bronze. Un gigantesque Bouddha, dont la hauteur ne mesure pas moins de cinquante mètres, ressemble à un monstre captif que des nains industriels auraient apprivoisé. Sa poitrine s'érige comme un vaste rocher vallonné d'ombre. Pourquoi s'étonner que les Japonais nous aient si facilement emprunté nos outillages et nos canons, quand leurs ancêtres ont conquis sur l'Inde et sur la Chine le modèle de ces dieux énormes dont leur petitesse ne fut point écrasée ? La statue de la Liberté qui éclaire le port de New-York ne paraît pas plus grande que ces Bouddha revêtus d'or ; et je n'éprouverais pas plus de surprise, si je la voyais bientôt projeter ses feux d'un promontoire de la Mer Intérieure, qu'un Indo-Chinois ou un Coréen du VIII^e siècle n'en eût ressenti devant le colosse de Nara.

Il y a place à de nouvelles idoles sous les arbres clairsemés de ces forêts divines. Les biches et les daims, habitués aux hommes et aux dieux, ne seront point effarouchés de leur ombre. Mais les petites prêtresses assises sur leurs talons, les coudes à la balustrade et le front dans leurs mains, épieront longtemps encore, à travers les rangées de lanternes et les grappes de glycines, les pas des pèlerins amoureux des vieilles danses. Et les jeunes filles n'oublieront pas que, derrière les deux pagodes du

temple de Kobukiji, sous des pins fameux, un étang dort où jadis une dame aimée par l'Empereur, puis délaissée, vint se noyer en un soir de printemps. Elle portait sans doute, à la façon des dames que les artistes ont peintes sur les kakémono d'autrefois, ses cheveux dénoués et flottants. Sa longue robe de soie s'évasait autour d'elle. Souples comme sa taille, ondoyantes comme sa chevelure, somptueuses comme ses robes de cour, les glycines étaient en fleurs. Au bord de ces eaux, je revis, accompagnée de son père, la jeune fille de tout à l'heure. Elle se pencha pour s'y mirer un instant, pendant que, sur la rive opposée, une biche et ses faons se désaltéraient.

Le soir, je quittai mon hôtel dont les balcons ouverts au clair de lune résonnaient de la musique des shamisen, et je rentrai dans le parc. Les pâles avenues de lanternes se déroulaient, aussi impressionnantes que des allées de cimetière. Les glycines s'étaient assombries et restaient sombres même au rayon de la lune. Mais les troncs et les ramures des cryptomérias s'élargissaient si démesurément que chacun d'eux semblait contenir toute la nuit. Le son clair des fontaines prenait dans le silence une extraordinaire intensité. Jadis, dès que le crépuscule tombait, il n'y avait pas une seule lanterne qui ne s'allumât; et, d'un bout à l'autre de l'année, Nara s'endormait sous son parc illuminé. Aujourd-

d'hui, l'argent de cet éclairage paie les impôts et sert aux achats des vaisseaux de guerre. Cependant, près du temple shintoïste de Wakamiya, où les petites prêtresses avaient dansé, une ligne de lumières brillait. Le vieux Japon, le Japon d'avant le Bouddha, continuait de veiller dans l'ombre... Toujours, chez ce peuple capricieux et si prompt aux métamorphoses, dans sa nature changeante et ses capitales éphémères, quelque chose qui vient de très loin, du fond des âges, quelque chose de persistant et d'impérissable...

IV

PETITES-MAISONS

Osakâ, 18 mai.

Des rues, des ruelles grouillantes aussi étroites que celles de Canton, mais moins sales et sans dorure ; puis un pont de briques et de fer sur un large fleuve tout parsemé de voiles et de sampans ; des perspectives infinies de maisons basses dont les auvents et les appendices surplombent les eaux ; puis des ruelles où l'on a tendu des linges pour les protéger du soleil et où jecrains, à chaque tour de roue, que mon kurumaya n'écrase un enfant ; puis des ponts de bois et des canaux où les saules et les pins tordus se mirent entre les fumées des vapeurs ; et des ruelles encore, et des ponts ; une concession européenne qui ressemble de loin à un quai de Bordeaux ; et toujours des canaux, et des ponts, et de la foule, et des ruelles comme les galeries interminables d'un bazar, des ruelles dont les échoppes agitent au courant d'air leurs étalages de kimono multicolores et d'écharpes chatoyantes.

Enfin la rue s'élargit et monte. La course désordonnée se ralentit. Nous avons atteint les hauts quartiers des temples. Même impression qu'en France dans un quartier de couvents et d'églises. Mais il ne faut pas lever la tête, car, au-dessus des deux grands murs silencieux qui bordent la route l'angle retroussé d'une pagode nous rappelle que nous sommes au Japon. La vie presque tumultueuse d'Osakâ expire au bord de ce calme monastique. Tous les vingt et un du mois, des milliers et des milliers de pèlerins gravissent la pente où nos kuru-maya halètent. Aujourd'hui, je n'y rencontre pas une âme.

Nous voici au temple et à la pagode de Tennoji. Je voudrais bien voir la cloche que les prêtres y sonnent afin que le Bouddha conduise les morts au Paradis. Mais nous n'avons que le temps d'admirer leurs fantasques gargouilles et le panorama de la ville qui s'étend, sous cet entassement d'églises, avec ses toits confus, les lignes brillantes de ses flots et à l'horizon ses cheminées d'usines.

Tout près de là, dans un petit hôtel japonais, dont les murs de bois neuf étincellent encore des larmes d'or de la résine, et que, derrière une haie de camélias, un grand cèdre parfume, on attend notre visite. Frêle, le cou ridé, le nez busqué, les yeux doux et fins, le maître nous reçoit sur le seuil. Sa robe violet sombre, barrée d'une ceinture

noire, remplit son antichambre d'un frou-frou de soie.

On se sent enveloppé d'une lumière charmante qui émane de ces boiseries aux veines d'aurore et de ces nattes couleur de chaume. La gaieté des sous-bois et la paix des ermitages sont dans cette maison. Pas un grain de poussière sur les tatami ni sur les cloisons de papier ; pas une éraflure. Les gens qui passent le long des couloirs extérieurs saluent et disparaissent, et leurs sandales de feutre font moins de bruit que n'en feraient nos pieds nus. Mais, de temps en temps, du fond des cours et de la maison voisine, éclate un affreux concert de voix discordantes, de cris inarticulés et brefs, comme si quelqu'un pénétrait brusquement dans une volière épouvantée de geais, de perroquets, de chouettes et de hiboux. Puis le silence se reforme, brillant et limpide. On n'entend plus par les fenêtres ouvertes que le bourdonnement des mouches ivres de soleil, et l'éternel jabotage de nos kuru-maya, qui, tandis que nous buvons une tasse de thé, se sont assis à l'ombre sur les brancards de leurs voitures, et se demandent comment ils arrangeraient leur vie s'ils gagnaient cent mille yen.

Le maître du logis nous disait :

— Nous avons vraiment besoin de cette maison. J'ai envoyé mon fils en Europe : il y est resté plus d'un an. Il a visité les principaux établissements de

France, d'Allemagne et d'Angleterre. Il a consulté des spécialistes éminents. J'ai attendu, pour tout organiser, le résultat de son enquête. Nous ne sommes que vos élèves à vous, Messieurs les Européens; et, si je n'apprécie pas également tout ce que vous nous avez apporté, je vous sais un gré infini de nous avoir révélé la science et des moyens de soulager nos maux. J'ai un vieil ami qui déplore chaque jour le progrès que font chez nous l'esprit de lucre et la fièvre du tripotage. Vous savez que la Bourse du Riz d'Osakâ est une de nos plus anciennes institutions. On y a spéculé de temps immémorial. Autrefois, nous n'estimions guère ceux qui jouaient sur la hausse et la baisse, tandis qu'aujourd'hui ces personnages considérables mettent les ministres à leurs pieds. Mon vieil ami a raison; mais je me console à l'idée que nous sommes peut-être devenus plus humains ou du moins que nos sentiments d'humanité trouvent plus aisément à se satisfaire.

A ce moment il fut interrompu par l'horrible ramage qui, d'un coin de la maison, sembla se répercuter dans tous les autres coins. Ce fut un charivari à penser que les cloisons allaient crever et le joli cottage s'écrouler sur nos têtes.

Notre hôte sourit, et, lorsque le calme se fut rétabli, il continua, le doigt tourné vers le corridor :
— Jadis, hier encore, quand ils étaient inoffen-

sifs, on les laissait vaquer à leurs fantaisies, et personne ne tentait de les ramener à la raison. Mais quand ils étaient dangereux et qu'on ne les tuait pas en voulant les exorciser, on les ligotait et on les enfermait dans des tonneaux. J'ai vu cela. Notre peuple était pourtant très doux et de nature compatissante. Mais la douceur n'est qu'une petite lueur incertaine, vite éteinte sous l'ignorance et la superstition. Le gouvernement a bâti des hôpitaux. Moi, malgré mon inexpérience et ma faiblesse d'esprit, j'ai fondé cette maison pour y recevoir ceux dont les familles aisées ne désireraient pas qu'ils fussent traités à l'hôpital. Je ne cherche point à m'enrichir et mes prix sont modestes : un yen, soixante-quinze sen, ou trente-cinq sen par jour (1)... Excusez-moi de vous importuner si longtemps de mon bavardage et permettez-moi de vous montrer mon établissement.

Il nous introduisit dans la salle des aliénés inoffensifs qui nous accueillirent avec une grande courtoisie et qui, bien entendu, me parurent les gens les plus sensés du monde. Je n'avais jamais franchi le seuil d'une salle ou d'une cour de fous sans que le directeur ou le médecin qui m'accompagnait fût assailli de réclamations et de prières. Ils protestaient de leur parfaite santé ; ils se plaignaient

(1) Le *yen* vaut environ 2 fr. 55 et le *sen* un peu plus de deux centimes.

des violences de leurs gardiens ; ils en appelaient à la justice ; ils se réclamaient de leurs droits. Ici, rien de semblable. Peut-être la discipline où la politesse japonaise maintient les individus opérait-elle encore sur les cerveaux déséquilibrés de ces mélancoliques et de ces mégalomanes. Pas un ne se déroba à l'obligation morale de nous adresser un salut et un sourire. Ce fut la seule différence que je crus remarquer entre les fous blancs et les fous jaunes.

Je n'en vis plus aucune lorsque, par des chambres et des galeries si douces au pas et si plaisantes à l'œil, nous descendîmes devant les cabanons. Les cellules des forcenés, dont les clameurs intermittentes nous avaient déchiré les oreilles, s'ouvraient presque de plain-pied sur un jardin que bornait un vieux mur baigné de roses sauvages. Les portes en étaient à claire-voie. Étendus ou accroupis derrière les barreaux, les malheureux semblaient exposés à la pitié secourable des plus belles choses. La plupart étaient frappés de démence religieuse. L'un ne sortait de son extase que pour tomber en frénésie. Un autre, dont les livres sacrés du bouddhisme obsédaient le délire, nous tendit avec un cri perçant une liasse de papiers noircis au crayon de caractères chinois admirablement tracés. Le plus farouche avait désappris sa langue maternelle : il ne parlait, il ne hurlait qu'en anglais. Les surveillants n'avaient point la rudesse qu'imprime au visage la

présence perpétuelle du danger. Leur tenue et leurs manières étaient irréprochables ; et leurs petites mains fermes n'eussent point étonné au bout des manches d'une sœur de charité.

Sauf les cellules où l'on emprisonnait les malades pendant leurs crises, la maison paraissait aussi ouverte, aussi peu gardée, aussi fragile que d'ordinaire les maisons japonaises. Mais, dans l'agencement et la combinaison de ses moindres pièces, les dispositions les plus minutieuses étaient prises contre les imprévus qui pouvaient s'y déchaîner. Les Japonais ont le génie du trompe-l'œil. Ils se plaisent à masquer leurs précautions sous un air de détachement ingénu. Ils accomplissent des tours de force avec des riens. Ils enfermeraient les tempêtes dans des outres de papier.

De là, notre hôte nous mena visiter la maison attenante, réservée aux femmes. Les folles furieuses y étaient plus rares. Elles criaient moins qu'elles ne chantaient. Une seule, tapie sous une couverture rouge, allongeait une tête pareille à ces masques de théâtre où le réalisme japonais a ciselé l'horreur. Les maniaques, absorbées dans leur besogne imaginaire, tressaient des ficelles, faisaient tourner des morceaux de bois, travaillaient, travaillaient comme de petites ménagères infatigables. Mais les mélancoliques et les hystériques, désœuvrées, erraient le long des vérandas ou se penchaient aux fenêtres, et

regardaient avec ces yeux ternes qui ignorent ce que leur âme attend. Plusieurs étaient vêtues de soie claire, toutes jeunes, gracieuses, étrangement exquises. Celle que notre hôte interrogea ne lui répondit que par une révérence et un sourire.

Dans leur jardin bien clos, des oiseaux chantaient sur les branches des saules. Les azalées s'étaient épanouies. Une haute lanterne de pierre scintillait au soleil entourée de sa cour d'arbres nains. Délicieux asile ! La poésie familière de la vie japonaise y collaborait avec la thérapeutique européenne : et tout ce qui venait d'Europe y avait pris une physionomie naturelle. Une tendresse, inconnue jusqu'ici, pour les plus farouches épaves de la misère humaine circulait dans la lumière adoucie des jardins et des chambres. C'était toujours le Japon, mais, comme ce voile dont Hugo a drapé sa Magdaléenne, « plein de rayons nouveaux et de parfums anciens ».

— Je suis très content que vous ayez vu cette maison, me disait, quelques instants plus tard, le résident européen qui m'en avait ménagé l'accès. Les Japonais que vous connaissez n'auraient pas eu l'idée de vous y conduire. Ils préfèrent vous promener dans les infects bureaux de leur Préfecture, dans leur Musée Commercial et leur Hôtel de la Monnaie. Voilà des monuments dont ils sont fiers et qui les égalent à nous ! L'intéressant, ce n'est

pas de constater qu'ils ont des maçonneries comme les nôtres et des administrations en redingote ; c'est de trouver chez eux les idées occidentales harmonieusement adaptées aux formes japonaises. Ce médecin des aliénés appartient à la bonne bourgeoisie d'Osakâ, intelligente, laborieuse, de sentiments assez réactionnaires, mais douée d'initiative. Son hôpital, où les méthodes européennes, bien étudiées et bien comprises, sont appliquées, assouplies et affinées par l'habileté et la dextérité japonaises, vous prouve, mieux que ne le feraient les édifices du gouvernement, les sérieuses acquisitions de ce peuple et combien, dans un cadre et sous des apparences immuables, son esprit a changé. Il ne se contente plus d'imiter ; il commence à transposer. Le Japon sera vraiment un très grand pays quand il ressemblera tout entier à cet asile de fous.

V

LA GRANDE INDUSTRIE

Osakâ, 20 mai.

Le soleil décline : les canaux se teignent de pourpre à la lumière et de lilas dans l'ombre. L'Hôtel, le grand Hôtel Européen, tenu par des Japonais grossièrement américanisés, est bâti au centre même de la ville sur une île allongée où le fleuve se partage en deux courants égaux. Sous mes fenêtres, un monument de bronze, qui a la forme bizarre d'un cierge allumé, consacre les exploits des soldats morts, pour la cause impériale, dans la guerre civile des Satsuma. Derrière l'hôtel, une salle de gymnastique où, toute la journée, des jeunes gens se sont escrimés avec des sabres et des fusils de bois aux yeux des passants attroupés. Leur tapage et leurs clameurs ont enfin cessé. Le bruit des musiques s'éveille sur les eaux du fleuve. Des femmes aux robes diaprées et aux ceintures de brocart, que leurs kurumaya ont déposées près de la berge, descendent les escaliers où des barques les atten-

dent, et rient de voir l'ombre de leurs manches danser sur les vagues.

Tant que durent les nuits de printemps et d'été, la vie d'Osakà déborde des restaurants, des maisons de rendez-vous, des immenses quartiers de débauche ; et les riverains du fleuve assistent à une fête vénitienne d'institution aussi antique que la Bourse du Riz. Tous les mondes s'y rencontrent, depuis les gros financiers jusqu'aux petits marchands, impatients de jeter sous les ponts leur gain de la journée en sons de shamisen : les industriels, toujours à la veille de la ruine ou de la fortune ; les riches commissionnaires, pour qui travaillent des milliers d'ouvriers en chambre et qui fournissent les commerçants ; les commerçants, parmi lesquels on distingue quelques héritiers d'une miraculeuse tradition de probité commerciale ; les agents de change recrutés chez ces fiers samuraï, anciens intendants de leurs princes, qui jadis dans leur province affectaient de mépriser le calcul, mais qui ne dédaignaient point ici le fumet des pots-de-vin, à condition toutefois que ces pots leur fussent élégamment présentés. Peut-être se montrent-ils aujourd'hui moins difficiles sur l'élégance. Les fonctionnaires sont peu nombreux : ceux que leurs revenus personnels n'aident point à soutenir l'honneur de leurs fonctions mènent une existence étriquée et n'obtiennent, d'ailleurs, aucune considéra-

tion. Quant à l'armée, dont les casernes occupent les ruines cyclopéennes du château-fort, ses soldats ne paraissent guère aux endroits où l'on s'amuse, et ses officiers réservés, courtois, avec un petit grain de hauteur, ne se divertissent qu'entre eux.

Ce soir, on m'a promis un beau spectacle. Et pourtant il n'y aura ni geisha, ni shamisen, ni saké, ni feux d'artifices. Mais dans cette cité prodigieusement asiatique, que jamais un tramway ne pourra traverser, je verrai fonctionner une grande usine ; et si, la semaine dernière, devant le colosse de Nara, je me croyais à Ceylan, il ne tiendra qu'à moi cette nuit de me croire à Manchester.

Nous quittons l'hôtel à la nuit tombée, et la course effrénée recommence.

Des ruelles éclairées à l'électricité ; des enfilades de théâtres, de baraques, de chapelles dont les portiques rouges sont encastrés dans des culs-de-sac ; des ponts ; un temple populaire et un carrefour où la foule, entassée autour d'un bassin, y regarde nager des tortues sacro-saintes dont chacune représente un vœu exaucé. Les façades illuminées des maisons de joie se reflètent dans les canaux immobiles, et leurs lignes parallèles de lumière semblent se rejoindre là-bas, très loin. Puis des ruelles désertes aux volets ajourés de lueurs, comme des couloirs de cabines sur un grand

paquebot. Puis des ponts silencieux, et des faubourgs tout noirs, et de la misère encore plus noire et plus silencieuse, de la vraie misère européenne.

La misère, c'est à Osakà qu'il faut la chercher, dans la ville la plus pittoresque et la plus prospère du Japon. Elle ne se montre pas ; elle se cache à la façon des bêtes malades ; mais elle est effroyable. Dénuement absolu, absolue détresse. Une nudité complète, agonisant sur des planches pourries. On me cite l'exemple d'une femme de kurumaya qui, en plein hiver, prise des douleurs de l'enfantement, n'avait pour se couvrir le ventre que la toile cirée du cabriolet de son mari. J'ai pénétré dans des taudis : ils ne gardaient plus rien de japonais que la résignation de leurs habitants. Des gens nous dirent qu'on en avait emporté la veille un homme encore vivant dont la chair décomposée suintait à travers les fentes du plancher. Les voisins d'en dessous avaient patienté jusqu'à ce que l'odeur devînt intolérable.

Et tout à coup, au sortir de ces ruelles, nous débouchons devant une forteresse de briques à quatre étages, dont les baies cintrées resplendissent et grondent. C'est l'usine, une filature de coton, la plus importante d'Osakâ.

J'ai déjà parcouru ce matin la zone des fabriques en compagnie de plusieurs industriels. Quelles improvisations et quel champ de bataille ! Des usines

construites d'hier sont déjà délabrées, leurs portes arrachées, leurs fenêtres brisées, leurs fourneaux éteints. Des manufactures s'achèvent à peine. Parmi celles dont les cheminées fument, il y en a qui n'auraient pas en cent ans ramassé plus de crasse. La pièce où l'on vous reçoit, avec ses chaises banales, ses tapis maculés, son canapé de moleskine avachi, donne l'impression que, la nuit précédente, une caravane de rôdeurs y a passé. Et l'on en trouve aussi de superbement organisées, aussi belles que les beaux navires étincelant de fer et d'acier, qui appareillent pour les grands voyages. Fabriques de mousseline et de chapeaux européens, tissages de soie et de coton, usines de lainages, filatures, les industriels japonais ont presque tout attaqué. Ils sont hardis, brouillons, inexpérimentés, joueurs, moutons de Panurge; et pourtant ils ont réalisé des prodiges, quand ce ne serait que celui d'avoir inquiété les nations occidentales. Ils se gênent, se culbutent; mais derrière ceux qui tombent, d'autres se lèvent; et les manufactures fermées se rouvrent. Les ouvriers m'ont paru indolents, indifférents, quelquefois un peu hargneux. Les femmes, passives, dépenaillées, portaient sur elles comme le sentiment d'une intime dégradation. Les ouvriers en chambre, très nombreux encore à Osakà (comme ceux que j'ai vus fabriquer des brosses à dents avec la marque de Bruxelles), forment évidemment une

classe d'hommes supérieurs. L'usine européenne les avilit.

La filature de coton, que nous allions visiter, est fondée depuis dix-sept ans, et elle emploie trois mille sept cents ouvriers. L'ingénieur nous entretient d'abord de la situation générale. Elle est bonne ; elle était meilleure autrefois, puisque le dividende des actionnaires, de vingt-cinq pour cent, est tombé à quinze. Mais cette diminution de bénéfices provient de la concurrence que les Chinois, sous la direction des Anglais, ont établie à Shanghai. Le Japon, qui se propose d'accaparer le marché asiatique, n'a pas de pire ennemie que la Chine. Un ouvrier chinois vaut au moins deux ouvriers japonais. Quelques industriels d'Osakà se sont même demandé s'ils n'auraient pas intérêt à recruter leur personnel en Chine, parmi ces travailleurs à longue tresse aussi sobres que des Nippons et plus consciencieux. Ils n'ont reculé que devant la crainte d'un soulèvement populaire.

L'ingénieurse plaint ensuite qu'on ait transporté au Japon le plan des filatures européennes sans aucun souci de l'accommoder aux besoins du pays, à son climat, à son hygiène. Les ouvriers subissent non seulement l'ennui d'un nouveau dressage, ce qui serait peu de chose, mais le malaise plus ou moins douloureux d'une transplantation brutale. D'ailleurs, point de grève : ils ne se révoltent pas, ils

s'évadent. Ceux qui ne se laissent pas embaucher dans les bandes de maraudeurs, redoutées des industriels, réclament sourdement une augmentation de salaires, oh, bien légitime ! D'après les chiffres que me donnait l'ingénieur, les ouvriers ordinaires étaient payés en moyenne de soixante-dix à quatre-vingts centimes pour la journée de douze heures ; les femmes, de trente-cinq à quarante. On leur accordait à midi ou à minuit un repos de vingt minutes, le temps de grignoter leur riz et leurs légumes, car ils ne mangent jamais de viande et rarement du poisson sec.

Je suis moins effrayé de la modicité du salaire que de l'insuffisance du repas. Le Japon exige de ses ouvriers une dépense d'énergie follement disproportionnée avec l'alimentation dont il les soutient. Mais la Compagnie est maternelle : elle achète tout le riz inférieur qu'elle peut se procurer et leur détaille à bon compte le plus riche assortiment des maladies d'estomac. Puis, comme il est urgent de les moraliser, un dimanche de chaque mois, — car les Japonais nous ont aussi emprunté le dimanche, — on leur montre au réfectoire une lanterne magique pleine de beaux sentiments ; et, deux fois par an, le bonze vient leur adresser sur l'obéissance et la chasteté une exhortation qui dure une heure et demie, que tous doivent entendre, et dont ils sortent pour aller faire l'amour.

Nous entrâmes dans la salle des machines. Les hommes m'y parurent plus petits que les Japonais ordinaires. Leurs paupières battantes, leur teint vert, accusaient la ressemblance de leur figure avec celle des batraciens. L'un d'eux, qui n'était point de la ville, avait servi, pendant la guerre de Chine, sous les drapeaux du maréchal Yamagata. Il eût mieux aimé fourbir sa baïonnette au grand air que de nettoyer des cylindres de cuivre sous cette atmosphère torride et rance. L'ingénieur anglais d'une usine japonaise me disait :

— Si la guerre éclatait, les trois quarts de nos ouvriers s'y précipiteraient comme à une délivrance.

Mais enfin ces hommes ne sont pas plus malheureux qu'un million d'autres qui, la même nuit, à la même heure, s'acquittent de la même corvée sur tous les points du monde. Je constatai l'ordre, la propreté toujours rares au Japon dans les établissements aménagés à l'européenne. Et nous primes l'ascenseur.

Je ne prévoyais pas encore la beauté du spectacle qu'on m'avait annoncé.

D'immenses salles s'ouvrirent, blanches comme de blancs décors de théâtre où, sous la lumière électrique, on imite la tombée de la neige. Dans cette blancheur aveuglante, vingt-cinq mille bobines tournaient avec un bruit d'enfer. Des flocons blancs et de blanches poussières voltigeaient et se déposaient

sur de petites choses rondes et noires que je distinguais derrière les rangées de bobines. Les petites choses étaient des têtes d'enfants. Et les immenses salles semblaient désertes, car les fillettes qui les peuplaient, debout en face de ces dévidoirs, n'en dépassaient pas la hauteur. Je me rappelai la phrase du médecin des fous : « Nous sommes devenus peut-être plus humains ou du moins nos sentiments d'humanité trouvent plus aisément à se satisfaire. » J'en savourai amèrement l'involontaire ironie, et mon cœur se serra de pitié.

Il y avait là des centaines d'enfants, des petits garçons au torse nu, surtout des petites filles dont la plus âgée ne devait pas avoir treize ans. Aucune d'elles ne leva seulement la tête pour nous regarder passer. Leurs yeux s'attachaient, comme hypnotisés, sur ces bobines tournoyantes où je ne pouvais fixer les miens sans éprouver une sorte de vertige. Leurs kimono s'en allaient en guenilles. Leurs ceintures qui, le premier jour qu'elles les mirent, faisaient un grand nœud bouffant, se collaient aujourd'hui au bas de leur dos, sales et déteintes. Chez les unes, les traits n'étaient marqués que par des boursoflures. Les autres, sous leurs cheveux blanchis par la neige du coton, avaient un visage sombre et creusé de naines vieilles. Quelques-unes étaient gracieuses, d'une douceur à vous tirer des larmes. On m'en montra même en qui la finesse de la race

n'était point encore émoussée. Leurs pères, anciens samuraï, les avaient vendues à la Compagnie.

Franchement, j'aurais préféré qu'ils en eussent fait la livraison à des geisha, à ces bonnes geisha sur le retour qui forment des pupilles et se préparent des héritières. Leurs petits doigts se fussent meurtris à frapper la peau dure des tambourins. Elles auraient appris à chanter des chansons invraisemblables dans une bouche enfantine. « *J'ai rencontré mon amant... Je ne puis l'oublier et je bois du saké... Je deviens honteusement folle...* » Et la maîtresse leur aurait crié : « Vous chantez mal ! Répétez en y mettant le ton : *Je deviens honteusement folle !* » On les aurait produites aux fêtes des restaurants à l'heure où l'Européen s'étonne que ses hôtes japonais ne jugent pas à propos d'envoyer coucher les enfants. Et, dès qu'elles auraient eul'âge, elles auraient rencontré un amant et seraient devenues folles peut-être et sans trop de honte. Du moins, on leur eût enseigné l'élégance et les belles manières ; on leur eût même révélé un certain idéal de politesse et de désintéressement. Et la vertu n'y aurait rien perdu, car ces pauvres filles sont mieux gardées par leur patronne que par la Compagnie. Les appétits qui les environnent à l'usine n'attendent pas qu'elles soient en âge de succomber...

Il est vrai qu'elles accomplissent une œuvre utile

et qu'elles peuvent se dire : « C'est nous le Progrès et la Grande Industrie ! Le Japon, qui manque de capitaux, se rattrape sur ses petites filles et ses petits garçons. Il en a tant qu'il en veut, et nous devons être fières qu'il nous choisisse pour dévider son coton. » Voilà des pensées que je voudrais voir illustrées dans les représentations bimensuelles de la lanterne magique ! Et il faudrait y ajouter le témoignage de l'ingénieur qui nous promenait à travers cette école primaire de l'insomnie :

— C'est assez curieux, disait-il ; les trois ou quatre premières nuits les enfants tombent de sommeil. Puis l'habitude est prise, et ils veillent mieux que les grandes personnes. Le croiriez-vous ? Ce sont eux qui travaillent le plus. Aussi, comme vous le voyez, nous en avons beaucoup.

— Et combien les payez-vous ? lui demandai-je.

— Cinq sen.

— Pour les douze heures de nuit ?

— De nuit ou de jour.

Cela fait, en monnaie française douze centimes.

VI

UN MÉNAGE FRANCO-JAPONAIS

Hiroshima, 29 mai.

— Alors, demain, quatre heures, et nous prendrons le thé; mais, vous savez, un thé à l'euro-péenne!

Celui qui me parle est un Japonais marié à une Française. Si ses yeux n'étaient légèrement tirés vers les tempes, sa figure régulière, un peu grêlée, me rappellerait nos figures d'adolescents, bilieuses et fines, qui ont toujours l'air de mâcher de l'ironie. Il est attaché aux bureaux de la Préfecture. Cette rencontre n'était point imprévue. Je n'ignorais pas l'existence, à Hiroshima, d'un ménage franco-japonais; et des amis de Tôkyô m'avaient dit : « Ne manquez pas de rendre visite à M^{me} Nikita : vous lui ferez un grand plaisir, un très grand plaisir, un plaisir inattendu, mais un des seuls peut-être qu'elle puisse encore attendre. »

J'admets qu'un Européen épouse une Japonaise, et je suis même tenté de croire que ceux qui ont

commis cette impertinence à l'égard des Européennes n'ont pas eu lieu de s'en repentir. Un de nos compatriotes, un commerçant de Yokohama, trouva dans la petite Japonaise qu'il avait bravement menée devant Monsieur le Consul, non seulement la plus dévouée des femmes, la meilleure des ménagères, mais une auxiliaire incomparable. Aujourd'hui qu'il est mort, elle continue son commerce, et c'est merveille de la voir trôner dans son magasin avec la même aisance que si ses ancêtres avaient, depuis des siècles, vendu de la quincaillerie au faubourg du Temple. A Tôkyô, le ministre d'une des plus anciennes monarchies occidentales brava l'opinion du corps diplomatique et ne craignit point d'épouser la fille d'un très obscur samuraï. Enfin, sans aller jusque-là, il est incontestable que la Japonaise attire autant les Européens que le Japonais repousse les Européennes. Et cette attirance s'explique par bien des raisons dont toutes ne sont peut-être pas à l'honneur de notre sexe.

Un jeune Suisse, qui retournait en Europe après quatre ou cinq ans de séjour à Yokohama, me disait l'autre jour pendant son escale de Kobé :

— Mes parents tiennent à me marier et j'aurai beau faire, quand je reviendrai l'année prochaine, je ne reviendrai pas seul. Ils me destinent la fille d'un pasteur. Elle touche de l'harmonium, et ma

mère m'assure qu'elle n'a pas sa pareille pour chanter des psaumes. Elle a suivi des cours, passé des examens; elle brode au tambour. Bref, c'est une demoiselle accomplie. Je ne la connais pas, et, tant que je ne la connais pas, je souhaite de tout mon cœur ne jamais la connaître!... Il y avait trois ans, à la fête des pivoines, que je vivais avec une petite Japonaise de bonne famille, mais dont la mère veuve était tombée dans la misère. La petite m'a raconté qu'on avait tout vendu chez elle, même les ornements d'or d'un ancêtre qu'on a dû déterrer pour la circonstance. Il paraît que le vieux avait eu de la gloire et qu'on l'avait mis à sécher dans une espèce de grande jarre. Ah! c'est un drôle de peuple!... Un ami japonais avait bien voulu s'entremettre. La jeune fille m'avait plu, et nous nous étions installés à un quart d'heure de la ville, dans une maisonnette absolument japonaise, près d'un vieux temple. J'allais le matin au bureau; je rentrais le soir. A midi, je mangeais le repas européen; à sept heures, le repas japonais : c'est extrêmement hygiénique. Et puis c'est délicieux. Songez donc : dès que mon pas craquait sur le gravier du jardin, la chère petite ouvrait la porte et se prosternait en m'appelant *Maître*. Le dîner était toujours prêt, la maison toujours nette, les visages toujours souriants. Jamais une question indiscreète. Jamais un mot de reproche. Si j'ame-

nais des amis, on se multipliait. Je n'avais qu'à exprimer un vœu : il était réalisé. Je n'avais pas besoin de l'exprimer ! Elle savait à ma figure si la musique me ferait plaisir ou le silence. Elle ne jouait pas sur des machines ronflantes ; mais elle pinçait très gentiment du shamisen et même du koto, oui, mon cher monsieur, du koto ! Elle n'avait pas collectionné les diplômes ; mais elle s'entendait à soigner un malade. Elle m'a veillé plus de trois semaines pendant ma fièvre typhoïde, et rien qu'à sentir ses petites mains sur mon front, c'était aussi doux et aussi frais que l'air des montagnes. Quand elle se penchait à mon chevet, je revoyais des prairies, de grandes prairies en pente, comme elle n'en avait jamais vu, la pauvre ! et je m'y laissais glisser tout tranquillement, sûr qu'il ne m'arriverait aucun mal... Et avec cela, pas dépensière pour un sou ! Un désintéressement complet. Mes moindres cadeaux, une épingle de corail, un peigne en écaille de tortue, étaient reçus comme des présents inappréciables. Vous me croirez si vous voulez, mais je n'osais l'avertir de mon départ. Je ne le lui ai dit que la veille de m'embarquer, avant-hier ; et, pour la première fois, j'ai pris envers elle le ton brusque et impératif d'un vrai mari japonais. Elle m'a jeté le regard surpris d'une bonne petite bête qui réentendrait le bruit du fouet depuis si longtemps oublié. Et elle s'est inclinée très bas, et, si ses yeux se sont mouillés, je

n'en sais rien, car je détournais la tête. Mais, soyez-en convaincu, elle a compris que je me raidissais contre l'attendrissement; et, loin de m'en vouloir, son âme de Japonaise m'en a su gré. Elles ont de la race, allez, ces enfants-là!... La soirée s'est écoulée comme d'habitude. Je l'ai priée de me chanter un air que j'aimais : elle l'a chanté. Le lendemain matin, je lui ai fait mes adieux : elle souriait et tremblait en même temps. Mais, quand j'étais sur le pont du paquebot, en pleine rade, et qu'on sonnait la levée des ancres, imaginez-vous que je l'ai aperçue là, debout, à la pointe d'une barque, et si jolie, jolie comme les soirs où je lui disais :

« — Lève-toi et tiens-toi droite !

« J'étais à demi-couché sur les nattes, et ça me réjouissait de la contempler dans l'encadrement de la fenêtre, toute menue, toute mignonne, avec sa robe qui ondulait à ses pieds, sa grosse ceinture et ses grandes coques de cheveux... Elle me demandait :

« — C'est ainsi que se tiennent les jeunes filles de votre pays ?

« Je lui répondais :

« — Elles ne portent pas d'aussi belles ceintures que toi !

« — Hé ! reprenait-elle d'une voix un peu triste, elles doivent avoir beaucoup plus d'esprit.

« Je riais ; je ne disais pas non, parce qu'enfin il ne faut pas les gâter. Si les femmes au Japon

s'en faisaient accroire autant que les hommes, que deviendrions-nous ?... Mais comment voulez-vous maintenant que j'épouse d'un cœur léger la fille du pasteur ? La voyez-vous d'ici se prosterner et me traiter d'*Honoré Maître* ; non, la voyez-vous ?... Oh ! sapristi !... »

Ainsi me parlait ce brave garçon. N'eussent été ses parents, peut-être aurait-il épousé son aimable maîtresse. Sous ses dehors de vanité naïve, il avait senti la réelle valeur d'une âme de Japonaise et qu'elle n'est pas uniquement le fantôme d'une petite chatte. Cette union ne lui aurait pas offert moins d'assurances de bonheur que celle dont les parents se flattaient pour lui. En tout cas, la Japonaise, lorsqu'elle entre dans une famille européenne, y gagne des droits qui l'élèvent, ces mêmes droits que l'Européenne abdique en s'accroupissant au foyer japonais.

L'étiquette de la vie japonaise est compliquée, minutieuse et, je le veux, charmante. Mais, à une jeune fille qui a grandi dans le respect de soi-même et dans l'indépendance, elle paraîtra horriblement injurieuse. Formules et cérémonies, tout lui marque sa condition d'inférieure. La femme d'un Japonais devra silencieusement accepter cette déchéance ou se montrer si forte qu'elle impose à son entourage son individualisme révolutionnaire.

J'avais connu à Tôkyô deux dames, l'une d'ori-

gine allemande, l'autre d'origine anglaise, qui semblaient avoir réussi dans cette seconde alternative. Toutes deux étaient mariées à d'assez grands personnages. Elles possédaient la fortune qui aplanit les difficultés et adoucit les déboires. Elles occupaient à la Cour et dans la société un rang dont leur amour-propre pouvait être satisfait au delà de ses espérances. Elles avaient enfin des relations journalières avec les légations européennes et s'y retrouvaient chez elles. Cependant certains mots qui leur échappaient, certains regards plus expressifs m'ont incliné à penser que leurs maris feraient sagement de ne pas trop compter sur elles dans une seconde existence, à moins toutefois qu'ils ne consentissent à renaître aux bords de la Tamise ou de la Sprée.

Mais si elles avaient vécu loin du monde officiel, loin des fêtes, dans le silence de la province, obligées à l'économie, perdues et comme submergées ? Et si elles avaient été Françaises ? Autant que j'ai pu en juger par de nombreux exemples rencontrés sous diverses latitudes, l'Anglo-Saxonne (et peut-être l'Allemande) résiste mieux au dépaysement. Elle arrive, s'installe avec sa théière, ses petites serviettes, son luxe anguleux, son esprit qui répugne à l'assimilation, sa ténacité froide, son contentement intérieur ; et tout prend autour d'elle une figure anglaise. Notre Française se prête, se livre

plus volontiers aux influences étrangères; mais elle ne sait point réagir contre leur hostilité. L'Anglaise est partout, dans son *home*, comme à l'avant-poste d'une conquête. Il faut que la Française se sente soutenue, encouragée, flattée, et que sa nouvelle patrie, où elle ne demande qu'à se fondre, lui sourie dans tous les regards.

C'est à quoi je réfléchissais lorsque je m'acheminais vers la maison où demeuraient M. et M^{me} Nikita.

La famille du mari habitait le rez-de-chaussée, et M^{me} Nikita le seul étage. On me guettait sans doute, car, aussitôt que je pénétrai dans la cour, la porte s'ouvrit, et M. Nikita me fit un salut de la main. Des têtes de Japonaises s'avancèrent aux petites fenêtres, puis se retirèrent, et, quand j'eus franchi le seuil, je les aperçus de nouveau qui se pressaient à l'entrée d'un couloir; et, derrière elles, une vieille femme sèche allongeait le cou pour me voir monter l'escalier : — les belles-sœurs et la belle-mère. Leur attitude ne me permettait pas de douter que je fusse en pays ennemi. J'aurais obtenu l'autorisation de visiter une prisonnière, et l'on m'eût soupçonné de préparer son évasion que les yeux qui me suivaient n'auraient pas été plus chargés de défiance.

M. Nikita me précédait, en s'excusant, dans l'escalier de bois blanc aussi raide qu'une échelle de

meunier ; et comme, devant la porte du haut, je me disposais à enlever mes chaussures :

— Non, non, me dit-il ; on ne se déchausse pas. Nous vivons ici tout à fait à l'européenne.

En effet, le salon était meublé d'une paire de fauteuils, d'une chaise-balancoire, d'un guéridon en acajou, d'un piano. Mais, dans cette pièce de maison japonaise, les meubles apportés d'Europe prenaient des dimensions énormes. Le plancher, qui avait gardé son tapis de nattes, fléchissait et se vallonnait sous leur poids ; et leur équilibre paraissait aussi instable que si on les eût posés sur une meule de paille.

M. Nikita appela :

— Thérèse !

Une grande jeune femme, les traits étirés, la taille déformée par ses dernières grossesses, sortit de la chambre voisine et vint à moi la main tendue avec un si bon regard que mon cœur en fut remué. Il me sembla que le Japon s'éloignait et s'abîmait très loin derrière nous. Je ne voyais plus en face de moi qu'un être faible dont j'ignorais tout, il est vrai, et d'apparence assez insignifiant ; mais je savais que nos yeux avaient rellété les mêmes paysages, que nos lèvres d'enfant avaient bégayé les mêmes syllabes, que nos esprits s'étaient formés au même foyer, et qu'un certain nombre de mots évoquaient en nous, fiers ou douloureux, les mêmes

souvenirs. Dans une rue, dans un hôtel, sur un paquebot, chez les résidents européens, je l'aurais à peine remarquée ; mais dans cette maison si étrangère, où elle me produisait l'effet d'une épave gardée par des gnomes malveillants, d'instinct je faisais cause commune avec elle.

M. Nikita s'écria :

— Je vous présente votre compatriote ! Et je vous remercie d'être venu ; car nous avons toujours beaucoup de plaisir à recevoir des Français. J'ai passé quatre ans de ma vie en France, et j'ai prouvé que j'aimais la France, n'est-ce pas ?

— En effet, lui dis-je ; et vous, Madame, vous plaisez-vous au Japon ?

— Oh ! fit-elle, je me plaisais davantage à Tôkyô, lorsque nous y habitions...

— Elle y rencontrait souvent des dames européennes, vous comprenez, interrompit M. Nikita ; mais on ne peut pas toujours être à la fête.

— Certainement, ajouta-t-elle ; et puis Hiroshima est une grande ville...

— Oui, interrompit de nouveau son mari : il y a des moments où, quand on traverse les canaux, on se croirait à Osakâ. L'Empereur s'y est installé pendant la guerre contre la Chine, afin d'être plus près des opérations. Et, quand les troupes sont parties, un vieux bonze de Kyôto est venu les haranguer ni plus ni moins qu'un archevêque. Elle

a vu l'Empereur ! Elle a vu le retour des soldats ! Je la promène quelquefois aux environs. Mais nos femmes, les femmes distinguées, ont trop d'occupations au logis pour flâner dehors. Et je vous certifie, Monsieur, que ma femme est devenue une bonne Japonaise !

Et se tournant vers elle :

— Tu ne diras pas que je ne te rends pas justice devant tes compatriotes !

Elle eut un petit rire embarrassé et s'empressa de nous servir le thé comme si elle comptait sur cette diversion pour échapper à ce qui la menaçait. Mais, après un échange de menus propos, quand son mari, renversé dans son fauteuil et les jambes croisées, reprit : « Vous vous étonnez peut-être qu'une fille de chez vous soit devenue une bonne Japonaise ? » elle comprit son impuissance à détourner la conversation, et, résignée, posa les mains sur ses genoux, et attendit.

— Ah ! s'écria-t-il, ça n'a pas été tout seul ! Il y a fallu du temps et de la patience. Je l'avais prévenue... D'ailleurs pourquoi ne raconterais-je pas à Monsieur comment s'est fait notre mariage ? Tu n'y vois pas d'inconvénient ? Non ? Très bien... Vous croyez sans doute, parce que j'ai une place à la Préfecture, que j'ai suivi des cours de Droit ? Pas le moins du monde. Un artiste qui n'a pas eu de chance, voilà Nikita. Mais nous en recauserons, ..

Le gouvernement m'avait envoyé en France étudier les industries d'art. J'étais descendu chez les parents de cette fille. Le père n'était pas fâché d'avoir un élève ; la mère, un pensionnaire. J'y suis resté les quatre ans de mon séjour. Naturellement la fille s'est éprise de moi... Tu n'as pas besoin de rougir puisque c'est la vérité...

— Vous voulez dire, interrompis-je en riant, que vous vous êtes épris de Madame.

— Non, je vous assure, pas tout d'abord. Moi, je travaillais ; je ne me souciais point d'amour. Lorsque j'ai vu qu'elle tenait à moi, je l'ai honnêtement avertie, que, pour commencer, les habitudes japonaises pourraient bien la gêner aux entourures, et qu'elle ne serait chez moi que la belle-fille de ma mère. Je n'entendais point amener une demoiselle qui, sauf votre respect, n'en ferait qu'à sa tête de Parisienne. Les Parisiennes à Paris, les Japonaises au Japon ! Je suis un homme raisonnable. Ici nous mettons les femmes à l'essai : si elles ne conviennent pas, *on les divorce*. Elle le savait. Seulement, quand une fille est possédée du désir de vous épouser, vous avez beau la prévenir, c'est comme si vous sonniez du gong à l'oreille d'un sourd. Elle a voulu me suivre. J'avais des obligations à sa famille ; j'aurais été impoli de refuser. Les commencements nous ont semblé durs. J'ai cru que *je la divorcerais*. Mais c'est une bonne fille,

et je suis heureux de dire à un de ses compatriotes que nous sommes satisfaits d'elle, très satisfaits, et que maintenant, quoi qu'il advienne, *je ne la divorcerai pas !*

Les yeux baissés, les joues pourpres, les mains chiffonnant l'étoffe de sa robe, M^{me} Nikita écoutait, silencieuse. Aux derniers mots, ses lèvres ébauchèrent le fugitif sourire d'une personne qui respire après une longue oppression. L'assurance qu'on ne la répudierait pas, qu'on ne la séparerait pas de ses trois enfants, lui faisait un instant oublier l'affreuse humiliation. Et ce sourire m'émut encore plus que tout le reste.

Quant à lui, sa grossièreté ne provenait-elle que d'une adaptation maladroite de ses idées si japonaises aux expressions de notre langue ? Éprouvait-il une sorte de joie morose à rabaisser sous mes yeux une fille de mon pays, sa conquête et sa proie ? Cédait-il uniquement à cette vanité désordonnée dont parfois les Japonais se gonflent à en crever ?

Il ajouta :

— Enfin, elle ne se plaint pas, et elle n'est pas à plaindre. Vous constaterez que, si notre vie manque de luxe, du moins nous nous sommes aménagé un petit intérieur où une Parisienne n'est pas trop dépaysée. Nous avons un piano, son piano de jeune fille. Elle n'en joue plus guère...

Je saisis l'occasion d'arrêter un nouveau flux de confidences et je dis :

— Comme je vous serais reconnaissant, Madame, de jouer un peu de musique française !

Elle se leva contente, délivrée ; mais à peine avait-elle attaqué les premières mesures d'un air de *Mireille* que la porte s'entr'ouvrit et qu'une des belles-sœurs fit signe à M. Nikita de venir lui parler.

— Je regrette, dit-il ; ma mère est souffrante... La musique l'incommoderait... Excusez-moi un moment. Il y a en bas quelqu'un qui m'attend... Je descends et je remonte...

La jeune femme avait refermé le piano. Nous demeurions seuls. Tout à coup de grosses larmes s'amassèrent dans ses yeux.

— Vous ne l'avez pas cru ? murmura-t-elle. Vous avez deviné que les choses ne se sont point passées comme il les raconte... Je ne savais rien. Il ne m'avait rien dit... Il m'aimait tant ! Il a tant insisté pour que mes parents consentissent ! Il était si gentil... Et, de loin, le Japon si beau !...

Bien sûr, j'avais deviné... Il était si gentil ! Ils le sont tous en Europe, les Japonais, et souples, délicats, respectueux des usages, intelligents des nuances, discrets, dociles, inoffensifs. Incomparables dans les jeux de société, ils savent nouer avec des fils de soie de petits nœuds gordiens qu'ils

dénouent comme sans y toucher. Le papier froissé prend sous leurs doigts des formes fantastiques. Ils tirent toujours de leur poche le bibelot que vous aviez rêvé d'avoir. Ce sont des charmeurs qui ont porté dans leur enfance de menues offrandes à l'autel du Renard. Et leurs ancêtres ? Tous, des daïmio, des samuraï, des personnages somptueux, des princes chevaleresques. Ils ne le disent pas ; ils se contentent de ne point nous démentir. Une modestie aussi élégante que la leur ne peut assurément que dissimuler des merveilles... M. Nikita s'était encore montré très aimable pendant le voyage. Mais, dès qu'il eut touché la terre du Japon, adieu les gentilles ! M^{me} Nikita revivra jusqu'à sa mort l'instant où elle entra chez sa belle-mère, où la vieille femme et ses filles, accroupies sur les nattes, se soulevèrent dans les plis de leurs robes et lui dardèrent au visage leur défiance haineuse. Elle se tourna vers son mari, son seul ami, le seul qui comprît sa langue, le samuraï habile à dénouer les fils de soie et à flatter les cœurs. Plus de mari : un maître tremblant sous l'œil de sa mère et d'autant plus redoutable, le mâle impérieux, le despote primitif. Elle protesta ; mais on la fit taire : « Si ça ne te plaît pas, va-t'en ! *Je te divorce !* » Divorcer, quand elle se sentait déjà mère ? Mieux valait endurer les tribulations, essayer d'apprivoiser ces petites femmes farouches. Et elle connut la vie des

maisons japonaises peu fortunées, les caprices et les méchancetés d'une belle-mère qui souvent se couche le soir avec une pointe de saké, les jalousies des belles-sœurs que sa qualité d'étrangère exaspérait dans l'ombre, la brutalité et les infidélités traditionnelles du mari, bref, tout ce dont pâtissent les nouvelles mariées du Japon, mais du moins averties, préparées, et convaincues que l'ordre du monde exige d'elles la patience et l'abnégation.

Peut-être une femme plus décidée aurait-elle su intimider ses tyrans et leur arracher des privilèges. Cependant, j'en doute. Il ne s'agissait pas de concentrer ses forces de résistance contre les manies d'un ou deux individus. Dans l'obscur médiocrité où ce mariage l'avait enlisée, une énorme masse de coutumes et de traditions se dressait devant elle. Les gens qui la tourmentaient ne se croyaient pas si cruels. Ils obéissaient au caractère de leur situation et aux convenances de leur état social. Et qui sait quels manques de tact, quels oublis des bien-séances, ils auraient pu lui reprocher à leur tour ! Son tort ne fut point de se rendre à merci. Puisqu'elle avait épousé un Japonais, il était naturel qu'elle adoptât la condition d'une femme japonaise. Mais on n'épouse pas un Japonais...

— Enfin, lui dis-je, avez-vous désarmé les malveillances qui vous entourent ?

— Un peu, répondit-elle... Et puis il n'est pas

méchant... Ne le jugez pas d'après ses paroles. C'est le pays qui veut qu'on parle ainsi. J'en ai souffert ; j'en souffre moins ; il arrivera un jour où je n'en souffrirai plus... Et puis, j'ai mes enfants. Seulement on ne me permet pas de leur apprendre le français... Voici mon mari.

M. Nikita s'excusa de son absence qui s'était prolongée.

— Eh ! dit-il, avez-vous bien causé de la France ?

— Non, répondis-je : nous nous entretenions de vos enfants.

— Mes enfants ! Persuadez donc à ma femme de leur parler toujours français. Figurez-vous que le dernier ne sait pas même articuler le nom de papa. Quand je vous l'affirmais qu'elle était devenue une vraie Japonaise !

— Ah ! Madame, lui dis-je, vous êtes impardonnable. La connaissance d'une langue étrangère serait plus tard d'un grand secours à vos fils...

— Pas autant qu'on se l'imagine ! interrompit M. Nikita. Pensez-vous que mon expérience du français m'ait assuré des avantages ? Je n'ai retiré aucun profit de mon séjour en France. Mais, il faut l'avouer, le Japon s'est engoué de l'Angleterre. Ah ! si je savais l'anglais ! Ou si j'étais un mécanicien au lieu d'être un artiste !

Je vis s'imprimer sur la figure de M^{mo} Nikita le même malaise qu'au début de ma visite. Elle prit la

parole et, d'une voix fébrile, elle enfila une histoire de faïencerie où son mari engagé comme dessinateur à des appointements magnifiques avait créé des modèles admirables. Mais les directeurs, jaloux, n'avaient point récompensé son mérite.

M. Nikita ne l'interrompait plus : il souriait, hochait la tête, reniflait l'encens.

— Tu devrais, conclut-elle, expliquer à Monsieur les procédés de céramique que tu as découverts.

Il hésita :

— Ce ne serait pas intéressant, fit-il.

— Permettez-moi d'en douter, lui dis-je. Malheureusement, l'heure avance et je suis obligé de vous quitter.

— Un instant, s'écria-t-il, je ne vous demande qu'un instant ! Je voudrais vous donner une preuve de ma petite habileté... Thérèse, apporte-moi l'album, tu sais lequel, et tu nous laisseras seuls.

— J'ignore où tu l'as mis, murmura-t-elle.

Et tout son sang lui reflua au visage.

— Mais si ! Dans la chambre, sur l'étagère. Va donc !

Elle se dirigea vers la pièce voisine et en revint avec un rouleau qu'elle déposa sur le bord de la table. Puis elle se hâta de disparaître.

— Voilà ! dit M. Nikita. Vous savez sans doute que nous avons au Japon des collections superbes de gravures extrêmement licencieuses dont l'image

avait été faite par de très grands artistes. On les prisait à la cour du Shôgun et chez les Daïmio. Dans certaines provinces de samuraï, comme à Satsuma où vous allez, on en mettait entre les mains des jeunes filles, la veille de leur mariage.

— Vous m'étonnez ! lui dis-je.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il en riant. Ne fallait-il pas les instruire ? Ces collections sont devenues rares. Les Anglais les ont achetées un prix exorbitant. J'ai eu l'idée, moi, d'en reprendre les sujets et de les traiter dans le goût du vieux Japon. Regardez-moi cela : que pensez-vous de cette finesse de tons et de ce fondu et de cet éclat du coloris ?

Et il tournait sous mes yeux les feuillets de son album où le Japon féodal s'exhibait avec un art obscène.

— Vous comprenez, ajouta-t-il en homme qui n'ignore aucune délicatesse, que ma femme aurait été gênée de les regarder devant vous... Thérèse, tu peux rentrer !

Personne ne répondit. Il souleva la portière de la chambre : la chambre était vide.

— Elle sera descendue dans la cour, dit-il. Nous la retrouverons en sortant.

Mais je ne revis point M^{me} Nikita.

— Ne la dérangez pas, lui dis-je : c'est l'heure où ses enfants la réclament. Vous m'excuserez

près d'elle. Je suis terriblement pressé. Adieu et merci.

... O mon cher ami Suisse, mon brave Européen, que votre vanité me semble plaisante et débonnaire et que j'aime votre façon d'aimer les Japonaises ! Mais au cas où la fille du pasteur, que vous ne voulez pas épouser et que cependant vous épouserez, vous rendrait le plus infortuné des hommes et *vous divorcerait*, ne lui souhaitez jamais, même dans vos heures d'imprécations, un charmant petit mari japonais !

L'ILE DES SATSUMA

La grande île de Kiushu, l'île des Satsuma, a été la plus féconde en hommes de guerre et en hommes d'État, et, pendant longtemps, la plus récalcitrante aux nouveautés de l'Europe. C'est la plus proche aussi de la Corée, éternel objet des convoitises japonaises. Elle vit partir jadis des expéditions fameuses et les vit revenir décimées, mais avec une cargaison d'oreilles et de nez coréens qu'on enterra, au centre de Kyôto, sous un pinacle de pierre. Ce monument de sauvagerie porte le doux nom de *Mimizuka*, et je n'en sache pas qui, depuis trois siècles, ait été plus pieusement entretenu. En 1877, l'île fut livrée aux atrocités d'une guerre civile où les troupes impériales inaugurèrent la tactique européenne. Les étrangers n'en connaissent d'ordinaire que Nagasaki et ses environs; mais tous ceux qui l'ont visitée en remportent l'image d'un Japon plus rude, où la politesse et l'élégance des provinces centrales ne masquent plus la pauvreté de la vie et la brutalité de l'orgueil.

I

NAGASAKI

Nous arrivâmes, avec les dernières lueurs du jour, au détroit de Shimonoseki, ce Gibraltar de la Méditerranée japonaise. Le double port de Moji nous apparut sous un dôme de fumées ; et des milliers de voiles se dessinaient en noir sur la bande rouge de l'horizon. Ce qui n'était autrefois qu'un village de pêcheurs est devenu la ville où aboutit le chemin de fer de Kyushu, et une place forte.

Comme je devais y attendre le départ du train, j'appréciai une fois de plus la manière dont les Japonais voyagent. Le Japonais d'un certain rang voyage à la façon d'un colis précieux. A peine a-t-il besoin d'indiquer sa destination. Dès qu'il débarque, l'auberge fût-elle à deux pas, on l'y transporte. Il y retrouve son thé, son saké, sa cuisine, ses geisha. Il ne se préoccupe de rien. Son billet de chemin de fer lui est glissé entre les doigts, et, à l'heure juste, on le dépose dans son compartiment. C'est le seul homme du monde qui puisse quitter un bateau, traverser une ville, prendre un train,

sans que sa rêverie en soit interrompue. Vous diriez un Bouddha que ses fidèles déménagent.

Mais, en ma qualité de Bouddha exotique, je ne suis pas assis sur les nattes d'une auberge que toute la maisonnée se groupe autour de moi. Les prêches des bonzes ne réunissent pas toujours une aussi nombreuse assemblée que ne le fait mon silence. Les gens de Moji manifestèrent une curiosité encore plus vive que d'habitude. Les quelques mots que j'avais prononcés, mon expérience des usages, mon goût pour le saké et le poisson cru me valurent une infinité de sourires et de salamalecs. Et tout à coup l'hôtelier, dont les questions avaient épuisé mon vocabulaire, se gratta la tête et envoya chercher un manuel de conversation anglo-japonaise. Il le feuilleta d'abord de droite à gauche, puis de gauche à droite, et sa figure se congestionna. Ce qu'il voulait me dire devait être bien grave, car il en oubliait les règles élémentaires de la politesse. D'agenouillé, mon homme s'était étendu sur le ventre, et, les pieds en l'air, la tête dans une main, son manuel dans l'autre, il continuait d'en tourner fiévreusement les pages. Une servante entra, me remit mon billet de chemin de fer et l'avertit que le kurumaya était à la porte. Mais il la repoussa d'un geste et se replongea dans sa lecture avec fureur. Je maudissais l'absence d'un interprète, et, partagé entre mon inquiétude grandissante et

mon désir de m'en aller, je ne savais à quoi me résoudre, quand il agita un poing victorieux, et, rampant sur les genoux, me tendit cette phrase que son ongle avait soulignée :

— *I do not understand english.* (Je ne comprends pas l'anglais!)

Peu s'en fallut que le train ne partît sans moi. Je frémis à l'idée que j'aurais pu passer ma soirée en compagnie de mon hôtelier et de son *hand-book*! Cependant ma nuit ne fut guère plus enviable, le hasard m'ayant affligé d'un voisin qui baragouinait un mélange d'anglais et de français. C'était le fils d'un marchand de Tosu. Ses études n'avaient pas été poussées très loin, si j'en juge à la première question qu'il me posa :

— Avez-vous des chemins de fer dans votre pays?

Je lui répondis que, depuis que le Japon en avait, la France s'était mise à en construire.

— Et d'aussi confortables que les nôtres?

— Je ne saurais vous le dire; mais on y dort bien.

Et là-dessus je lui souhaitai le bonsoir. Le misérable me réveilla dix fois, pour me donner son nom, pour me demander ma carte, pour m'offrir l'adresse de son père, et, encore, Dieu lui pardonne! pour m'inviter à tâter l'étoffe de son complet, « une vraie étoffe anglaise ». Lorsqu'il m'eut

rendu le sommeil impossible, il appuya sa tête sur mon épaule et s'endormit. A Tosu, le conducteur du train le secoua, le tira par les pieds, enfin me délivra.

Dans la confuse clarté du crépuscule, les rizières, les collines, les bois humides, les petits villages et les temples et les cimetières, tout le Japon familier commençait à renaître. Le soleil se leva. Sur la limite des champs les moissonneurs nous regardaient fuir en s'abritant les yeux de leur faucille étincelante. Nous atteignîmes le golfe d'Omura. Il nous fallut gagner à pied l'embarcadère, traverser la mer jusqu'à la baie de Tokitsu et de là nous acheminer vers le train de Nagasaki. Quelle promenade réveillante dans le scintillement des rizières, sur des sentiers qui zigzaguaient au pied des collines, comme des coulées d'or jaune! Les rameaux luisants des lauriers ombrageaient les boutiques de sandales et les maisons de thé. Devant nous, deux agents de police, en costume européen et en chaussons de paille, conduisaient deux malfaiteurs dont les bras ramenés en arrière étaient ligotés d'une grosse corde neuve qui resplendissait. Les gens les suivaient, aussi mornes que les deux prisonniers, et, à dire vrai, notre groupe de voyageurs avait l'air d'être mené au poste. Dans cette nature d'une opulence presque tropicale, les Japonais enlaidis, rapetissés, semblaient au-dessous de

la médiocrité humaine. La plupart des femmes avaient les dents laquées de noir, et cette tache abominable de leur bouche insultait à la beauté des choses.

Vers onze heures du matin nous aperçûmes la rade de Nagasaki, immense coupe d'aigue marine encerclée de montagnes. J'arrivai à l'hôtel Bellevue en même temps que les officiers d'un transport de Cosaques.

De Cannes à Bordighera, la Rivière ne nous offre rien de plus charmant que la concession européenne de Nagasaki, dont les radieuses terrasses dominant toute une aile de la ville et tout le port. Il n'y manque que l'odeur des orangers et des roses. Mais, passé le temps des cerisiers, les fleurs du Japon n'ont pas plus de parfum que ses fruits n'ont d'arome. En ce temps-là, des familles de Vladivostok venaient s'y réchauffer pendant l'hiver et s'y attardaient jusqu'au milieu de l'été.

La ville japonaise a très peu changé depuis les descriptions que nous en donnèrent les anciens Hollandais. Elle s'allonge, avec ses rues enchevêtrées, ses ponts, ses canaux, ses raidillons, au pied d'un amphithéâtre de collines où s'étagent les jardins et les temples. Il en descend des bruits de gong et ces bourdonnements de fête que, du matin au soir, les dieux qu'on amuse font planer sur la tête des Japonais. Mais, en dépit de son ancienneté

et de son caractère vieux Japon, Nagasaki reste une ville assez mal famée. Vous y chercheriez vainement les portes ornées de clous qui indiquent des demeures seigneuriales. Jadis propriété du Shôgun sans noblesse, sans Daïmio, elle n'a été et n'est encore peuplée que de petits marchands et de fonctionnaires. Les Japonais éprouvent pour les habitants de Nagasaki à peu près le même sentiment que les Américains envers les métis. Cette population a subi, pendant trois siècles, le contact des Européens. Beaucoup de ses ancêtres en furent gâtés jusqu'à recevoir le baptême. Et les méfiances qu'ils inspiraient encore, longtemps après que leur christianisme eut été noyé dans le sang, ont survécu à l'horreur des religions étrangères et au mépris du commerce dont se targuait l'ancien Japon.

Les gens de Nagasaki ont fini par mériter l'espèce de réprobation qui pesait sur eux. Ils ont appris de bonne heure à nous connaître et ne nous en ont pas aimés davantage. Mais le passage des paquebots et des navires de guerre a développé chez eux la vénalité ingénieuse. Des résidents européens m'affirment qu'ils n'attendent qu'une occasion de nous sauter à la gorge. Leur pessimisme exagère. Notre gorge est moins menacée que notre poche. Je rentrai de mes premières promenades dégoûté d'une population si peu japonaise dans une

ville qui l'est tant. Non seulement les filles de joie, dont les maisons bordent le chemin des temples, poussent le cynisme jusqu'à vous agripper au passage; mais les demoiselles des magasins vous caressent le dos, vous tapotent les mains, se permettent de telles privautés qu'un Japonais les prendrait par la peau du cou et les mettrait dehors. D'ailleurs, c'est aux seuls Européens qu'elles prodiguent ces familiarités injurieuses. Un de nos compatriotes me racontait qu'un jour, dans une maison de thé, la servante, le voyant suivre des yeux deux charmantes Japonaises, la femme et la fille d'un haut fonctionnaire, lui cria une obscénité dont les deux dames rougirent et qui leur fit presser le pas. Il écarta si violemment du balcon la petite drôlesse qu'elle alla rouler au fond de la chambre; mais elle se prit à pleurer et se prosterna et lui demanda pardon : « Ce n'est pas ma faute, gémit-elle : on m'avait dit qu'il fallait être ainsi avec les Européens et je reconnais qu'on m'a trompée. »

L'indécence des gens de Nagasaki n'est souvent que le reflet grossissant de nos inconvenances. Comme je me promenais sous les camphriers d'une église bouddhique, j'y rencontrai des jeunes filles qui venaient de consulter les baguettes magiques des bonzes et qui s'étaient assises près d'une lanterne de pierre. Un Américain, accompagné d'un guide, les toisait flegmatiquement et, du bout de sa

badine, leur relevait le menton. Le guide ricanait. Les jeunes filles le considéraient du même œil qu'elles eussent fait d'un animal bizarre, mais peut-être inoffensif. Elles pensaient sans doute : « Quelle façon singulière ont les Occidentaux de regarder les femmes ! Ce sont des gens très mal élevés et qu'on ne supporterait point s'ils étaient moins riches ou si nous étions plus forts. »

L'autre jour, une dame anglaise citait, en riant jusqu'aux larmes, la délicieuse espièglerie de sa fille. Cette jeune personne, après un pique-nique dans l'enceinte d'un temple shintoïste, était montée sur l'estrade réservée aux danses religieuses et y avait dansé « à la Loïe Fuller ». Les prêtres s'étaient contentés de leur lancer « des regards de chats hérissés, des regards impayables », disait la mère.

Il me souviendra longtemps de ma première soirée. La rade était illuminée, je ne sais plus en quel honneur. Nous avons entendu au coucher du soleil des salves de canon dont les échos roulaient dans ce cirque de montagnes comme impuissants à s'en échapper. Je descendis de l'hôtel. Des Cosaques avaient été lâchés dans cette partie de la ville, et avaient envahi le Club Naval, une vulgaire taverne. Là, toutes fenêtres ouvertes, débraillés, leurs blouses d'un vert bouteille sortant de leur ceinture, ils bondissaient aux sons d'un piano fêlé et scandaient leur gigue de hurlements. Une foule compacte de

Japonais les regardaient sans broncher. Les Cosaques étaient de grands hommes poilus, puissamment râblés, jaillis des profondeurs de la vie instinctive. Des lueurs farouches dansaient dans leurs larges prunelles d'enfants en délire. Tout à coup ils se prirent par la main, foncèrent sur la porte, qui sauta d'un de ses gonds, et se ruèrent dans la rue. J'eus l'impression que la foule japonaise serait écrasée. Mais elle s'écarta vivement, puis se reforma; et les petits hommes jaunes aux yeux ternes les suivirent en silence, et semblaient pousser devant eux dans la nuit aveugle cette harde dont les bondissements ébranlaient la terre.

Je me hâtai de secouer le malaise de ce spectacle le long des rues désertes qui grimpaient vers les temples. Au fond d'une sombre cour, un sanctuaire étincelait. Sur une table de laque, un jeune bonze, en robe beige et en écharpe de pourpre, était assis entre deux cierges dans la pose d'un Bouddha. Je crus d'abord à une statue, tant sa figure ascétique restait impassible. Il avait sous les yeux un pupitre avec un livre ouvert, et, derrière lui, des fleurs de lotus aux tiges d'or et les vagues splendeurs de l'autel. Accroupies autour des marches, les vieilles femmes appuyées à leur bâton et les jeunes femmes, leur enfant sur le dos, répétaient une infatigable litanie. Leur supplication montait vers lui comme vers un dieu vivant.

Les lumières de la rade commencèrent à s'éteindre. Dans le ciel translucide, où s'abîmait le dernier quartier de la lune, les collines au loin faisaient des masses bleu pâle. Mais la prière durait encore. Que demandaient aux dieux ces voix qui se brisaient en cadence et revenaient se briser aux pieds de ce jeune prêtre si beau dans son silence et son ardente maigreur ? Que leur demandaient ces femmes dont les fils, les frères, les maris se pressaient au bas de la côte, sur les pas des Cosaques ?



J'éprouve à Nagasaki l'intérêt qui s'attache aux coins de terre où s'est livrée une grande bataille. Ce fut ici que, pour la première fois, il y a trois cents ans, l'Occident et le Japon se rencontrèrent. L'Occident fut vaincu, puis humilié. Le décor s'est si peu modifié que je songe aux récits de ces vieux Hollandais qui, à deux siècles de distance, nous signalent la même crevasse dans le même camprier.

Sur ces flots arrivèrent les missionnaires espagnols et portugais, des hommes qui déployaient au service de leur foi l'énergie des explorateurs africains et des conquérants du Pôle. Leurs figures émaciées, dont tous les traits sont tendus vers la victoire ou le martyre, transparaissent sous la prose

incolore où le Père Charlevoix les a pieusement ensevelis.

Quelques-uns d'entre eux me hantent, non les plus héroïques, mais ceux dont les défaillances me permettent de mesurer l'héroïsme des autres. Deux jésuites surtout. L'un, le Père Gago, après avoir accompli des prodiges et laissé de son âme sur toutes ces routes ensanglantées par les guerres civiles, fut prissoudainement, en pleine lutte, d'une invincible langueur. La flamme de ses yeux s'éteignit. On ne vit plus en cet apôtre qu'un énérvé taciturne, qui n'ouvrait la bouche que pour prétexter des maladies et réclamer son ordre de départ. On l'embarqua. Il ne jeta pas même un regard sur ce pays qu'il avait rêvé de conquérir à son Dieu. Mais, pendant la traversée, la tempête assaillit le navire, et, dans l'imminence du danger, alors que matelots et capitaine avaient perdu la tête, il retrouva sa décision, son autorité, ses magnifiques vertus où l'on sentait un maître. Ce ne fut qu'un éclair au sein d'une nuit incompréhensible. La tempête passée, il retomba dans son mutisme et son indifférence. Rien ne put l'en tirer, ni les voyages, ni les bourrasques, ni sa longue captivité aux îles Salsates, ni sa délivrance. Il revint échouer à Goa et lentement acheva d'y mourir, sans qu'on l'eût jamais entendu s'enquérir du Japon où ceux qui avaient cru en sa parole agonisaient sous les tortures.

L'autre, le Père Provincial Ferreira, eut une destinée encore plus étrange. Le gouvernement japonais avait résolu d'extirper la religion étrangère, dût-il arracher des poitrines vivantes les cœurs où elle s'était enracinée. Il inventa des supplices. On suspendait les patients par les jambes au-dessus d'une fosse immonde. Leur corps était serré de bandages qui empêchaient la suffocation immédiate ; et une de leurs mains restait libre, afin qu'ils pussent faire le geste d'abjurer. « On y souffrait un étouffement continu, dit le Père Charlevoix, et le sang sortait par tous les conduits de la tête en si grande abondance que, si on ne saignait le martyr, il mourait sur-le-champ. Il se sentait tirer les nerfs et comme arracher les muscles avec des douleurs indicibles. Malgré cela, il vivait souvent jusqu'à neuf ou dix jours. » Le troisième jour, le Père Ferreira fit le signe. Les japonais exultèrent. Le malheureux ignorait que son vrai supplice allait seulement commencer. Ils le tinrent en permanence devant l'autel du plus grand temple bouddhique, et là, à mesure qu'on y poussait les Japonais christianisés, il devait lui-même les exhorter à l'abjuration. Quand il faiblissait, ses geôliers le menaçaient de la fosse. Il tremblait alors de tous ses membres et disait ce qu'on voulait qu'il dît. Puis les autorités le forcèrent d'épouser la veuve d'un Chinois supplicié pour vol.

Et il vécut longtemps avec elle en cette ville de Nagasaki. Mais où ? Comment ? Peut-être sa figure ressortira-t-elle un jour de quelque archive japonaise, car il fut sans doute, et jusqu'à sa tombe, l'objet d'une surveillance étroite et de nombreux rapports. Je ne parviens pas à m'imaginer la vieillesse de cet homme, et son histoire m'obsède comme un extraordinaire roman dont les derniers chapitres seraient perdus.

Et je revois maintenant les commerçants de Hollande prisonniers volontaires dans cet îlot de Deshima que jadis un pont de bois reliait à la ville et que la ville, empiétant sur la mer, s'est maintenant annexé. Un poste de samuraï gardait l'entrée du pont. Les relégués n'en sortaient qu'à la solennité du temple d'O Suwa, dont les portiques de bronze et les remparts de forteresse s'élèvent toujours au penchant de la colline. On les y conduisait sous bonne escorte, et, par surcroît de précautions, on les comptait au départ et on les comptait au retour. Ils vivaient sur cette langue de terre dans la sévérité claustrale qu'imposaient souvent à leurs commis les Comptoirs Hanséatiques, mais que la défiance et le mépris des Japonais rendaient plus insupportable. Les Européennes n'y étaient point admises. Un officier, préposé à cette fonction, leur amenait de petites dames aux lèvres peintes qui

s'occupaient de leur ménage et, suivant l'expression de l'un d'eux, « leur procuraient quelque confort domestique pendant les longues nuits d'hiver ». Les enfants qu'ils avaient d'elles disparaissaient dans la fourmilière japonaise. D'aucuns prétendent qu'on supprimait les mâles. Tous les six mois, un navire battant le pavillon de la Hollande arrivait, frété de sucre, d'épices, de laine, de coton, de caoutchouc, de mercure et d'ivoire. C'était le grand événement de la ville. Nous avons de la peine à concevoir l'effroyable éloignement où se condamnaient ces volontaires de la fortune, et plus de peine à nous expliquer que, pendant deux siècles, ils se soient placidement soumis aux insolences des Japonais. Mais, dans les ténèbres où le Japon s'était dérobé, Deshimà brillait comme un récif d'or : ils s'y incrustèrent sous les outrages.

Cependant leur avarice fut profitable à l'humanité. Ils hébergèrent, en qualité de médecins, des savants, les Allemands Kaempfer et Siebold, le Suédois Thunberg ; et ces voyageurs, dont les livres furent traduits presque dans toutes les langues, rattachèrent au roc du Japon le câble de sympathie humaine si tragiquement rompu entre les mains des premiers missionnaires. Chaque fois que j'eus recours à eux, j'admirai la richesse de leurs informations, la sûreté de leur intelligence. L'idée de supériorité ou d'infériorité des races ne brouillait pas

plus leur jugement que le souci littéraire ne dénaturait leurs impressions. Ils n'observaient point les peuples étrangers avec un détachement hautain ou une sentimentalité de dilettante plus orgueilleuse encore. Mais on sent dans leurs rudes in-folio un tel appétit de la science, une telle avidité de sortir d'eux-mêmes et de comprendre d'autres êtres, que je ne puis fouler sans émotion les pierres de Deshima, où péniblement, dangereusement, ils réunirent des matériaux inestimables. Il me semble visiter les ruines d'une geôle qu'un merveilleux travail de ses captifs aurait à tout jamais ennoblie.

Ce passé qui me retient ne me distrait guère du présent. Je suis peu sensible aux gentillesse industrielles dont les habitants de Nagasaki amusent l'Européen. Ils exagèrent le Japon ; ils en exploitent les drôleries. Mais, dès qu'ils oublient de jouer leur rôle, si je surprends dans leurs yeux un regard de défiance ou de haine, ce regard m'est aussi précieux qu'une étincelle à qui remue de la cendre.

Il y a une trentaine d'années, lorsque les missionnaires catholiques réapparurent, à peine tolérés par le gouvernement, quelques Japonaises visitèrent un matin leur chapelle et soudain, devant la statuette de la Vierge et de l'Enfant Jésus, elles manifestèrent une étrange émotion. On les interrogea, et l'on apprit qu'elles appartenaient à de vieil-

les familles chrétiennes qui, depuis deux cent cinquante ans, se léguaient, dans le mystère et le tremblement, des formules de prières, des rites devenus plus bizarres que des sorcelleries. L'image de la Vierge s'était ainsi transmise de nuit en nuit, de génération en génération ; et les derniers échos de la cloche portugaise ne s'étaient pas encore évaporés dans ce milieu fermé, lorsque les missionnaires français rebâtirent un clocher. Mais le souvenir des persécutions subsistait avec la même ténacité au cœur des gens de Nagasaki. Nulle part peut-être la propagande chrétienne ne rencontre plus de lourde hostilité. L'idée des sanglants maléfices reste associée au fond d'eux-mêmes à l'idée de l'Européen. Nous sommes toujours pour eux, et sans peut-être qu'ils s'en rendent bien compte, ceux dont il faut se méfier, ceux qui ont apporté sur leurs navires des causes de massacre et de terreur.

Et nous sommes aussi des gens grossiers, inhumains. Les vieillards vous parleront encore de la traite des esclaves que faisaient les Hollandais. Ah ! les rares vieillards qui consentent à desserrer leurs lèvres, comme leurs paroles sont parfois instructives ! L'un d'eux, aussi maigre qu'un sarment de vigne où l'on aurait mis une robe à sécher, me racontait ses souvenirs mêlés du souvenir de ce qu'on lui avait raconté. Il insistait sur la saleté des matelots hollandais et sur la cruauté de leurs officiers.

Les officiers frappaient les esclaves et les coolies comme des esclaves. Je croyais entendre un de ces « idolâtres » qui, indignés de la conduite des marchands portugais, demandaient aux missionnaires du xvii^e siècle « s'il fallait être chrétien pour se livrer à de si honteuses passions ».

Et le vieillard ajoutait :

— Depuis ce temps, je crois que vous avez fait des progrès.

C'est ce que nous disons souvent aux Japonais, en les félicitant...

*
**

J'ai voulu voir le cimetière où l'on enterrait les morts de Deshima. Nous prîmes un sampan dont le batelier ne savait de ma langue que trois mots qu'il répétait à chaque instant : *Dis donc, M^zieu* ; et de l'autre côté du port, en face de la ville, nous abordâmes au pied de la colline d'Isana qu'on appelle la Colline des Russes. Le gouvernement avait en effet accordé aux Russes la jouissance du village d'Isana, où ils pouvaient éviter les rencontres avec les matelots anglais, et surtout parler et s'enivrer sous la surveillance des serviteurs et des femmes que leur choisissait la police secrète.

Ce village en escalier, qui de loin scintillait au soleil, était ignoble. Nous marchions dans les ordu-

res et les bouteilles cassées. Aux portes des taudis, des barils défoncés gardaient encore leur chantepleure. Des filles, pieds nus, tristement provocantes, sortaient de leurs boutiques. Nous entendions derrière nous le batelier qui nous avait suivis : *Dis donc, M'sieu! Dis donc, M'sieu!* Çà et là, une maison close, entourée d'un jardin à demi japonais, souriait discrètement, oubliée dans la débauche, vierge d'éclaboussures. Et la nature étendait ses rameaux, allongeait ses grandes herbes, épanouissait ses fleurs grimpantes, recouvrait de son mieux la grossièreté des hommes.

Le village se terminait au-dessous d'un temple bouddhique, qui me parut abandonné; et nous fûmes bientôt parmi les tombes. Ombragés d'araucarias et de camphriers, les cimetières s'étagaient comme de petites rizières. On apercevait à travers les arbres un coin de la baie où les paysans brûlaient des herbes; et le silence était tel que nous percevions le grésillement de leurs feux. Je ne vis d'abord que des mausolées russes, blancs et bordés de bleu, et des tombes chinoises qui affleuraient la terre et ressemblaient à des bassins de fontaines taries. Enfin, je découvris sous la mousse de grosses dalles dont le temps avait rongé les bords et les inscriptions. Sur quelques-unes cependant on pouvait déchiffrer la date du xviii^e siècle. Les tombes récentes étaient surmontées de la croix; mais

ces vieilles dalles ne la portaient point. Ceux dont elles recouvraient la dépouille avaient dû, pour gagner un peu d'or, la fouler aux pieds sur le quai de Nagasaki. Les Japonais les y contraignaient, et ne leur permettaient pas plus d'en graver leur pierre funèbre que de chanter des psaumes dans leur factorerie.

Pauvres gens ! Ils avaient si grand'peur de s'aliéner les maîtres que leur passion des bonnes affaires leur avait créées ! Siebold nous les représente en 1826 vêtus à l'ancienne mode des personnages de Van Dyck, car, en ce temps-là, les Japonais n'aimaient pas le changement, et ça les eût dérangés de ne plus voir les habits de velours et les chapeaux à plumes. Quand, tous les deux ou trois ans, ils se rendaient en ambassade à la cour du Shôgun, on les y faisait danser et se donner des baisers comme en Europe, ce qui divertissait infiniment les petites dames agenouillées derrière leurs écrans de soie.

Mais le soir, dans leur auberge que la foule assiégeait, ils recevaient des visites. Et des Japonais, même des Princes, anxieux, les interrogeaient sur l'astronomie, sur l'histoire naturelle, sur la médecine, sur les étonnants secrets qu'on savait en leur possession. Ces parias se sentaient à leur tour de grands seigneurs. Ils révélaient à leurs élèves d'un soir l'immensité en même temps que la peti-

tesse de notre planète. Ils leur dévoilaient les mystères du corps humain. Ils leur enseignaient tout, sauf que, chez les nations civilisées, l'argent n'avait pas la même valeur que l'or. Ce n'était qu'un détail, mais sur lequel leurs opérations financières exigeaient le silence. Et les Japonais d'alors ne pouvaient pas leur dire ce qu'un samuraï de ma connaissance disait un jour à une Européenne : « Vous avez la peau blanche comme l'argent ; nous, jaune comme l'or. L'or vaut beaucoup mieux que l'argent. »

Puis, quand ils rentraient dans leur réclusion de Nagasaki et qu'ils comptaient déjà les heures qui les séparaient du grand retour, la mort arrivait pour quelques-uns d'entre eux avant le bateau de Hollande. Je me figure que les derniers moments de ces hommes, nés chrétiens et libres, devaient être parfois singulièrement durs. Ils traversaient dans leur cercueil la rade étincelante où les collines ont des façons si douces de vous emprisonner. Comme aujourd'hui, les paysans, les mêmes paysans, enflammaient des monceaux d'herbes au bord des grèves. Mais des officiers japonais, qui portaient les deux sabres, les accompagnaient jusqu'au cimetière et s'assuraient qu'on les avait bien enfouis, qu'on avait bien piétiné la terre, qu'ils ne bougeraient pas, qu'ils resteraient là aussi tranquilles que s'ils n'eussent jamais quitté la Hollande...

II

EN MER

Je m'embarquai de Nagasaki pour Kagoshima dans un méchant bateau de seconde classe, le seul qui partît ce jour-là. C'était un bateau dont les couloirs et l'entrepont n'étaient point faits à la taille des Européens et qui promenait sur la mer toutes les mauvaises odeurs des ruelles de Nagasaki.

Je me disposais à vivre au grand air pendant les vingt-quatre heures de la traversée. Mais à peine sortions-nous de la rade que l'averse tomba. Je rejoignis les quatre passagers japonais dans la cabine qui nous servait de salle à manger et de dortoir. Elle se composait d'une estrade inclinée au pied de laquelle une banquette courait en demi-cercle. La banquette et l'estrade étaient recouvertes de nattes. On pouvait s'asseoir sur la banquette; on ne pouvait que s'étendre sur l'estrade. Au milieu de l'étroit panneau qui formait le fond de la pièce, une glace, dans son encadrement doré, jetait des reflets verdâtres, et l'ombre d'une lampe suspendue au plafond y oscillait à tous mouvements du navire.

Vers minuit, je profitai d'une accalmie pour m'échapper sur le pont. Nous avions stoppé dans un golfe silencieux. On distinguait de faibles lueurs au ras de la grève. Des deux côtés, les masses difformes des pins semblaient bondir sur les flots comme les deux ailes d'une armée fantastique. La forte rumeur de la mer nous pressait par-dessus les îles qui resserraient notre horizon. De nouveau les nuages crevèrent, et je redescendis au salon où mes compagnons dormaient. Je me couchai dans un coin, la tête sur un oreiller de bois pas plus grand qu'un fer à repasser. Mais dès que le roulis et le tangage recommencèrent, nous nous mîmes à glisser le long des nattes en pente. Tantôt nous étions arrêtés par le rebord de la banquette; tantôt nous allions nous heurter l'un contre l'autre, et nous nous réveillions nez à nez. Chacun tirait de son bord, regrimpait à la force des poignets et se rendormait sous la lumière oscillante que répétait la glace.

Le jour revint : la lampe s'éteignit et nous empesta. On nous apporta du riz qui sentait la moisissure et des légumes à demi pourris. La bourrasque grossissait en tempête. Nous continuions de naviguer au milieu de rochers et d'îlots couleur de suie. Depuis plus de vingt-quatre heures, je n'avais pas perçu l'écho d'une voix humaine. Matelots et officiers, devenus aphones sous la tourmente, ne correspondaient que par gestes. Le cuisinier qui nous

servait avait l'air trop dégoûté de sa cuisine pour y ajouter un seul mot; et mes quatre compagnons paraissaient avoir grandi dans le plus profond dédain les uns des autres. Le crépuscule nous envahit. Nous reprîmes nos positions et nos glissades.

Tout à coup le bruit de la mer et des vents cessa. Des pas retentirent; des interjections sonores se croisèrent. Ma valise se leva. Je sentis des mains qui me poussaient doucement vers la porte et qui doucement, à travers des enroulements de cordages, me guidèrent sur une planche flexible. Un essaim de lanternes sautillait devant moi, multipliées au clignotement sombre des flaques d'eau. Et je fus entouré de bienvenues et de sourires. Et l'on se réjouit grandement que, malgré la tempête, j'eusse fait un aussi bon voyage. Et vite, vite, on m'apporta du thé, des gâteaux, et, dans la petite pièce blonde où la lampe luisait comme un clair de lune, on déroula pour mon sommeil des couvertures de soie. Les servantes trottaient actives, souriantes, plus éveillées que des souris de vingt jours. Je demandai l'heure : on me répondit que le bateau avait quinze heures de retard, que minuit était sonné depuis longtemps, que le ciel rasséréné annonçait une belle journée et qu'aussitôt mon réveil on me prierait de monter sur le toit de l'hôtel afin que je visse d'un premier coup d'œil, et dans toute sa grandeur, la noble ville de Kagoshima.

III

LA VILLE DES TOMBEAUX

Le passé glorieux et l'histoire moderne du Japon se dressent à chaque pas dans cette ville de quatre-vingt mille âmes, une des plus anciennes de l'archipel et la plus méridionale, qui s'étend sur la courbe d'une baie profonde, au pied d'une colline funéraire et en face d'un volcan.

Ce qu'elle fut jusqu'au milieu du siècle, ses larges rues de maisons basses, séparées par leurs jardins, l'indiquent encore : une ville des samuraï. Ses Daïmio, les Shimadzu, possédaient en fief la province de Satsuma, dont les chevaux, les orangers, les arbres à cire, les cèdres, les camphriers, le coton, le riz, le thé, les mettaient au rang des princes les plus riches de l'Empire. Leur éloignement leur avait assuré une demi-indépendance. Ennemis héréditaires des Tokugawa, qui avaient usurpé le pouvoir, ils attendirent deux siècles l'occasion de secouer un joug dont ils eussent essayé de s'affranchir plus tôt si le sentiment de leurs immunités ne leur en avait adouci la rigueur. Ils déguisaient à peine leurs

tendances séparatistes. Leurs samuraï, au nombre de quarante mille, répartis dans toute la province, en occupaient les passages et, même cultivateurs, s'entraînaient à la guerre. Ce furent des hommes réputés pour leur droiture, mais àpres, bornés comme leur horizon. Ils menaient une vie d'exercices violents, et de saké. Ils poussaient souvent le mépris de la femme jusqu'à ses conséquences les plus vicieuses. Leurs filles étaient élevées à l'orientale, loin des hommes, et le mariage n'était pour elles qu'une sombre et brutale initiation. Les enfants apprenaient une danse que dansaient aussi les hommes et que dansent encore les vieillards : une sorte de pyrrhique où le danseur armé d'une lance fait front de tous côtés à des ennemis imaginaires. On leur enseignait l'escrime et l'équitation et, sans les assouplir aux manières cérémonieuses des habitants du centre, on leur inculquait une politesse hautaine, une courtoisie un peu sèche. Le peuple tremblait sur leur passage. Et durant les deux siècles de paix que les Tokugawa régnèrent, on pourrait presque dire que leurs petits chevaux blancs restèrent harnachés, et que, les sabres à la ceinture, ils épièrent le bout-selle de la guerre civile.

L'arrivée des Européens, vers 1850, et l'affaiblissement du pouvoir shôgunal les jetèrent dans des alternatives de révoltes tumultueuses et de sourdes fureurs. En 1863, l'escadre anglaise, pour

venger l'assassinat d'un sujet britannique, bombarde leur capitale. Cinq ans plus tard, ils se revanchent sur les troupes du Shôgun, et le Sud est vainqueur au cri de : *Mort à l'Étranger!* Mais la Restauration Impériale, où la féodalité craque de toutes parts, ne leur paraît qu'une sacrilège duperie. Les divisions éclatent au milieu d'eux. Cette vieille province avait mûri, dans l'ombre et le silence, des esprits politiques audacieux, clairvoyants, et qui s'épanouirent soudainement à la façon des fleurs séculaires. C'est de Kagoshima que sont sortis les plus grands réformateurs, comme Okubo, transfuges de la petite patrie et fondateurs de la patrie moderne. Mais c'est à Kagoshima que le Japon rétrograde ramassa son énergie forcenée et en fit un héroïque désespoir. Tous ceux que les innovations blessaient dans leur âme et dans leurs intérêts s'y étaient repliés autour du chef de leur clan, l'énorme et taciturne Saïgo. La ville avait été mise sur un pied de guerre. Des milliers d'élèves, qui avaient déjà vu le feu, se pressaient aux Écoles Privées où Saïgo, par sa seule présence, exaspérait leur ardeur. Ce fut la Vendée japonaise.

Le 17 février 1877, cet homme, dont on n'a jamais connu le plan, et qui semblait obéir plutôt à la fatalité des circonstances qu'à une politique réfléchie, quittait sa ville à la tête de quatorze mille samuraï dont chacun s'était armé à ses frais

et emportait dix yen dans sa poche. Il heurta les troupes impériales aux environs de Kumamoto. D'un côté comme de l'autre, on ne savait au juste pourquoi l'on se battait. Mais on sentait qu'il était de toute nécessité que du sang fût versé et que quelque chose mourût. Les Satsuma, qui ne pensaient lutter que pour le privilège de conserver leurs deux sabres et leur antique coiffure, incarnaient des traditions caduques dont l'avenir du pays commandait la disparition. Ils étaient vraiment les morts qu'il faut qu'on tue. On ne les tua pas facilement. Ceux qui connaissaient l'histoire de cette guerre ne durent éprouver aucune surprise au récit des exploits japonais devant Port-Arthur. Leur mépris de la mort inventa des stratagèmes incroyables. Du haut en bas des collines, les rebelles faisaient rouler des barils et, dans chaque baril, un homme armé. Il s'en dégageait, attirait l'attention des avant-postes, et, pendant que les soldats débusqués et accourus s'occupaient à le massacrer, ses camarades dirigeaient sur eux le feu de leurs batteries. Saïgo, battu, cerné, trompé ses adversaires, et, au moment même que le gouvernement de Tôkyô se félicitait de la victoire, il traversait les lignes ennemies à la faveur du brouillard, écrasait un détachement d'Impériaux, et se rejetait dans Kagoshima, d'où les autorités civiles se sauvaient sur un navire de guerre.

La rentrée subite de ce taureau ensanglanté rappela de stupeur et d'admiration. Il se retrancha derrière la ville, au sommet du Shiroyama, avec cinq cents hommes, dans des trous qui ne méritent pas le nom de cavernes. Et quinze mille soldats de l'Empereur les enveloppèrent. Le bombardement dura des jours et des nuits. Saïgo voyait tomber autour de lui l'élite de ses Écoles. Enfin on ordonna l'assaut : un boulet l'atteignit à la cuisse ; il fit signe à son dernier lieutenant, Hemmi, qui de son lourd sabre lui trancha la tête. Un de ses serviteurs prit cette tête, mais il l'enterra si précipitamment que les cheveux sortaient de la poussière et que, le lendemain, un coolie la découvrit et l'apporta dans la cour du temple où le vainqueur dénombrait les cadavres.

La guerre civile avait coûté au gouvernement deux cent dix millions. Cinquante mille maisons avaient été détruites ; trente-cinq mille hommes, blessés ou tués. Sur les quarante-deux mille accusés qui passèrent à Nagasaki devant la cour martiale, présidée par le prince Arisugawa, trois mille furent condamnés à quelques années ou à quelques mois de prison ; vingt seulement, décapités. Peu de gouvernements, victorieux d'une rébellion si redoutable, donnèrent un tel exemple de mansuétude. Les Japonais au pouvoir comprirent que les rebelles avaient été surtout des victimes. Et tous respec-

tèrent ces ennemis vaincus, dont l'héroïsme mal employé attestait cependant que la race n'avait point dégénéré et qu'on pourrait compter sur elle dans les guerres étrangères. Songeons aussi que, seules les idées divisent irrémédiablement les hommes. On n'en triomphe ni par le fer, ni par le feu, ni dans le sang. Le combat qui les a terrassées n'a point prouvé qu'elles avaient tort. Ici, l'absence d'idées facilita la tâche des pacificateurs. Les Satsuma acceptèrent en silence une défaite qui contrariait leurs intérêts mais qui n'humiliait point leur pensée. Et pas plus qu'ils ne rêvèrent de représailles, ils ne rendirent Saïgo responsable des ruines accumulées.

Sur la hauteur qui domine la ville et la baie, se tiennent debout, fidèles, rangés à sa droite, à sa gauche et derrière lui, semblent avoir gardé sous leurs pierres funéraires leur dernier ordre de bataille. Ils sont là comme les dieux protecteurs de la cité. On a institué en leur honneur une grande fête qui revient chaque année, et, les deux fois que je suis monté vers leurs tombes, j'y ai trouvé des fleurs nouvelles.

A quelque distance de ces tombes si pieusement entretenues, près de la mer, dorment les soldats des troupes impériales. Mais leurs femmes ni leurs enfants n'habitent Kagoshima. Ce sont des étrangers dont personne ne lave et ne fleurit les pierres abandonnées. Les gens ont tant d'autres cimetières qui leur tiennent plus au cœur ! On se promène

rait du matin au soir à travers les morts. Lorsque j'y étais, on achevait d'embellir la route tracée, pour les obsèques nationales, jusqu'au sépulcre du vieux prince Shimadzu, le dernier défunt de la famille. Cinquante lanternes s'y alignaient dont chacune portait en noir le nom de son donateur. Et de cette colline splendidement ombragée, je parcourais une plaine qui n'était qu'une houle de tombes.

Une génération de soldats a grandi depuis que ces événements se passèrent. Les traces des bombardements subsistent encore. Mais on a rebâti les quartiers saccagés, et les rues des samuraï sont habitées aujourd'hui par des avocats, des médecins, des professeurs, des fonctionnaires. Les Écoles Privées de Saïgo ont disparu. En revanche, les écoles du gouvernement et d'autres écoles se sont multipliées : on n'en compte pas moins de six cent quatre-vingts dans la province. Et, comme la vie n'est pas chère à Kagoshima, les étudiants y affluent.

Du temps que j'habitais Kyôto, je découvrais chaque jour un nouveau temple ; lorsque j'étais à Osakà, on m'offrait chaque matin de me mener à une nouvelle usine. Ici, je ne sors des cimetières que pour entrer dans des écoles. J'ai assisté aux jeux athlétiques des Écoles secondaires Supérieures et à la

distribution des diplômes de l'École d'Agriculture. J'ai vu, à l'École Commerciale, des jeunes gens qui se vendaient leurs denrées fictives, cargaisons de coton, chargements de camphre, montagnes de sucre. Ils signaient des traites, payaient des échéances, faisaient tour à tour faillite et fortune dans les règles. J'ai traversé des cabinets de physique et d'histoire naturelle entièrement neufs, mais déjà préservés des curiosités indiscrètes par une vénérable couche de poussière. On m'a développé les programmes d'enseignement : depuis la plus haute antiquité chinoise jusqu'au règne d'Édouard VII, toutes les inventions et conceptions de l'esprit humain y sont représentées.

La femme elle-même participe à cette prodigalité de science. Instituteurs et institutrices suivent les mêmes cours à l'École Normale. L'École Industrielle compte cinq cents jeunes filles de la noblesse et du peuple qui, pour une trentaine de francs par an, apprennent le tissage, la broderie, la couture, la teinturerie, les fleurs artificielles, et font, avec une propreté de ménagères hollandaises, des cuisines scientifiques dans leur laboratoire de chimie. Et pendant que maîtres et élèves travaillent ainsi à « s'eupéaniser », les soldats, les petits soldats fils de la rébellion, plus chétifs, — car leurs mères appauvries ne les nourrissent que de millet, — descendent vers la ville, par groupe de deux ou trois

la main dans la main, silencieux, d'un pas rythmé. La discipline marche avec eux sur la grand'route ensoleillée...

A mesure que je visitais ces écoles, un sentiment de respect et d'admiration grandissait en moi. Je ne me dissimulais point tout ce qu'elles avaient de superficiel, d'incomplet, de prétentieux et même d'incohérent. Mais sur cette pointe extrême du Japon, dans cette province de l'Empire la plus inaccessible aux idées européennes, dans cette ville de vaincus avantageux, où la caste des nobles régnait depuis plus de mille ans sans partage et sans conteste, je ne m'attendais pas à trouver un peuple d'apparence uni, marchant du même pas que ses vainqueurs du Nord, se pliant à la même discipline étrangère, presque orgueilleux de supporter aujourd'hui ce qu'il abhorrait hier. Je vois bien les bénéfices que les plébéiens en ont retirés. Mais leur opinion n'a pas compté. La Révolution japonaise, commencée comme une révolution de palais, s'est achevée dans une révolte militaire. La plèbe qui devait en profiter n'y a joué aucun rôle. Et le spectacle de Kagoshima, ancien repaire des privilèges féodaux transformé en cité presque démocratique, me paraît très révélateur de la vitalité souple et puissante du peuple japonais.

*
* * *

Mais ne reste-t-il de l'antique Kagoshima que des

murs écroulés et des tombes? Gardons-nous de croire que son esprit ait entièrement abdiqué. Femmes et jeunes filles, on devine qu'un long mépris pèse encore sur leur sexe. Dans le peuple, beaucoup d'entre elles laissent pendre leurs cheveux à peine serrés à la nuque. Dans les écoles, chez les filles de la noblesse comme chez celles de la campagne, nulle coquetterie, nul raffinement de toilette. Les figures sont généralement laides, lourdes, carrées, mais avec une expression de franchise et de bonne volonté qui supplée à la grâce de l'éternel sourire. Il y a une soixantaine d'années, le Prince fit venir des danseuses de Kyôto. Elles luttèrent pendant trois ans contre l'indifférence, et, vaincues, s'en retournèrent.

Les jeunes gens ont hérité de leurs pères une grossière répugnance à ce qu'ils appellent la lâcheté de l'amour. Aujourd'hui comme autrefois, l'étudiant qui aimerait une jeune fille, et qui se compromettrait avec elle, serait taré : ses camarades le chasseraient et chasseraient quiconque lui adresserait un salut. Depuis que l'École Normale est fondée, jamais la communauté de vie des instituteurs et des institutrices n'a causé le moindre scandale. Les théâtres, tous mauvais, ne sont fréquentés que par la canaille. Mais les Écoles Privées de Saïgo, ces fameuses Écoles où s'exaltait l'esprit des Satsuma, se sont reformées d'une manière assez curieuse. La ville possède dix *sha* ou écoles de quartier, abso-

lument indépendantes du gouvernement. Quelques-unes ne sont que des hangars. Les étudiants s'y réunissent afin d'y répéter leurs cours sous la direction d'un homme qui remplace l'ancien chef de clan. Ils organisent des associations rivales, des espèces de « nations », dont les membres se surveillent et rigoureusement s'affermissent dans leur vieux principe de l'honneur. Ce n'est pas le désir de s'instruire qui les y pousse, car, sauf l'étude du chinois, les matières qu'on leur enseigne ne les passionnent guère; mais ils y respirent une atmosphère saturée des vapeurs de l'ancien temps. Ils en sortent armés de gourdins et chantant des chansons guerrières, — des chansons à réveiller les morts! Et leurs morts, s'ils se réveillaient, ne s'étonneraient en vérité que de leur voir des bâtons dans les mains au lieu de sabres à la ceinture.

Ces jeunes gens nous dévisageraient volontiers comme si nos yeux profanaient leur terre. Mais plus je sens leur instinctive répulsion, plus j'admire qu'ils sachent la brider. On leur a signifié que leur pays ne croîtrait en force et en honneur que par l'assimilation des idées et des méthodes européennes. Et, bien que ces méthodes et ces idées leur soient odieuses, ils en ont commencé l'apprentissage. Leur fierté patriotique a presque étouffé leur orgueil nobiliaire. Ils acceptent d'être nos élèves avec la naïve pensée qu'ils seront bientôt nos maîtres. On retrouve

affichés en eux tous les défauts des demi-savants qui n'ont point conscience de leur ignorance. Mais ne sommes-nous pas toujours tentés d'attacher un trop grand prix à la vertu de l'instruction ? La communauté des sentiments est autrement importante ! L'histoire nous montre que le Japon, travaillé par l'anarchie, n'a réalisé son unité que dans sa haine contre l'étranger et dans sa volonté de s'égaliser à lui. Cette haine a pris toutes les formes : le mépris, la ruse, la flatterie, la curiosité. Je la préfère sous les dehors rugueux où nous la présentent les Satsuma. Peut-être l'intérêt du Japon n'exige-t-il pas encore qu'elle disparaisse tout entière. Certains peuples ont une surabondance d'humeur combative qui, dès que la crainte ou la défiance de l'étranger ne l'absorbe plus, se résorbe en eux-mêmes et les empoisonne.

C'est pourquoi la ville de Saïgo m'a laissé l'impression d'un Japon rude et sombre, au sein d'une nature resplendissante, mais dont la rudesse me reposait des aménités parfois frauduleuses du Japon central.



Le gentilhomme écuyer, le *kerai*, du vieux prince Shimadzu, mort quelques mois auparavant, m'ouvrit les portes de l'habitation seigneuriale où demeuraient encore les femmes du prince et les cadets de

ses enfants. L'une d'elles, que je ne vis point, était toute jeune. Un ou deux ans avant de mourir, le jour des grandes courses, le Prince l'avait remarquée pour sa modestie et avait ordonné qu'on la lui amenât, car il avait gardé les usages et les privilèges de ses ancêtres. Il vivait à l'écart, entouré de médecins chinois; et, comme lui, ses fils portaient l'ancienne coiffure. Le lendemain de ses funérailles, on les a fait tondre à l'européenne, et l'aîné est parti pour Tôkyô. Son palais de Kago-shima avait été démoli; mais les Shimadzu possédaient de nombreuses maisons de campagne. Il se retira dans la plus belle, près de la ville et de la mer, en face de Sakura, l'île volcanique aux sources d'eau chaude et aux pentes herbeuses, dont le volcan s'élève avec la même grâce que le mont Fuji.

Cette résidence se distingue à peine de la colline où elle s'appuie et de la forêt qui l'enveloppe. Elle se cache, et c'est un monde. La maison en bois clair est d'une simplicité que rehausse çà et là un objet d'art infiniment précieux : une coupe, un vase, un écran, une peinture. Il suffit d'un seul de ces bijoux, et la pièce en est meublée comme si elle avait été faite uniquement pour le contenir. De temps en temps, le plancher rend sous nos pas un cri plaintif qui, dans ces demeures où l'on marche toujours sans chaussure, avertit les maîtres toujours

défiants qu'un serviteur ou qu'un visiteur approche. Les jardins et le parc, enrichis de plantes exotiques et d'essences tropicales, — car le prince était horticulteur, — d'un côté descendent vers la mer, et, de l'autre, se perdent dans la montagne où ils deviennent par dégradations insensibles de plus en plus sauvages. Ils renferment des hameaux et des petites cités ouvrières. Un escalier couvert de mousse et d'ombre conduit à la manufacture où le prince fabriquait ses fusils de chasse. Un peu plus loin, voici, dans leur installation primitive, des machines à concasser les blocs aurifères ; puis des huttes et des fours de potier, et une petite exposition des merveilleuses faïences craquelées qu'on appelle, je ne sais pourquoi, « vieux Satsuma », puisque leur vraie gloire ne date que de la première moitié du ^{xix}^e siècle. Sans sortir de sa résidence, le prince surveillait ces nombreux travaux. On vendait à la ville ses poteries et ses récoltes. Et cet homme, qui semblait rechigner à l'appât des nouveautés, n'en avait pas moins fait installer la lumière électrique jusque dans ses lanternes de pierre.

Au détour d'une allée, mon compagnon se plia en deux, et j'aperçus, à quelques pas de nous, un petit garçon de cinq ou six ans, le dernier né des Shimadzu. Il était charmant.

— Que Votre Grâce veuille bien saluer Monsieur, lui dit sa nourrice.

Cet amour de l'ouveteau, à qui la présence d'un barbare causait un étonnement mêlé d'impatience, recula tout en fixant sur moi ses yeux adorablement sincères.

— Je ne veux pas le saluer ! répondit-il.

Et, pendant que nous nous éloignions en souriant, il resta planté au milieu de l'allée, furieux et songeur.



Le soir même du jour où j'avais visité cette demeure de Daïmio, je dînai en compagnie du préfet, un ancien Daïmio, non de Kiushu, mais du Nord. Il était de nature beau parleur ; mais la liberté de son entretien venait en grande partie de ce que nous étions l'un et l'autre, à un degré différent, des étrangers à Kagoshima. Il avait remplacé un préfet envoyé comme lui d'une province lointaine et dont les efforts s'étaient brisés contre l'entêtement des Satsuma qui ne voulaient être administrés que par un des leurs. Le gouvernement avait tenu bon, et le vicomte Kano s'était fait accepter dans la place.

Nous parlions des gens de Kagoshima et des difficultés pour un fonctionnaire à gagner leur confiance.

— L'esprit samuraïque demeure encore vivace, me disait-il, et nous évitons autant que possible de

le froisser. Dans les campagnes, où vivait la noblesse armée, nous ne nommons que des instituteurs, descendants de samuraï. Les diverses classes se fondent plus rapidement à la ville. Mais, lorsque je suis en tournée et que je préside des réunions, vous n'imaginez point mon embarras : si je parle pour les samuraï qui garnissent les premiers bancs, les paysans ne me comprennent pas ; si je parle pour les paysans, les samuraï s'endorment. Ils ne s'entendent les uns et les autres que dans l'admiration de Saïgo. Seulement, ne leur demandez pas ce que Saïgo voulait faire : ils n'en ont jamais rien su ! Saïgo représente à leurs yeux l'honneur sous sa forme antique, tout ce qui est mort, tout ce que la mort a transfiguré, tout ce qu'on ne reverra plus. Quand on a enterré le prince Shimadzu, les vieux hommes pleuraient. Sa famille n'est pourtant pas éteinte, et on le respectait plus qu'on ne l'aimait. Mais il était le dernier prince féodal, et c'était encore Saïgo qu'on pleurait en lui... Et moi aussi, j'ai été prince ! Je ne regrette pas ce temps-là : il me semble que j'ai passé ma jeunesse en captivité. Les Daïmio ne jouissaient d'aucune liberté, d'aucun plaisir. De dix heures du matin à onze heures, chaque jour, nous étions obligés de recevoir le salut de nos serviteurs. Les repas étaient interminables, et nous mangions toujours, toujours froid ! Avant la Révolution, j'oserais presque dire

que j'ignorais le goût du riz chaud ; car les cuisines étaient fort éloignées, le riz se transmettait de mains en mains, et souvent, au moment de vous être servi, il reprenait le chemin de l'office, parce qu'un œil vigilant y avait découvert un grain érasé, un pauvre petit grain ! Ceux des Daïmio qui ne s'intéressaient à rien se levaient très tard et tuaient le temps en compagnie de leurs femmes. Ils en avaient huit ou dix. On s'amusait à tourner des poésies chinoises ; on jouait aux devinettes... Vers dix heures, tout le monde se couchait. Et nous nous sentions très surveillés ! Nos samuraï étaient plus dévoués à notre maison qu'à notre personne. Ils avaient moins le désir de nous plaire que le souci de nous maintenir dans les traditions. S'ils estimaient que leur Daïmio compromettait l'honneur ou les intérêts de son daïmiat, ils le supprimaient...

Il s'arrêta un instant. Nous dînions sous une véranda, et l'on n'avait point allumé, car la soirée était toute claire. Les grenouilles coassaient sous les roseaux du jardin, et un chat, immobile à l'extrémité d'un petit pont de pierre, écoutait leur musique. De l'autre côté du chemin, un filet d'eau, dans une rigole de bambou, ruisselait d'un vieux mur velouté de mousse. De temps en temps, des écuries du préfet, un cheval hennissait, le cheval qu'un Prince de la famille impériale, mort à Formose, lui

avait légué et qu'il soignait comme un ami. Et plus loin des trompettes enfantines égrenaient leurs sons fêlés sur la pente des rues élargies par le silence et la blancheur du soir.

Le vicomte Kano releva son visage osseux, un visage qui vous faisait penser : Mon Dieu, que cet homme a failli être laid ! Mais d'où vient que de ses tempes déprimées, de son nez trop court, de sa bouche trop large, de sa peau couturée, se dégage tant de séduction ?

— Les enfants de Kagoshima, dit-il, sont enragés à sonner dans des trompettes !...

Et retournant à ses souvenirs :

— Oui, nos samuraï supprimaient quelquefois leur Daïmio. Et peut-être n'avaient-ils pas tort ! Mais quelle fidélité aux jours d'épreuves ! Quel désintéressement ! Combien de Daïmio leur durent de ne pas tomber dans la misère ! Les Shimadzu eux-mêmes traversèrent au xviii^e siècle une crise financière où leur crédit aurait sombré, sans l'intelligence et le dévouement de quelques obscurs samuraï. La Révolution a dissous les clans, mais elle n'a pas délié de leurs obligations le cœur de ces hommes. Je connais, hélas ! d'anciens Daïmio très riches qui ont oublié leurs serviteurs ruinés : je ne connais pas de Daïmio ruinés qui ne soient encore aujourd'hui honorés et entretenus par leurs anciens serviteurs... Mes pères avaient reçu leur titre princier

des Tokugawa : j'ai combattu pour le Shôgun contre les troupes impériales ; et, chaque année, nous nous réunissons tous, Daïmio du nord, et nous offrons un banquet au chef de la maison Shôgunale... Et chaque année, depuis vingt-cinq ans, mes samuraï d'autrefois viennent me saluer et m'amènent leurs enfants et leurs petits-enfants...

Il souriait avec un léger tremblement dans la voix. Je ne doutais point qu'il fût heureux de ne plus être Daïmio ; mais qu'il fût heureux de l'avoir été, et fier de le rester pour quelques nobles âmes, j'en doutais moins encore. Et c'était très émouvant de l'entendre évoquer ses souvenirs et la beauté morale de l'ancien Japon, le soir, dans cette ville dont les larges rues pâles montaient vers des tombeaux.

Les Japonais ne s'abandonnent jamais à leur émotion. Le vicomte Kano redevint le préfet, un préfet extrêmement moderne, préoccupé des écoles et de l'industrie, et il termina sur ces mots bien japonais :

— Enfin les Satsuma n'ont point le caractère insociable qu'on leur prête si souvent ; et vous voyez que ce n'est pas difficile de réussir chez eux, puisqu'un imbécile comme moi y est arrivé.

* * *

Quand je songe à Kagoshima, que de figures inté-

ressantes surgissent à mes yeux, surtout des figures d'officiers ! Il me souvient du jour où je rendis visite à l'amiral Kabayama, un des réorganiseurs de la marine, une des gloires de Satsuma. J'avais demandé son adresse à un enfant qui passait. J'en eus bientôt cinquante devant et derrière moi. On m'escorta comme si j'allais faire un sacrifice aux dieux. Et je les retrouvai, en quittant l'amiral, qui m'attendaient près de la porte, très respectueusement.

L'amiral n'avait point la parole facile du vicomte Kano. Il était de la race des Saïgo et des Obuko, un taciturne loup de mer. Et cependant, dès qu'il en vint à causer d'autrefois, il s'échauffa. On eût dit qu'il entendait encore le bombardement des Anglais. Les honneurs dont on l'avait comblé atténuaient à peine son regret de ne plus voir le Kagoshima des Écoles Privées : « Une ville admirable, Monsieur ! » En somme, l'idéal de ces hommes eût été de conserver leur état social sous la protection des mitrailleuses perfectionnées et des vaisseaux de guerre dernier modèle. Ils ont eu le courage de mater leurs répugnances et de s'interdire les rêves stériles. Mais quand, à leur déclin, ils se retirent dans leur province, au milieu d'un jardin dont les pierres leur parlent au cœur et des nouvelles générations qu'ils ont formées et qui les vénèrent sans toujours bien les comprendre, ils se

relâchent de leur propre contrainte et se permettent les douceurs de la mélancolie.

Un autre jour, je me présentai chez le colonel Nojima, et je ne rappelle ici cette visite que pour montrer jusqu'où va la politesse japonaise, même dans cette âpre province. Le colonel était aussi épris de la France qu'un Japonais peut l'être ; mais il ne m'avait jamais vu. Je lui fis passer ma lettre d'introduction, et, un instant après, j'étais reçu dans une pièce grande ouverte sur le jardin. Il m'exprima le plaisir que lui causait mon arrivée, s'informa de la durée de mon séjour et me pria de venir dîner au restaurant le surlendemain.

Cependant de la chambre voisine, dont ne nous séparait qu'une cloison de papier, j'entendais des gémissements rauques. Et, comme je m'étais approché du balcon de bois, qui fait le tour de la maison, j'aperçus dans cette pièce également ouverte une forme humaine étendue sous des couvertures, devant deux hommes accroupis et silencieux. Je voulus prendre congé :

— Ne partez pas si vite, me dit-il. Vous êtes ici chez vous et je tiens à vous offrir un vieux tabac, du tabac de cent ans !

— Mais vous avez un malade, lui répondis-je.

— Oui, fit-il, mon père est souffrant...

Son père agonisait !

Il me semble bien avoir lu quelque chose de semblable dans les Anciens. N'était-ce point ainsi qu'Admète recevait ses hôtes ? « Il ne convient pas que des hôtes entendent nos sanglots et soient attristés de notre deuil... Si j'avais repoussé de ma demeure l'hôte qui vient à moi, je n'en serais pas moins malheureux et je serais plus coupable d'avoir manqué aux devoirs de l'hospitalité... » Mais Admète était Admète, et j'avais en face de moi le plus moderne des officiers japonais.

IV

DE KAGOSHIMA A KUMAMOTO

De Kagoshima je gagnai, en compagnie du Père Raguét, un missionnaire belge, la grande ville centrale de Kumamoto.

D'abord, nous suivîmes des routes bordées de pins aussi hauts qu'elles étaient larges. Ces arbres n'y avaient pas été plantés à distances égales uniquement pour donner de l'ombrage. Jadis, pendant les guerres civiles, derrière la retraite précipitée du Daïmio, on les abattait sur la chaussée comme autant d'entraves au galop des ennemis. Puis nous entrâmes dans la région des collines, et, après plusieurs relais, nous atteignîmes la frontière des Satsuma, où naguère se dressaient les postes d'observation. Les maisons des samuraï, avec leurs enclos de bambou et leurs portes à auvent, y tranchent sur le dénuement des misérables huttes disséminées au milieu des rizières. Peu de villages; très peu de chapelles. Des troupes de chevaux paissent aux flancs des hauteurs et s'enfoncent en galopant dans des gorges profondes. Le cratère du Kirishima fume à l'horizon. Sous l'éternelle menace volcani-

que, la nature, hérissée de pics et creusée de torrents, devient d'une belle sauvagerie.

À la tombée du crépuscule, nos chevaux franchirent à gué une rivière limpide où se mirait un ciel d'orage. Heureusement nous touchions aux premières cabanes du village de Kakuto. L'auberge était infecte. Nous n'aurions pas éprouvé plus de démangeaisons sur des orties que sur ses nattes. Le riz était gâté; le saké tournait à l'aigre. Impossible de trouver dans le village la queue d'un poisson sec. Toutes les maladies de peau fermentaient sous les couvertures rapiécées qu'on étala devant nous. Quand l'averse redoublait de violence, on était obligé de fermer les contrevents, car les fenêtres eussent été emportées; et le lendemain nous passâmes une partie de la journée dans une obscurité presque complète.

D'autres voyageurs subissaient notre sort. Deux marchands, agenouillés l'un en face de l'autre, psalmodiaient leur journal. Comme chacun avait le sien, je m'étonnais qu'ils pussent s'entendre eux-mêmes. Mais les Japonais sont accoutumés à ce tour de force. Quand ils eurent fini, ils se rapprochèrent de notre brasero, allumèrent leur pipette, et entamèrent une discussion ébouriffante sur les infanticides. L'un prétendait que l'usage assez répandu chez les paysans du Kiushu de supprimer leur nouveau-né, quand leur famille était trop nom-

breuse, persistait malgré les progrès de la civilisation. L'autre affirmait que ça ne se faisait plus. Mais le premier citait l'exemple d'un paysan qu'il avait connu, d'un homme très doux et très poli, dont les trois derniers enfants étaient morts le jour même de leur naissance et le troisième d'un très doux coup de sabre. Mais son interlocuteur observa que le coup de sabre lui semblait fort invraisemblable, vu que, de tout temps, un léger morceau de papier collé sur leurs lèvres avait suffi pour envoyer les fâcheux petits êtres compter les cailloux dans le lit de la rivière où le dieu Jizo amuse les ombres des enfants. Ils n'arrivèrent pas à se mettre d'accord; mais ils échangèrent force civilités, et, se tournant vers le Père Raguet, ils lui demandèrent la grâce de s'entretenir avec un homme aussi distingué. Et l'un d'eux lui posa cette question : « Pourquoi les Européens écrivent-ils différemment le nom du Bouddha ? » car il avait entendu un bonze en arguer la faiblesse de la science occidentale. La réponse du Père le satisfit si pleinement qu'il déclara que ce bonze n'était qu'un sot et qu'il s'excusa de sa propre imbécillité.

Vers le second soir, nous descendîmes dans la salle du rez-de-chaussée. Des gens y somnolaient autour d'un grand trou rectangulaire où l'on avait allumé le feu. J'aperçus le visage assez fin d'une toute jeune femme. Elle avait les dents laquées,

ces affreuses dents noires qui distinguent les femmes mariées. Mais on nous dit qu'elle n'était pourtant qu'une jeune fille et qu'elle ne s'était noirci la bouche qu'afin de courir moins de dangers sur ces routes où les hommes ont d'ordinaire bon marché de la vertu des passantes. Et l'on nous raconta qu'une fille, le même soir, aux environs, avait failli trois fois être violée : la première fois, au milieu de la rivière, par un charretier qui l'avait fait monter dans sa charrette ; la seconde fois, par l'ami d'un juge qui passait précisément sur l'autre rive et dont les cris avaient arrêté le charretier ; la troisième fois, par le juge en personne qui l'avait arrachée des mains de son ami et l'avait conduite à l'auberge, où l'aubergiste, accouru au bruit, la sauva. Et le premier des deux marchands s'étonna que les progrès de la civilisation n'eussent pas encore épuré les mœurs. Mais le second branla la tête et s'étonna plus grandement que la fille eût résisté à ces trois assauts. Et ils s'adressèrent de mutuels compliments ; après quoi, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, on nous amena deux chevaux bâtés de ces hautes selles japonaises qui donnent au cavalier l'air d'être perché sur la bosse d'un dromadaire ; et nous nous mîmes en route, légers de notre long jeûne. Toute la vallée de rizières et sa résille de canaux miroitaient au soleil. La route,

dont la terre sablonneuse avait absorbé la pluie, contournait la colline, et, pendant près de trois lieues, grimpait entre deux forêts de cryptomérias et de camphriers où ruisselaient des sources éternelles. A peine entendions-nous, à de rares intervalles, les coups sourds des bûcherons dans leurs petites exploitations de camphre. Quand nous fûmes parvenus au versant opposé, la riche province de Higo s'étendit sous nos yeux. Les rizières reparurent à l'orée des bois, et la ligne azurée des collines à l'horizon. Les eaux n'arrêtaient point de bruir et dévalaient avec nous sur la pente de ce parc sauvage. Nous marchions entourés de leur allégresse comme le chasseur de sa meute. Les villages n'étaient que des amas de huttes où les habitants vivaient presque à l'état de nature; et l'auberge de notre dernière étape avant Hitoyoshi n'avait rien à nous offrir. Elle ne vend aux pauvres hères qu'un peu de feu pour cuire leur riz.

Hitoyoshi est une petite ville jetée des deux côtés d'un large torrent au milieu d'une forêt. L'hôtel était tenu par un marchand de faïences. On traversait son magasin, puis une cour; et les chambres des voyageurs surplombaient les eaux furieuses. Nous avions en face de nous une île qu'un double pont de bois reliait à chaque rive, et, sur de vieux remparts moussus, un groupe de maisons aussi

blanches que les châteaux d'autrefois : la fabrique de saké.

Quand la pleine lune monta, ce fut un spectacle à faire pâmer les quarante mille dieux de l'Empire. Ses rayons dansaient sur les flots et traçaient en dansant de grandes lettres chinoises. L'île écumeuse et les saules de la rivière baignaient, légers et diaphanes, dans une vapeur argentée. Les ponts noirs s'allongeaient dessinés à l'encre de Chine. La fabrique de saké se détachait éblouissante sur le velours bleu des forêts, et des feuilles vertes luisaient au bord de l'eau comme les yeux des chats.

Hormis deux personnes, je crois bien que toute la ville s'était mise aux fenêtres ; l'une, un sacristain, qui battait le tambour dans un temple bouddhique ; l'autre, un jeune homme dont je recevais la visite.

Il était entré chez moi aussi délibérément que chez lui et s'était ainsi présenté :

— Je suis un étudiant de Kagoshima, mais j'ai des parents à Iitoyoshi. On m'a dit que vous étiez descendu à cet hôtel : j'ai voulu vous voir et vous parler.

Je lui offris une tasse de thé et une cigarette : il refusa la cigarette et la tasse de thé, et me posa successivement les questions suivantes : « D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Depuis combien de temps êtes-vous au Japon ? Etes-vous missionnaire ? Prêchez-vous la Doctrine ? Quand retournerez-vous

dans votre pays ? Quel est votre âge et votre profession ? » Ce naïf gaillard m'amusait ; je lui répondis brièvement, et j'allais l'interroger à mon tour quand il repartit : « Qu'avez-vous dans votre malle ? Combien avez-vous apporté de vêtements ? Comment avez-vous obtenu votre passeport ? »

— Ah ça ! dis-je au Père Raguet, il commence à m'impatisser. Auriez-vous la bonté de lui demander s'il est de la police ?

— Mon ami, fit doucement le Père Raguet, êtes-vous de la police ?

— Non, répondit-il, je suis de Kagoshima.

Et, imperturbable, il recommença : « Êtes-vous riche?... »

— Mon ami, interrompit le Père Raguet, vous n'avez pas bien compris la question que Monsieur m'a prié de vous poser. Il voudrait savoir si vous êtes de la police, parce que seul un policier se permet d'interroger les gens comme vous le faites.

— Je vous ai dit, répliqua-t-il, que j'étais un étudiant de Kagoshima.

— Mais, mon ami, répondit encore plus doucement le Père Raguet, les étudiants de Kagoshima ont-ils le droit de se montrer impolis envers les étrangers ?

Il attacha un instant ses yeux sur les nattes et reprit en se tournant vers moi :

— Puisque vous venez de France, vous pourriez

peut-être m'apprendre quels sont les examens qu'on y passe.

— Ils sont innombrables, lui répondis-je, et vous auriez plus tôt fait de me citer les noms de tous vos Empereurs que moi de vous énumérer nos concours. La soirée n'y suffirait pas, et ce serait dommage de l'employer ainsi.

Il se leva, nous salua d'un brusque mouvement de tête et, sans un mot d'excuse, sans une formule de politesse, il alla rejoindre des camarades qui l'attendaient dans la cour (1).

La dernière partie de notre voyage fut brève. Nous descendîmes en six heures les rapides du Kumagawa qu'on met quatre jours à remonter. Quand notre radeau passait du bouillonnement des vagues sur les grandes nappes muettes et sombres, le chant des rossignols éclatait dans les forêts rocheuses. En approchant de Yatsushiro, nous perçûmes, derrière les collines plus basses, la rumeur de la mer, et les Japonais qui dormaient sur les bancs se réveillèrent.

(1) Je lis dans une lettre de saint François Xavier, datée du 29 janvier 1552 : « Le jour et la nuit, le missionnaire est assiégé d'une foule de questionneurs importuns et interminables... Le vice de cette nation est de tracasser sans pudeur les étrangers et ceux que les hasards de la mer jettent sur leurs côtes. Le Japonais en use à leur égard *avec une liberté qui tient du mépris et de l'insolence*, lors même que ceux-ci évitent avec soin de lui être pénibles ou à charge. »

Quelques heures plus tard, le chemin de fer nous déposait à Kumamoto, où je devais me séparer du Père Raguet. On ne voulut point me recevoir au premier hôtel de la ville, sous le prétexte, d'ailleurs fort admissible, que des officiers européens, le mois précédent, ayant refusé d'enlever leurs bottes, y avaient déchiré les nattes de leur chambre.

LE TEMPLE DES LÉPREUX

De quelque hauteur qu'on domine la ville, on ne la distingue pas. Kumamoto n'est qu'un grand lac de verdure d'où émergent, remparts sur remparts, et ruines sur ruines, les formidables promontoires de son château féodal. On a dressé sur l'emplacement de la troisième enceinte des baraques de bois où campe l'État-major. Les rues et les ruelles respirent la mollesse des cités tropicales. Elles en ont le silence, et, dans certains quartiers, la pauvreté nue.

Le fondateur du château, Kato Kiyomasa, bâtit, à quelque distance de la ville, un temple où il est honoré comme une divinité miraculeuse. Fut-il durant sa vie rongé d'un mal secret ? Éprouva-t-il à l'égard de ceux qui l'étaient une compassion si profonde que le souvenir en a sanctifié son nom ? Tant il y a que le temple de Hommiôji attire les lépreux de tous les coins du Japon. Ils vont en pèlerinage aux autres temples ; mais ils viennent ici avec l'intention d'y demeurer, soit qu'ils espèrent un miracle ou que les traces des misérables comme

eux leur aient rendu cette terre plus douce à fouler.

Une longue avenue, étroite et dallée, bordée d'arbrisseaux, mène au temple. De loin, on entend le ronflement sourd des litanies *Namu Myôhô Rengue Kyô!* Et dès qu'on s'approche, des écorchés vivants, des corps à demi dévorés, s'arrêtent de pétrir leurs chapelets et vous tendent une main qui semble sortir du sépulcre. Ils sont épouvantables, plus épouvantables encore parce que nous dérobent leurs linges bleus ou noirs. Les très vieux escaliers du temple s'élèvent entre deux rangées de boutiques qui vendent des baguettes d'encens et des statues guerrières de Kato Kiyomasa. Leurs marches sont usées ; usée, l'auge en pierre où flottent des écuelles de bois ; usé, le plancher du premier sanctuaire, pavillon ouvert à tous les pèlerins ; usé, le grillage de la seconde enceinte, qui, derrière ce premier sanctuaire, en cache un autre mystérieux et rouge.

De grands jardins font à ce temple des moribonds un luxuriant décor ; mais l'horreur des figures qu'on y croise en assombrit la lumière. Et pourtant, ces figures camardes, ces têtes de morts éclaboussées de sang, m'ont inspiré moins de pitié que certains visages d'adolescents et de jeunes filles qui priaient devant l'autel. Ils avaient une fraîcheur et une plénitude de carnation très rares chez les Japonais. Une jeune femme surtout, dont je ne

voyais que le profil, me parut bien belle. Sa brillante pâleur jetait le même éclat que si elle se fût lavée dans un bain d'aromates. Mais quand elle descendit les escaliers, j'aperçus une vilaine tache sur son autre joue; et l'on me dit que c'était une lépreuse. La lèpre ne se déclare souvent qu'à vingt ou vingt-cinq ans; et seule, paraît-il, une certaine splendeur de teint permet de la soupçonner. La jeune femme, dont la robe et la ceinture indiquaient une condition assez relevée, fit le tour du temple, suivie d'une vieille domestique, et s'éloigna sur le chemin dallé entre les images vivantes et lugubres de ce qu'elle serait bientôt.

Parmi ceux qui suppliaient la Divinité, les plus atroces voilaient leur figure comme pour ne pas effrayer sa miséricorde. On prétend qu'il s'est accompli des miracles; et, si c'est une erreur, c'est une de celles que personne au Japon ne songe à démentir. Tant que la science ne saura guérir la lèpre, l'espoir d'une guérison surnaturelle sera l'unique bien des lépreux. La personne qui m'accompagnait en interrogea : les uns n'avaient plus personne au monde et vivaient des trois ou quatre *sen* que, dans les bonnes journées, ils obtenaient des passants; les autres avaient quitté leur famille afin de ne pas lui infliger la honte de leur présence et de ne pas nuire à leurs frères et sœurs. Une jeune fille racontait que ses parents avaient dépensé

pour la soigner tout ce qu'ils possédaient. Un homme de trente ans qui ne pouvait plus marcher avait été traîné par sa mère à Kumamoto; et la vieille femme mendiait pour lui. Quelques-uns pleuraient et désiraient mourir; quelques autres maudissaient leurs parents, dont ils avaient hérité l'affreuse infection.

C'est l'honneur du Christianisme que, partout où la misère humaine ne se retranche pas derrière des fossés infranchissables, on trouve des chrétiens qui s'y dévouent. Un missionnaire français, le Père Corre, et des protestantes anglaises ont installé pas loin du temple deux léproseries. J'ai visité celle du Père Corre. Il faisait un soleil accablant. Quand j'y arrivai, je mourais de soif. Il envoya sa gardienne, une Japonaise convertie, nous remplir une bouteille d'eau. Dans la salle tapissée de nattes où nous nous tenions, plusieurs malades étaient accroupis, et deux femmes dont les visages écaillés et crustacés étaient tragiquement infâmes. A l'idée que j'allais boire de *leur* eau dans un récipient que sans doute *leurs* mains avaient touché, je faillis refuser; puis j'eus honte de cette petite lâcheté devant un homme qui se consacrait à ces misérables. Mais jamais l'eau d'une mare ne parut plus saumâtre à un ivrogne invétéré qu'à moi cette eau de source limpide et fraîche.

La léproserie, que le Père Corre eût voulue aussi

large que sa charité, ne pouvait recevoir qu'une trentaine de lépreux et quelques autres suppliciés, hélas ! plus horribles, car, sauf dans son dernier période où les articulations se rétrécissent, où les pieds tombent, où les mains deviennent d'informes moignons, où la peau s'effrite, la lèpre ne présente pas de caractères aussi abominables que certaines contagions plus répandues.

Bâtie en pleine campagne, sur un petit plateau, continuellement aérée et ensoleillée, la maison toute japonaise offrait aux infortunés le refuge le plus avenant où attendre la douce mort. Cependant plusieurs n'y passent que l'hiver et s'échappent au printemps, qui préfèrent à cette vie tranquille et saine l'incertitude du lendemain et les cauchemars au creux des fossés. Les champs des alentours sont parsemés de *yadoya*, petits bouges dont les patrons sont eux-mêmes atteints de la lèpre. Les pensionnaires y paient un ou deux *sen* par jour. On les loge vingt ou trente dans une seule pièce. Quand l'un d'eux exhale « une odeur de cercueil défoncé », ses compagnons protestent. Le patron arrive. Si l'individu est encore capable de se traîner, il s'éloigne. Sinon, deux hommes le transportent sur la route où il crève. La police leur défend de mendier autour du temple ; mais on les y tolère. Elle leur interdit de descendre dans la ville ; mais, quand elle les aperçoit, elle tourne la tête. Les policiers

n'oseraient mettre la main sur ces gens inviolables. Et les hôpitaux de Kumamoto n'acceptent que des malades payants.

Les Japonais sont-ils donc si dénués de pitié que, parmi les bonzes et les fidèles dont les donations ont enrichi les temples, personne n'ait eu le cœur de faire ce que font ces protestantes anglaises et ce catholique français? Il est vrai que leurs lépreux sont peut-être moins à plaindre que ceux de notre Moyen-âge. On ne les oblige ni à la cagoule ni à la cliquette. On ne les maintient pas dans un isolement rigoureux. La populace ne les a jamais massacrés comme des empoisonneurs diaboliques. Mais je ne connais pas un seul exemple d'apôtre indigène s'enfermant avec eux au fond de leurs *yadoya*, et je ne sais pas de légende nipponne qui, de près ou de loin, nous rappelle notre saint Julien l'Hospitaller. Pourtant nous aurions tort de nier la bienfaisance japonaise. Je n'ai séjourné dans aucune ville sans y recueillir des histoires authentiques de dévouement et d'abnégation. Seulement, ce n'était qu'entre parents, alliés, voisins, anciens vassaux du même seigneur, membres du même clan, que cette charité, d'une admirable discrétion, s'ingéniait et se prodiguait. Il semble bien que les souffrances des inconnus n'émeuvent guère les Japonais. Et les bonzes eux-mêmes, — soit que leur tempérament asiatique s'y oppose, ou que leur doctrine d'anéan-

tissement recouvre, comme je le crois, un incomparable orgueil, — n'éprouvent point à l'égard des misérables fantômes de ce monde l'amour passionné des haillons et des plaies que le Christianisme inocule à quelques-uns de ses prédestinés, et plus simplement l'amour de la misère (1).

« Chacun pour soi ! » dirait volontiers le Japonais : on le comprendrait mal si l'on n'entendait que ce « chacun pour soi » veut dire « chacun pour sa maison, sa famille, ses amis, son clan ». Son égoïsme n'est qu'un altruisme restreint. Et si vous voulez en avoir une image précise, imaginez les grandes rues japonaises, celles de Kagoshima, par exemple, qui m'ont tant frappé, et, en général, toutes celles que leurs habitants sont tenus de balayer : ils s'en acquittent en conscience ; mais du haut en bas, sur le milieu de la chaussée, sur le juste milieu, comme une ligne tracée au cordeau et ininterrompue, les ordures s'amoncellent. Les voitures et les piétons les dispersent pendant la journée, et, le lendemain

(1) Cependant les bonzes reprochent souvent aux Japonais leur égoïste indifférence dans la vie journalière. L'un d'eux leur disait à Kumamoto même : « Vous n'êtes bons qu'en paroles ! Faudrait-il donc que les Européens vous enseignent à être secourables ? Regardez-les, lorsqu'ils sont en kuruma au bas des côtes : ils descendent de voiture. Et vous, vous qui avez payé moins cher que ces étrangers, vous continuez de vous y prélasser : peu vous importe que votre kurumaya crève à la peine ! » Ce bonze avait dû voir de milliers de fois un pauvre vieil homme attelé à un chariot trop lourd et qui essaie de gravir la pente raide et luisante d'un pont où la foule le regarde et passe ; aucun Japonais ne songe à lui donner un coup d'épaule, aucun — pas même le bonze...

matin, elles reviennent et reforment la limite exacte où s'arrête, de l'un et de l'autre côté, la vigilance des habitants. Il en est de même dans les souffrances de la vie. La bienfaisance des Japonais ne dépasse pas leur rayon familial. Leur pays est comme traversé d'une zone neutre où le solitaire qui tombe n'est relevé par personne. On ne l'écrasera point ; on ne l'insultera pas ; mais nul n'essaiera de le soulager ou de le consoler. Libre aux étrangers de glaner dans ces rebuts humains quelque gratitude étonnée !

VI

LA PRISON D'OMUTA

La distribution des billets se fait dix minutes avant le départ du train. Ce règlement très européen, je le retrouve au Japon affiché sur une pancarte et rigoureusement observé. La conséquence en est simple. Tous les départs de trains, où se pressent un grand nombre de voyageurs, sont précédés d'une effrayante bousculade. Par bonheur, les Japonais ne crient pas : ils se contentent de se fouler et, au besoin, de s'escalader. Arrivés devant le guichet, où les regarde un fonctionnaire rogne, le samuraï en casquette, ils aspirent un peu d'air avec ce sifflement rentré qui annonce une supplication, et ils expriment le vœu d'obtenir un billet. Le fonctionnaire, que sa moindre hâte à les satisfaire rabaisserait dans l'estime générale, leur passe lentement un petit morceau de carton. Second sifflement qui serait suivi d'une formule cérémonieuse adaptée à l'importance du service rendu, si ceux qui leur montent sur les talons ne les expulsaient du guichet pour y siffler à leur tour. Dans les gares du centre, le chemin de fer a beaucoup simplifié

l'ancienne politesse. C'est un grand éducateur. Mais, en ces lointains parages, elle n'avait pas encore pris son parti et luttait désespérément contre la rapidité du courant moderne.

— Hé! dit mon compagnon, nous allons manquer le train!

Si je n'osais pas lui répondre que ce me serait égal, je le pensais. On m'avait proposé, lorsque je quittai Kumamoto, de me montrer les houillères et la prison d'Omuta, et j'avais accepté, sans enthousiasme. Le train manqué m'eût dégagé de ma promesse et m'eût permis de regagner d'une traite le port de Moji. Aujourd'hui, je ne regrette pas que le train soit parti avec un quart d'heure de retard, car la prison d'Omuta reste un de mes plus âpres souvenirs de cette grande île.

Je ne dirai rien des mines, sinon que l'absence de feu grisou les rend peu meurtrières. La Société qui les possède y emploie cinq mille ouvriers et forçats. Si les galeries en sont mal aérées et toujours menacées par les eaux, le souffle de la mer très proche assainit les villages des mineurs. Dans cette nature implacablement délicieuse, ils ressemblent plutôt à des villages de pêcheurs qu'aux agglomérations lugubres des enfants de la terre noire. Ces ouvriers ont la même insouciance paresseuse que ceux des fabriques. La main-d'œuvre au Japon est presque partout lente et molle. Ils ne se sont pas

encore plus mis en grève que les forçats ne se sont révoltés.

J'avais déjà vu à Tôkyô une prison, une de ces prisons modèles dont une vieille femme, qui y avait été enfermée quelque temps, disait en rentrant chez elle à ses petits-fils : « Ah ! mes enfants, quel bon riz on mangeait là-bas ! Et quels beaux cerisiers fleurissaient dans la cour ! Il n'y en a pas de pareils même au parc d'Uyéno. » Je n'ai point remarqué de cerisiers dans la prison d'Omuta ; mais j'y ai retrouvé ces épaisses galeries en bois grillagées et séparées les unes des autres, exactement semblables à nos ménageries. Derrière les barreaux, exposés au froid ou à la chaleur, harcelés par les moustiques, les condamnés étaient étendus sous des couvertures d'un jaune capucine. Les grandes cages en contenaient une vingtaine ; les moyennes, cinq ou six ; les petites n'en logeaient qu'un à qui son isolement donnait l'air redoutable.

Un garde-chiourme, armé d'un bâton, s'avancait vers le directeur, faisait le salut militaire, et, frappant sur le plancher comme un dompteur qui secoue la torpeur de ses bêtes, criait : « Saluez ! » Ceux que la fatigue de la nuit et le sommeil n'avaient pas terrassés se prosternaient et attendaient le second commandement : « Relevez-vous ! » Leur visage n'avait point d'expression farouche ; mais il semblait dépourvu de vie personnelle, et triste de cette

tristesse qui n'est peut-être qu'une absence de pensées sur l'avenir. Les cellules de correction aux panneaux pleins ne recevaient le jour que d'une petite lucarne à tabatière. Les condamnés qui avaient entendu nos pas s'agitèrent, et, devinant qu'on les regardait, adressèrent à leur mur des salamalecs précipités.

Nous avons déjà parcouru presque tout l'établissement, et nous allions entrer à l'infirmerie, quand le directeur échangea quelques mots avec un Japonais, professeur de langues étrangères, qui se trouvait par hasard à Omuta et qui nous avait accompagnés. Nous rebroussâmes chemin et l'on me conduisit devant deux cages qui n'étaient occupées chacune que par un prisonnier.

Un coup de bâton sur les barreaux, et les deux hommes, vêtus de jaune, longues figures labourées, aux moustaches tombantes et aux yeux morts, se jetèrent à genoux et se prosternèrent si rudement que leur front heurta le bois du plancher.

— Voici, dit le directeur, un Capitaine et un Commandant de l'armée japonaise qui, à Formose, ont fui devant l'ennemi.

— Oui, ajouta le professeur, heureux de me prouver qu'il connaissait les finesses de notre langue, vous diriez en France qu'ils ont f... le camp!

— Relevez-vous ! cria le gardien.

Les deux hommes se redressèrent et reculèrent

au fond de leur cage. Je m'étais éloigné. Cette exhibition m'avait été plus pénible que la vue des lépreux au temple de Kato Kiyomasa.

— Hé! me dit le professeur, c'est ainsi que nous traitons les lâches. Et pourtant ces hommes étaient des samuraï, des nobles! Ils ne se sont pas ouverts le ventre. Ils ont mieux aimé la prison : c'est déjà goûter!

Je le regardai : ses traits indiquaient un fils de paysan; ses manières, un parvenu.

— Ils ont eu tort, lui dis-je, de ne pas se punir eux-mêmes.

— Et leurs soldats, répliqua-t-il, ont eu tort de ne pas les y contraindre. Je sais, moi, que, dans la guerre de Chine, on a trouvé des officiers qui s'étaient passé leur sabre à travers le corps. C'était le lendemain d'une bataille. Leurs soldats, des hommes du peuple, n'avaient pas jugé qu'ils se fussent bien battus; et, pendant la nuit, des sous-officiers étaient entrés sous leur tente et leur avaient fait comprendre que, dans l'intérêt du régiment, ils devaient disparaître, et qu'au surplus, s'ils n'en avaient pas le courage, on les y aiderait. Je le sais, moi : seulement, ça ne se répète pas toujours haut. Ça n'est pas assez honorable pour les gens de la noblesse, et ça l'est trop pour les gens du peuple...

Le directeur, qui était resté en arrière, nous avait rejoints, et nous reprîmes la route de l'infirmérie...

Comme, à certains moments, sous ce Japon moderne, nous découvrons, à côté des survivances du passé, des symptômes d'avenir morbide ! Ces soldats s'érigeant en juges de leurs chefs, — et le fait qui m'a été confirmé plus tard serait peut-être moins rare si les officiers ne donnaient presque toujours l'exemple de l'héroïsme, — ces soldats, sortis de la plèbe, agissent naturellement de la même façon et dans le même sens que jadis les samuraï condamnant et exécutant leur Daïmio. La Révolution japonaise a moins détruit l'esprit samuraïque qu'elle ne l'a propagé ; mais, en descendant les étages de la société, il s'est altéré de démagogie. Les subordonnés continuent de s'arroger un droit de contrôle sur leurs supérieurs ; et cette loi, qui naguère tempérerait ce que l'état social du Japon avait de tyrannique, envenime aujourd'hui ce qu'il a d'anarchique. Elle se manifeste dans les administrations. Et l'armée elle-même, malgré sa discipline de fer, n'y échappe pas entièrement. Mais là, elle n'offre aucun danger, tant que les Japonais garderont leur notion de l'honneur et leur intransigeant patriotisme.

Et je compris bien la pensée du directeur de la prison lorsqu'il me mena devant les deux cages.

Cet homme, qui m'a sans doute caché les défauts de son établissement et qui eût été désolé que je fisse la grimace sur la nourriture de ses pensionnaires, n'hésitait pas à m'édifier par le spectacle de ses « monstres » et à leur infliger par ma présence une nouvelle humiliation. Je crois qu'un Européen eût épargné et son hôte et les deux misérables. Mais la délicatesse des Japonais ne s'étend pas toujours plus loin que leur charité.

JOURNAL DE ROUTE AU YESO

16 juillet.

....En route vers le nord, vers l'île de Yesso. Nous avons quitté Tôkyô qu'emplissent sous la canicule le croassement des corbeaux et le cri des cigales ; et, laissant à notre droite les pieuses collines de Nikkô, nous sommes venus coucher hier soir dans la ville de Sendai. Ville silencieuse et verdoyante. De l'immense château des Princes de Sendai, cette *Tour de Nesles* des mélodrames japonais, on ne voit que les douves, quelques remparts et la porte d'entrée. Tout autour s'élèvent de petites huttes aux lucarnes grillagées, envahies par le feuillage, obscures et humides comme des caves : des sculpteurs y travaillent un bois fossile plus lourd que la pierre.

Nous avons passé notre matinée chez les marchands d'antiquités. Ces marchands sont extraordinaires. Il semble toujours qu'en pénétrant dans leur boutique on viole leur intimité. Pas commerçants pour un liard ! Ils nous laissent le soin de découvrir

leurs trésors et assistent à notre furetage avec indifférence. Ils ne se décident qu'après de longues réflexions à déplier les petites couvertures de laine rouge et verte où sont enveloppés les objets précieux. Mais quand ils s'y mettent enfin, ce sont des collectionneurs, des dilettanti moins soucieux de faire de bonnes affaires que de nous surprendre et de jouir des surprises qu'ils nous donnent.

On est bientôt emprisonné d'un cercle de bibelots qui évoquent l'ancien Japon. Peu à peu, dans la pénombre où les Bouddha de santal exhalent leur fine odeur, les bibelots s'animent et d'étranges figures défilent sous nos yeux : courriers de prince, qui portent leur message dans ces boîtes de laque dont nous faisons des boîtes à gants ; médecins empoisonneurs, qui tirent de leur ceinture ces jolis étuis d'or où sont enchassés les drogues et les poisons ; bonzes rigides, qui serrent dans leur poing maigre ces petites crosses épiscopales divinement ciselées ; samuraï qui déploient avec fracas le grand soleil rouge peint sur ces éventails aux lames de fer. Derrière ce vase d'un galbe hiératique, j'aperçois une longue caravane partie de la Perse ou de l'Inde et qui a dû traverser toute la Chine. Cet anachorète, squelette vivant, sculpté au creux d'une racine, respire la fantasque solitude des montagnes du Yamato. Cette déesse, qui ressemble à la Kwannon et qui tient à la main un panier de

poissons, est sortie des vagues blanches de la mer d'Isé. Son corps a la svelte courbure des croupes de Sirène, et ses voiles flottent comme des nageoires.

Mais de tout ce que j'ai vu et palpé, rien ne m'a tant séduit qu'un petit sabre nu près de son fourreau laqué d'or et marqué aux armes des Tokugawa. Il était gracieux comme l'adolescence elle-même, léger, souple, fort, avec je ne sais quoi de féminin et de délicieusement cruel. J'ai rêvé de le posséder ; mais c'était l'œuvre d'un grand artiste : le marchand ne m'aimait pas assez et l'aimait trop pour s'en dessaisir au prix que je lui offrais.

20 juillet.

Près de Sendai, Matsushima est une des trois merveilles du Japon. Un long village planté de cryptomérias, devant une baie bien close où les flots baignent d'innombrables îlots. Lorsque la mer se retire, on s'étonne presque de ne pas les voir se coucher sur le flanc comme les barques d'un port desséché. La nature japonaise ne s'est jamais égayée en une plus curieuse fantaisie. On dirait une maquette de toute la Mer Intérieure. Ces îles sont creusées, découpées, dentelées, ombragées de pins, semées de fleurs délicates, parfumées de grands lys. Pas une ne ressemble à sa voisine, et chacune

d'elles repose sur les vagues comme un petit monde harmonieux. Elles ont des noms extraordinaires. *Entrée du Bouddha au Paradis* : des noms chevaleresques : *les Douze Compagnons de l'Empereur* ; des noms mystérieux : *Question et Réponse*.

Ce soir s'est allumée la pêche aux flambeaux. Les pêcheurs, à la proue de leur barque, promenaient au-dessus des eaux un brasier dont les flammes semblaient éveiller dans les profondeurs transparentes une fête de lanternes sous-marines. Sous le geste fou des pins, les flancs des îles nous découvraient leurs stalactites ensanglantées. Des pierres fantastiques surgissaient à la lumière. De vieux Bouddha aux mains jointes sortaient de l'ombre éclaboussés de lueurs rouges. Et, tout à coup, les pêcheurs disparaissaient sous un tunnel de verdure emportant avec eux leur admirable incendie.

Comme nous rentrions au village, nous fûmes attirés par un bruit de paroles violentes scandées de coups secs. Des voix s'entrechoquaient dans le calme du soir, voix d'homme irrité et de femme suppliante. Une querelle de ménage, sans doute ? Ce n'était qu'un conteur errant qui contait en plein air ses amusantes histoires. Une douzaine de personnes s'étaient accroupies dans le fossé. On avait planté près de lui une lampe à pétrole ; et l'homme, agenouillé sur un petit coussin, jouait une invraisemblable comédie. Il n'avait pas une voix : il en avait

dix ! Il atteignait les notes les plus aiguës et descendait aux notes les plus graves. Il chantait, criait, reniflait, saluait, se balançait, se prosternait, se rejetait en arrière, menaçait, implorait, riait, gémissait ; et tout cela, avec une étourdissante rapidité. De temps en temps, un de ses auditeurs lui passait sur le front un linge mouillé pour en éponger la sueur ; un autre l'éventait. Mais il n'avait pas l'air de s'en apercevoir et continuait de mimer et de jouer ses multiples personnages. Des rires sourds couraient le long du fossé. Dans une cabane voisine, vaguement éclairée, des femmes, prenant leur bain du soir, se penchaient nues hors de la cuve et tendaient l'oreille. Et devant cet homme, qui était à lui seul tout un théâtre, se déroulait un vaste silence, au delà duquel on percevait le coassement des grenouilles et les petits coups de marteau des cigales.

21 juillet.

A mesure qu'on s'avance vers le nord, les villes et les bourgs deviennent plus rares ; les villages, plus pauvres. Mais la nature éclate de fraîcheur et de beauté. Ce matin, nous nous sommes réveillés au milieu des montagnes et des forêts. Les châtaigniers encore en fleurs miraient leurs grosses touffes blanches sur des étangs solitaires. Les champs étaient tapissés de labiées bleues. Des huttes entourées de bardanes aux larges feuilles se noyaient dans la

verdure. Puis les montagnes se sont abaissées ; et ce n'a plus été que la plaine coupée de rizières, hérissée çà et là de rocs bizarres, la plaine morne, la grève, la fin du Japon.

A la gare d'Aomori, de grands chars nous attendaient pareils à des chars de cirque, mais plus mal suspendus. Marchepied de bois, banquettes de cuir rouge, ornements de cuivre qui resplendissent, monuments imposants et ridicules que traîne péniblement une rosse. Quand on est juché là-dessus, on domine toute la rade et toute la ville. On voit à ses pieds de pauvres petites baraques bancales dont les auvents s'appuient sur des béquilles, et l'on se dit que, si l'on versait, on les démolirait plus sûrement qu'un tremblement de terre. Nous n'avons pu savoir d'où les Japonais avaient fait venir ces vieilles majestés de véhicules. Quelques-uns y sentent une influence russe. La population de cette préfecture, composée en grande partie de pêcheurs et de marchands de poissons, est fort laide ; les femmes, aussi mal accoutrées que celles de l'extrême sud. Mais l'étranger y est accueilli avec une indifférence polie.

Six heures de traversée, et nous distinguons, entre les deux baies de Hakodaté, son isthme qui soulève, comme un bras tendu, une abrupte montagne du sein de la mer. Nous touchons à l'île du Yeso, qu'on appelle aussi le Hokkaidò.

23-27 juillet.

C'est bien décidément un autre Japon que nous avons sous les yeux. Durant des siècles, les Japonais se contentèrent d'occuper quelques rivages de cette grande île septentrionale où ils avaient rejeté les premiers habitants de leur archipel, les Aïnos. Mais, depuis trente ans, depuis que la Révolution a brisé les anciens cadres où ils étouffaient, ils s'y précipitent et la colonisent. Chaque année cinquante mille immigrants arrivent qui défrichent les forêts, bâtissent des villages et des villes, ouvrent des ports, construisent des chemins de fer, refoulent ou absorbent les indigènes barbus aux faces d'Esquimaux.

Ces immigrants sont très mêlés : ouvriers sans travail, aventuriers, petits marchands, commerçants en faillite qui désirent se faire oublier, individus tarés pour qui le séjour de leur ville devenait intolérable, jeunes viveurs que leurs parents ont jugé bon d'exiler, et aussi beaucoup de gens qui ont échappé par la fuite à ces mille servitudes de famille, de relations et d'amitié, où s'étiolent dans les vieilles provinces tant d'énergies japonaises.

L'âpre vie du Yesso les transforme rapidement. Les paresseux y travaillent sous peine de mort. Les chevaliers d'industrie se convertissent en pionniers

industrieux. On se débarrasse des loques gênantes de son passé. On s'affranchit des traditions locales qui comprimaient l'initiative. La femme, auxiliaire de son mari, conquiert peu à peu l'indépendance et l'égalité. La famille, au sens où nous prenons ce mot, la jeune famille, détachée de la souche patriarcale, émondée de ses vains rameaux et de ses plantes parasites, retient sa sève et se sent plus vigoureuse. Les formules encombrantes de l'ancienne civilisation ne conviennent guère à des défricheurs de terres vierges. L'hypocrisie qui émane des centres ramassés se dissipe dans ces solitudes. L'homme ne s'abîme plus en prosternations et vous regarde droit au visage. L'île du Yesso, par sa propre vertu, a plus européanisé les Japonais que les usages et les lois qu'ils nous ont studieusement empruntés. Sa nature sauvage a plus fait que notre civilisation. Elle les a dépouillés de leurs raffinements artificiels. Elle leur a rendu au moral le même service que notre équipement militaire en supprimant leurs grandes manches et leurs pantalons flottants. Ils s'y forment une conception de la vie toute moderne. Les Japonais que je rencontre dans les rues me donnent l'impression de marcher sans entraves.

Et leur ville elle-même est peut-être la plus européenne de tout l'Empire. Grandes rues aux maisons peintes qui charrient leur négoce vers un port

en rumeur ; grands magasins éclairés le soir à l'électricité et grands étalages de spiritueux ; des hôtels, des tramways, des trottoirs, des réclames américaines. Presque partout les vitres de verre remplacent les vitres de papier, et, peu à peu, les édifices de pierre et de brique se substituent aux bicoques de bois. Une énorme ville où les Japonais, qui ont découronné qu'elle aurait trois cent mille âmes, ont englobé des villages et des campagnes. Tout y présage la richesse. Il y règne une franchise d'allures, il y souffle un air de liberté, inconnus dans les autres villes du Nippon. Mais le haut de la montagne qui défend la rade est interdit aux promeneurs, car l'autorité militaire achève d'y creuser des forts.

*
* *

Il ne faudrait pas croire cependant que Hakodaté fût une ville entièrement occidentale ! On nous a logés au milieu du jardin public, dans une espèce de palais mi-européen mi-japonais. Nos abords sont protégés par des lits de torrent, des ponts de bois, des rocailles, des lions de pierre qui ricanent entre de hautes lanternes ; et toute la nuit les agents de police font des rondes. Ce soir, comme le ciel pluvieux s'était enfin rasséréné et qu'un de mes amis et moi, désireux de nous promener en ville, nous cherchions notre route à travers le labyrinthe du

jardin, un des agents s'est empressé et nous a conduits, une lumière à la main, jusqu'au bas des allées. Puis, nous indiquant une rue assez proche : — C'est là, nous a-t-il dit, avec un salut grave.

Vous entendez ce que *Là* signifie. Lorsque les Anglais prennent possession d'une nouvelle terre, ils commencent par y établir un lawn-tennis. Les Japonais y construiraient d'abord un quartier de prostitution. Celui de Hakodaté est au centre même de la ville. Le renseignement de notre agent de police était bien inutile, car on ne saurait manquer d'en découvrir les rues splendidement illuminées et que longent les tramways. Derrière des grilles et devant des cloisons mobiles peintes et dorées, les femmes y sont exposées sous une profusion de lumières. Au seuil de la porte, une servante invite les passants à choisir entre ces jeunes oïran, vêtues comme des princesses, fardées comme des comédiennes, décentes et gracieuses comme des Tanagra. Les promeneurs et les promeneuses s'arrêtent, et, appuyés aux barreaux, causent un instant avec elles. Au moment où nous traversions la rue, un ménage qui revenait des champs s'approcha d'une de ces grilles et le père leur tendit son enfant. Vite, l'une d'elles entrouvrit une porte latérale, saisit le bébé, lui enleva son kimono et le mit tout nu dans les mains de ses compagnes. Ce fut une joie frétilante. Elles se disputaient ce petit magot de chair ambrée où les

reflets des écrans d'or faisaient courir des tons roses. Les heureux parents contemplaient leur fils qui, sous les caresses de ces jolies dames, bombait son ventre et riait jusqu'aux oreilles comme un dieu du Bonheur.

Vers une heure du matin, notre flânerie nous a ramenés dans ce quartier voisin de notre habitation. Il était désert, mais toujours splendide. Les femmes, à peine clairsemées sur les nattes brillantes, continuaient de veiller, les yeux clignotants, en face de la nuit et du silence. Elles représentaient, en ce pays américanisé, ce qui persistera le plus longtemps peut-être de la très ancienne civilisation japonaise.

*
* *

Visité aujourd'hui, à une lieue de la ville, un couvent de Trappistines. Elles sont arrivées depuis deux mois au Japon. On les a prises d'un monastère des Vosges, on les a rendues au monde, embarquées sur un paquebot, traînées de Marseille à Ceylan, de Ceylan à Saïgon, de Saïgon à Hongkong, de Hongkong à Tôkyô, de Tôkyô ici. Et maintenant que leur nouvelle clôture est élevée, samedi prochain l'évêque de Hakodaté en fera l'érection canonique et les ensevelira de nouveau dans leurs austérités. Quel intermède pour ces recluses tirées du

cloître et transportées jusqu'aux confins du monde oriental ! Entre les forêts des Vosges et le sombre sol volcanique du Yeso, quel éblouissement au soleil des Indes ! En ce moment, où les paroles sacramentelles n'ont pas encore rendu leurs barrières inviolables, les profanes peuvent pénétrer dans cet asile dont les portes ne s'ouvrent d'ordinaire qu'au médecin et à la mort.

Nous nous sommes empilés sur les étroites banquettes d'une *basha*, horrible char-à-bancs sans ressort, dont les habitants du Yeso sont aussi fiers que s'ils avaient inventé les automobiles. Elle était attelée de deux squelettes recouverts d'un cuir jaune et râpé, dont les faux pas nous projetaient les uns contre les autres et menaçaient de nous embourber dans toutes les fondrières. Nous avons d'abord longé une langue de terre inculte, sablonneuse, battue par les flots ; puis la grand'route impériale, bordée de taillis et de champs en friche, qui se poursuit inégale, défoncée, jusqu'aux maigres collines de l'horizon. Lorsque nous y sommes parvenus, il a fallu mettre pied à terre. Nos haridelles tiraient la langue et leur peau se tendait à crever sous l'arc de leurs vertèbres.

Le couvent se dressait à mi-côte, tout gris derrière un enclos de bois noir. Le vallon de notre Port-Royal n'a jamais été plus broussailleux ni plus sauvage. En dehors de l'enclos, sur un remblai

de terre glissante, l'habitation de l'aumônier ressemble à une maison de garde. Le Père Robert, — personne ne connaît son vrai nom ni son origine, — nous y reçoit avec cette élégance que donne aux moines élancés leur robe de bure. Et il nous introduit dans l'enceinte où la Mère Supérieure, une forte Luxembourgeoise, nous attendait.

Je n'ai pas souvenance d'avoir parcouru de prison plus glaciale, plus amèrement nue. Mais dans cette demeure du silence les portes sont parlantes. Elles disent en gros caractères noirs que tout vient de Dieu, que tout va à Dieu, que nos souffrances sont peu de chose à côté de celles que nous devrions souffrir, que le seul véritable amour est celui qui s'humilie, et que, si nous ne nous pardonnons rien, Dieu nous pardonnera beaucoup. Ces inscriptions remplissent les yeux, retentissent aux oreilles, étouffent la voix humaine. Je cherche vainement un réduit où la créature puisse s'isoler dans sa solitude avec Dieu. Il n'y en a pas. Toutes les pièces donnent sur une galerie vitrée, et aucune d'elles, sauf le bureau de la Supérieure, n'appartient à une religieuse. Au dortoir, les lits de bois ne sont séparés que par des cloisons à peine plus hautes que notre taille. Elles couchent sur des paillasses, sans draps, toujours prêtes à répondre aux appels de leur Divin Maître. Ce matin, à deux heures sonnant, c'était le moment de la semaine où, debout, le

corps nu jusqu'à la ceinture, elles se frappent de leur discipline aux chants du *Miserere*.

Elles vont bientôt souper. Leur réfectoire est au rez-de-chaussée. On y gèlera en hiver, lorsque les routes du Yeso auront six pieds de neige. Leur table est faite de planches arrachées à leurs caisses de voyage. Deux feuilles de chêne sous chaque assiette leur servent de nappe. Le dîner se compose d'un morceau de ce fromage blanc qu'elles ont déjà fabriqué et d'un demi-verre d'une tisane de houblon qu'elles ont déjà brassée.

Puis elles se rendront à la chapelle. Le prêtre, qui y accède par un chemin réservé et une porte spéciale, officie sans qu'elles le voient et sans qu'elles en soient vues. Parloir, chapelle, confessionnal ne communiquent avec le reste du monde que par des guichets défilants, tendus d'un voile noir. Mais de leurs fenêtres du premier étage, si toutefois elles s'en approchent, elles peuvent embrasser une infinie désolation : des terres incultes, des champs balayés par les vents du large, des collines dénudées ; là-bas, la dure montagne de Hakodaté et les plaines de la mer. Et elles possèdent autour de leur demeure soixante-dix hectares de glèbe où croît le houblon, où paissent leurs vaches.

Elles sont huit, dont trois sœurs converses. Nous n'en avons vu que deux près de la Mère

Supérieure. Leur teint avait la pâleur des fleurs de pomme de terre qui ont poussé dans une cave. Je me suis entretenu avec la plus jeune. Cette Vosgienne, avenante et douce, était entrée à la Trappe à l'âge de dix-huit ans et y vivait déjà depuis douze ans. Elle avait pris le nom d'une de ses tantes qui y était enterrée, le nom bizarre de Scholas-tique. Elle m'a parlé de sa mère et de son père qu'elle appelait « maman » et « papa », et du sacrifice qu'ils avaient fait, et du bonheur qu'ils éprouvaient maintenant à la savoir priant Dieu dans ces ténèbres du monde païen, où sa prière était comme une petite veilleuse d'avant-garde. De son voyage je crois qu'elle ne gardait qu'un souvenir d'étrangetés vaguement aperçues et vaguement inquiétantes. Elle portait dans son âme de quoi satisfaire une éternelle méditation, et n'avait point de curiosité pour les spectacles éphémères. Le sens de l'exotisme lui manquait absolument.

Nous sommes allés de compagnie visiter l'étable et admirer les vaches. Nous avons même cueilli dans les broussailles des fleurs pareilles à des flocons de neige. Et comme je lui disais combien j'étais heureux d'être arrivé avant que l'Évêque eût consacré leur clôture, elle me répondit en riant :

— Oh, nous nous réjouissons à l'idée que, samedi prochain, nous allons être bien cloîtrées et que nous pourrons reprendre tout à fait notre vie

d'autrefois, la vie de mes douze ans de bonheur!

Jamais je ne vis candeur plus joyeuse que dans ces yeux cernés de mortifications ; jamais je n'entendis s'échapper rire plus frais que de ces lèvres décolorées.

28 juillet.

Nous n'avions pas rencontré d'Aïnos à Hakodaté, et j'étais assez impatient de faire connaissance avec ces paisibles sauvages.

Embarqués hier soir pour la baie des Volcans, nous avons atterri ce matin à Mororan, dans un paysage de montagnes dont les cimes, couleur de feuille morte, se sont bientôt embrasées d'aurore. Le chemin de fer nous a conduits à la station la plus proche des solfatares du Noboribetsu.

C'est là qu'au fond d'une écurie, où nous demandions qu'on nous sellât des chevaux, j'ai aperçu tout à coup une tête étonnante, une tête xvii^e siècle : chevelure bouclée comme les perruques Louis XIV et partagée sur le front par une raie bien droite ; de belles moustaches, une petite impériale ; la bouche d'un agréable dessin, le nez un peu trop fort, et des yeux fendus horizontalement, plus larges mais aussi doux que des yeux mongols. Je fus interdit. La tête xvii^e siècle émergea de la pénombre et s'avança vers la lumière. Je vis alors un corps de femme en haillous. Si la chevelure n'avait rien d'ar-

tificiel, les moustaches et l'impériale, d'un bleu d'ardoise, n'étaient que des tatouages. Elle me regarda un instant, puis elle cacha de ses deux mains ses joues timides que je devinais brûlantes ; et ce mélancolique visage de mascarade plongea derrière une botte de paille.

Pourquoi ce tatouage au rasoir extrêmement douloureux ? La loi japonaise a beau le leur défendre : les Aïnotes y tiennent comme à leur plus chère parure. Il est évident que leur seul idéal de beauté est la beauté masculine. Ces « féministes » de la veille, et même de l'avant-veille, inconsolables de n'avoir point reçu de la nature un visage barbu, y suppléent tant bien que mal par une ingénieuse torture.

Nous nous mîmes en route sous un soleil torride, dans une solitude montante et sablonneuse, entre des forêts de chênes, de châtaigniers, de peupliers, de saules, et des ravins où les sorbiers mêlaient leurs taches rouges aux fleurs blanches des hortensias arborescents. Les torrents invisibles grondaient. Bientôt nous distinguâmes, à travers les branches, une rivière dont les eaux, bleues comme deseaux de lessive, bondissaient sur un lit de cailloux, et, par-dessus les bois, la fumée des solfatarès. La végétation est puissante et charmante. Les fossés regorgent de balsamines jaunes plus bizarres que les orchidées, et de grands lys aux feuilles

épaisses que leur lourde corolle à peine éclore ploie jusqu'à terre. Tout ce qui est fleur et verdure bourdonne d'insectes.

La station balnéaire, où aboutissent enfin les dernières pentes abruptes, ne compte que sept ou huit cabanes et un hôtel japonais dont le patron s'est brûlé les jambes dans une imprudente excursion sur les solfatares. Derrière l'hôtel, bouillonne la rivière bleue. On la suit, et dans un endroit aussi morne que des ruines de fours à chaux, on arrive aux baraquements des baigneurs : quelques cuves de bois sous de grossiers hangars. Tout près, du haut d'un remblai, l'eau amenée par des conduits de bambou tombe sur des pierres plates. C'est là qu'au sortir de la cuve on vient prendre la douche. Hommes et femmes, Aïnos et Japonais, couvrant leur sexe d'une main, se plient coude à coude sous les ruisseaux fumants. Quelles piteuses nudités que ces nudités japonaises ! Les Aïnos, plus grands, mieux râblés, produisent à côté de leurs vainqueurs nus le même effet que des Européens.

Pas d'autre bruit que le fracas des eaux et l'éternelle rumeur souterraine. Encore une ascension, et nous sommes au milieu des solfatares. Le sol brûle. Partout des monticules verts, vert-de-gris, rougeâtres, ocreux, d'où l'eau gicle, d'où se ruent des tourbillons de vapeurs. Sous nos pieds, au fond d'un vallon, la solfatare a crevé en mer morte. Plus loin

une solfatare éteinte dresse ses aspérités sèches hérissées de bambous nains dont les feuilles se recoquillent. Et tout cela serait horriblement triste si, à deux pas des chaudes crevasses, la sève ne gonflait une verdure printanière. Ces solfatares ne sont qu'une clairière affreuse dans l'infini des bois. Leurs sentiers mêmes sont fleuris et parfumés de rhododendrons.

Le soir, on nous a servi à l'hôtel un dîner dont le plat de résistance était une salade d'oignons de lys arrosés de vinaigre et saupoudrés de sucre. C'est à vous faire prendre en grippe tous les lys du Yéso ! Mais au dessert, nous avons reçu la visite d'un vieil Aïno et de ses deux fils. Il avait appris que le lendemain nous nous acheminerions vers leur capitale de Piratori, et il nous priait d'accepter pour notre voyage une tranche de poisson sec. Nous lui avons demandé son âge : il n'a pas su nous le dire ; le nombre de ses enfants : il a hésité entre six et sept. Mais il nous a fait son salut aïno, son grand salut plein de grâce et de noblesse. Il a d'abord étendu lentement ses mains vers nous, puis, à deux reprises, il les a passées aussi lentement sur sa longue barbe grisonnante ; et ces gestes étaient accompagnés d'une expression d'humble douceur impossible à rendre.

29 juillet.

L'odeur de soufre dont notre sommeil s'était imprégné nous a poursuivis jusqu'au chemin de fer. Mêmes paysages qu'hier ; mais les Japonais commencent à défricher les forêts. En approchant de la station de Tomakomai, nous retrouvons la plaine et, sur la côte du Pacifique, des hameaux surmontés d'un observatoire en bois d'où les pêcheurs japonais guettent le passage des poissons.

A Tomakomai, on nous a loué des chevaux ou plutôt des juments inséparables de leurs poulains ; et notre caravane, démesurément grossie, est partie vers le nord. Un de ces brouillards si fréquents au Yesso nous enveloppait, un brouillard de midi où irradiait le soleil. De temps en temps il se déchirait, et, par ses déchirures, nous apercevions à notre droite des dunes couvertes de rosiers sauvages et de roses rouges. Tout était féérique : cette galopade dans la brume ensoleillée, d'où surgissait parfois un cavalier solitaire, parfois un troupeau de bœufs, apparition formidable et pacifique ; et, sur ces falaises désertes, des roses, des myriades de roses, uniquement respirées par les vents de la mer.

Vers six heures du soir, après un relai, nous atteignîmes le bourg de Mukawa. Le brouillard depuis longtemps nous avait lâchés. La route, tra-

cée dans les steppes, s'était plusieurs fois, et sur des longueurs d'un ou deux kilomètres, changée en bourbiers et en marécages. Les deux villages traversés puaien le fumier de poissons que les Aïnos préparent et que les Japonais leur paient au poids du riz. Mais la fin de la journée, à Mukawa, nous a reportés aux calmes soirées des campagnes de France.

Près de l'hôtel coulait entre les saules une bonne rivière qui n'avait point de caprices japonais et qui s'en allait tout uniment se jeter dans la mer. Les enfants sortis des écoles, — car il y a deux écoles en ce pauvre bourg, — s'exerçaient à la voltige sur le dos de nos poulains; d'autres se voituraient dans des brouettes. Un Aïno, qu'à son chapeau plat et à ses longs cheveux on eût pris pour un paysan breton, emportait de chez l'épicier japonais une bouteille d'eau-de-vie; et, le fichu noué autour de la tête, une vieille femme vendait de porte en porte sa cueillette de champignons.

30 juillet.

Depuis que ce matin nous avons franchi la rivière, nous nous sentons dans le vrai pays Aïno. Plus de maisonnettes japonaises, plus de fermes isolées. Cette peuplade n'éparpille point ses habitations : elle les groupe et meurt en petits tas au milieu de

ses forêts. Jusqu'au premier village, notre caravane a défilé sous des bois aussi variés que nos plus riches futaies, déserts, mais point farouches, aérés de soleil, çà et là parfumés de l'odeur amicale des grands tilleuls.

Le village semblait abandonné. D'un côté de la route, les cabanes de roseaux dont les toits ont toujours l'air de crouler ; de l'autre, en face de chaque cabane, sur des pilotis cagneux, son grenier de provisions. Elles sont toutes percées de deux fenêtres : l'une tournée vers le sud ; l'autre, vers l'orient, la fenêtre sacrée, devant laquelle on plante des pieux fourchus ornés d'un crâne d'ours et des bâtons de saule, travaillés dans leur partie supérieure en minces découpures dont les spirales se déroulent comme des bandelettes de papier. Ce sont les *inaos*, seuls présents offerts aux Dieux. Cette fenêtre, qui regarde les premiers rayons de l'aurore, tient lieu de temple et d'autel. Elle n'est pas grande : qu'importe si la misérable cabane en reçoit une lueur d'idéal ?

A partir de ce village, la route est devenue de plus en plus difficile, barrée de troncs d'arbres, coupée de cours d'eau dont les ponts étaient rompus, défoncée de marécages, obstruée de taillis. Mais, autour de nous, les collines s'allongeaient mollement sur le ciel bleu, nuancées de toutes les teintes que prend la verdure aux plus beaux jours

du printemps; et quelquefois nous rentrions dans la forêt. Enfin, du haut d'une côte, les guides nous montrèrent, séparé d'un amphithéâtre de hauteurs par une large rivière, le double alignement d'une centaine de cabanes et d'une centaine de greniers : c'était la capitale, Piratori.

Les Japonais, pour qui les Aïnos sont une proie peu succulente, mais la seule qu'ils aient ici à se mettre sous la dent, s'introduisent dans leurs villages, l'un comme épicier, l'autre comme marchand de sandales et de cordes, tous, quel que soit leur métier, avec cette bonne eau-de-vie qui les rend nos égaux en fait de colonisation. A Piratori, ils ont ouvert une auberge et quelques boutiques. Le gouvernement y a même délégué un agent de police, un proconsul qui touche environ seize francs par mois et qui tond ses administrés comme les bêtes des pays pauvres paissent les cailloux.

La capitale est aussi longue que peut l'être une ville de cent paillottes égrenées au bord de la route. Dans l'après-midi, à l'heure où nous y arrivons, elle n'est gardée que par des enfants à demi nus et les plus vieux ivrognes de la contrée. Hommes et femmes travaillent dans les champs, on ne sait où : depuis une vingtaine d'années, les Japonais les habituent à cultiver l'orge, les pommes de terre, les petits pois et les haricots.

Au coucher du soleil, nous sommes descendus

sur la grève de sable fin que la rivière a déposée au fond d'une petite anse. Par delà les vagues brèves et lumineuses les collines s'assombrissaient. Une flottille de pirogues, les hommes à l'arrière, les femmes ramant, apparut derrière un rocher. Nous entendions le bruit de leurs voix dont les roucoulements me rappelaient le doux parler des Indiens du Pérou. Les femmes, la tête ceinte d'un bandeau d'où s'échappent leurs cheveux bouclés comme des oreilles de caniche, sautèrent légèrement sur le sable, nous firent des saluts, se lavèrent la figure et remontèrent vers leurs habitations à travers la brousse et les hautes feuilles des tus-silages. Leur sourire tranquille découvrait sous leurs moustaches d'un gris bleu des rateliers de dents blanches et bien plantées; et chacune d'elles portait une brassée de bois mort. Les hommes fermaient la marche, d'un pas grave, les mains vides, la chevelure et la barbe fluviales, avec l'air de penser à quelque chose.

Lorsque vint la nuit, un des deux ou trois Aïnos du village qui possèdent une lampe à pétrole nous pria d'entrer sous le toit de sa hutte. Nous y fûmes entourés d'un cercle d'hommes dont vous eussiez dit, dans la pénombre, des philosophes de l'ancien temps ou des patriarches de la Bible. Mais, parmi les femmes et les jeunes filles, je n'en ai point revu d'un type aussi charmant que la pre-

mière, la tête xvii^e siècle, si mélancolique, aperçue au fond d'une écurie.

Seul, le glapissement des chiens renards, de ces chiens qui n'aboient pas et qui ne sont pas plus méchants que leurs maîtres les Aïnos, déchirait le silence de la nuit. Cependant, près du temple de bois, où le Révérend Batchelor vient chaque année convertir et re-convertir le tiers de la capitale à la foi luthérienne, des sons d'harmonium sortaient d'une maisonnette éclairée et traînaient sur la route leurs graves soupirs. Nous n'étions pas les seuls Européens à veiller cette nuit au milieu des Aïnos. Une protestante anglaise, un peu médecin, y demeure depuis quelques mois, qui évangélise les petites filles et leur apprend à chanter des cantiques. La curiosité nous a poussés vers sa fenêtre, et, par l'ouverture des rideaux, nous voyons, assise à son harmonium, dans sa chambre solitaire, une dame blonde aux traits assez forts, au teint couperosé, sans aucune finesse d'expression, mais d'une physionomie bonne et douce. Elle joue, bâille, sourit et bâille encore...

1^{er} août.

On ne sait rien des Aïnos. Les noms des villes, des montagnes et des côtes japonaises permettent de supposer qu'ils étaient autrefois répandus sur

presque tout l'Archipel. Les conquérants les ont chassés comme un troupeau. A l'heure actuelle, il n'en reste guère que dix-sept ou dix-huit mille; et l'on peut déjà prévoir le moment où l'on ne rencontrera pas plus de vrais Aïnos dans les forêts du Yeso que d'ours dans les rues de Hakodaté. Ceux que l'eau-de-vie n'aura pas tués disparaîtront sous la défroque européenne. A peine les discernera-t-on des métis que les marins étrangers laissent derrière eux. C'est une race frappée d'impuissance.

On retrouve chez eux le même culte de l'ours que chez les Finnois. Mais, pour peu qu'on s'en donne la peine, que ne retrouve-t-on pas chez la dernière peuplade sauvage? L'homme s'étonne perpétuellement de se ressembler à lui-même. J'ai lu, dans une étude de M. Chamberlain sur leur grossière mythologie, que les Dieux, créateurs du monde, s'étaient servis des animaux comme d'ouvriers et d'intermédiaires; et qu'aussitôt le monde achevé il avait été convenu que le gouvernement en appartiendrait à celui qui, le premier, au lever du jour, apercevrait la lumière. Tous tendaient leurs regards vers l'est. Le Renard, plus avisé, se tourna du côté des montagnes de l'ouest, où frappent les rayons du soleil avant que son disque ait émergé du fond de l'orient. Ce Renard, il me semble bien l'avoir déjà rencontré dans les histoires de l'antiquité, mais sous une forme humaine. Et je reconnais

également leur dieu Okikurumi et sa bonne femme Turesh qui, du temps que la terre était encore chaude, prenaient soin des mortels et chaque matin parcouraient les villages et passaient par les fenêtres la nourriture de la journée. Souvenirs de l'âge d'or qui flottent au cœur de tous les peuples !

Cependant, il y a ici quelque chose d'infiniment triste. Lorsque vous demandez aux Aïnos ce que faisaient leurs ancêtres, ils vous racontent que leurs ancêtres possédaient des trésors et beaucoup d'arts, mais que le héros japonais, Yoshitsuné, proscrit par son frère, se réfugia à Piratori, où leur dieu, émerveillé de son intelligence, lui accorda sa fille ; et qu'un jour il s'enfuit, abandonnant sa femme et emportant leurs richesses, leur alphabet, leurs livres, leurs secrets, leur histoire, tout ! Yoshitsuné les a dévalisés, ruinés. Ces barbares sont retombés à l'état de sauvages. Depuis, ils achètent ce dont ils ont besoin aux Japonais, car les Japonais sont des gens très forts, les plus forts du monde, à preuve qu'ils viennent d'inventer des machines qui vont seules avec un fracas terrible, et qu'ils communiquent entre eux par des fils de fer.

Ne les interrogez pas sur leur origine : les malheureux seraient capables de vous répéter une fable où l'imagination nipponne, pour expliquer leurs corps poilus, les fait descendre de l'accouplement d'une femme et d'un chien. Si le sauvage

expie un grand crime, nous avons sous les yeux les héritiers d'abominables criminels.

Pourtant les Aïnos ont résisté jadis à l'invasion. Le Japon a mis des siècles à les repousser et à les enfermer dans cette île. Ils eurent des chefs militaires, et, sans doute, leur lente reculade s'ennoblit de quelques victoires. Bien plus, ils furent eux-mêmes des conquérants. On croit que le Yeso primitif était peuplé de nains; et leurs traditions orales nous parlent de petits êtres rabougris qui se cachaient sous les feuilles des bardanes et qui, tremblant à l'ombre des massues aïnotes, criaient vers les Dieux: « Pourquoi nous avez-vous faits si petits? » Et elles nous parlent aussi d'ogres velus, de géants qu'ils auraient exterminés. Mais les gloires de leur passé sont comme les roses de leurs dunes, que seul le vent moissonne, quand elles ne pourrissent pas sur leurs tiges. Ces dix-huit mille Aïnos n'ont pas plus de mémoire qu'un vieillard aux trois-quarts paralysé qui achève de s'éteindre dans une chambre d'hospice.

Et ce que c'est tout de même, aux regards des Européens, que de porter une belle barbe et, sous une ample chevelure, un front largement découvert! La dégradation ne se marque que sur le visage des adolescents. Lorsque j'examine les hommes, je ne puis m'empêcher de prêter à leurs têtes chevelues et barbues une intelligence méditative. Leur

douceur, qui provient d'un long abêtissement ou d'une crainte héréditaire, imite à s'y méprendre la sagesse des humbles. Dans leurs yeux parfois couleur de tabac d'Espagne et toujours plus mobiles que les yeux terreaux et noirs des figures japonaises, je vois courir de vives étincelles dont j'oublie qu'elles ne s'allument qu'à la rencontre d'un baril de saké. Que voulez-vous ? Depuis bientôt un an, je vis au milieu de Japonais imberbes ou moustachus comme des matous, au milieu de visages dont l'expression m'a paru longtemps inintelligible ; et voici des individus qui, jusque dans leur laideur, réfléchissent le type occidental ; des parents très éloignés et très pauvres, avec des barbes de popes et des ronds où loger la philosophie de Tolstoï ! J'ai besoin d'assister à leur vie, de les questionner et d'entendre leurs réponses pour ne voir en eux que ce qu'ils sont : de vieux enfants bornés, accroupis avec des gestes nobles sur les derniers échelons de l'humanité, pleins de peurs mystérieuses et de gaîtés naïves, sociables, inoffensifs, sauf à l'égard des ours qu'ils chassent plus intrépidement que les Japonais et qu'ils tuent en les priant d'ailleurs d'excuser la liberté grande...

Parmi les traits que j'ai recueillis, un surtout m'a paru singulier. L'arc-en-ciel, ce « signe d'alliance » du ciel rasséréné, les épouvante comme un maléfice et une menace de folie. La voilà bien la

malédiction qui pèse sur les peuples sauvages!...

*
* *

Grande réunion chez le chef du village, chez l'homme le plus considéré de la capitale. Nous nous y sommes fait précéder d'un baril de saké. Et ils accourent tous en claquant des lèvres, les sages, les anachorètes, les pères du désert, les patriarches aux barbes onduleuses et aux yeux pensifs! Des femmes les suivent, rieuses, fières de leurs moustaches, fagotées d'un kimono crasseux. Mais elles se sont attaché autour du cou une bande d'étoffe brodée de fleurs d'hortensia, et quelques-unes portent aux oreilles de larges et minces anneaux d'argent d'où pendent de petits cailloux. Les hommes ont tiré de leurs greniers les vêtements de cérémonie, des vieilles hardes en peau de poisson, des kimono tissés en fibre d'écorce, ornés sur fond bleu de gros dessins blancs, et dont la forme ne diffère des kimono japonais que par l'étroitesse des manches. Le plus âgé d'entre eux et le plus ivrogne, — une tête admirable que les photographes japonais ont popularisée, — a revêtu pour la circonstance une tunique d'un jaune serin et s'est coiffé d'un diadème de saule: « Quand je mets cette coiffure, nous dit-il, ça me donne soif! »

Devant la hutte se dressait sur pilotis la cage de

l'ourson, de l'ourson sacré qu'une femme allaite et soigne jusqu'à l'heure de l'holocauste. Mais, faute d'ours, on y avait fourré un renard qui tournait entre les barreaux et s'usait la queue à les épousseter. L'intérieur de la hutte était assez spacieux, voire assez riche. Plus de vingt personnes y tenaient, assises autour du foyer central dont la fumée avait verni les poutres du toit. Près de la sainte fenêtre, par terre, s'étalait le trésor de la famille : des marmites et des bols de laque, superbes, aux armes des Tokugawa. Les ancêtres, rudes chasseurs, les avaient obtenus jadis des Daïmio en échange de leurs captures. Ces trophées, alignés au pied du mur de roseaux, avaient payé bien des nuits d'affût, bien des ramures de cerfs, au temps encore proche où les carabines n'avaient pas commencé à dépeupler les forêts du Yeso. Il y avait aussi quelques sabres japonais. L'industrie aïnote n'était représentée que par des arcs et des espèces de coupe-papiers en bois, peints et travaillés, qui servent aux buveurs à relever leurs moustaches.

Nos hôtes nous prièrent de nous asseoir aux places d'honneur, devant la fenêtre des dieux. On en découvrait les champs de haricots et de pommes de terre qui descendaient en pente douce du village à la berge, les méandres de la rivière où trempaient des saules et la chaîne ombreuse des collines. Les enfants galeux, teigneux, s'étaient faufilés dans la

pièce. Il en sortait de partout ; et j'aperçus parmi eux un petit Japonais. On nous dit que le maître du logis l'avait adopté, et que, dans les villages aïnos, plus d'une famille recueille avec bonheur, pour le nourrir et le choyer, un de ces petits aiglons jaunes tombés du nid.

Le chef donna le signal des danses. Les hommes frappèrent dans leurs mains et se mirent à sauter autour du foyer en poussant des clameurs rauques. Mais toute la barbarie de cette ancienne ronde s'était évaporée au cours des âges : ils dansaient comme des ours apprivoisés. Les femmes et les jeunes filles leur succédèrent. Elles se rangèrent l'une derrière l'autre, étendirent les bras, et, légèrement déhanchées, scandèrent leurs bonds et leurs glissés du même cri que les oies sauvages.

On allait continuer par les danses guerrières ; mais, comme elles exigent de la gueule et des muscles, les chefs décidèrent de puiser au baril de saké. Les grands fronts ridés s'éclaircirent ; les regards s'humectèrent de tendresse. La chose se fit selon les rites, pontificalement. On servit aux vieillards des coupes de laque remplies jusqu'aux bords. Ils saisirent leur relève-moustaches, en plongèrent l'extrémité dans le clair liquide, et, après l'avoir balancé d'abord vers le foyer, puis du côté de l'Orient, ils le posèrent à plat sur leur coupe. La tête penchée, comme s'ils officiaient, leurs lèvres mar-

mottaient une vague incantation. Enfin, ils soulevèrent les broussailles neigeuses de leurs moustaches, et, d'un trait, d'un seul, avalèrent l'eau-de-vie. Les barbes noires prirent la place des barbes blanches. Et les vieilles femmes s'approchèrent, toutes affreuses. Mais elles n'avaient droit qu'à une demi-ration que strictement on leur mesura. En revanche, l'usage du relève-moustaches leur était permis, et elles firent le geste de relever leurs tatouages.

Les libations cessèrent. Déjà les hommes dégainaient leurs vieux sabres, quand une fille apparut et cria qu'un habitant du village venait de se noyer. Il avait voulu traverser la rivière à la nage, aller chercher sa pirogue amarrée sur l'autre rive, et le courant l'avait entraîné. En un clin d'œil l'assemblée se dispersa. Il ne resta près du baril de saké que l'ancien chef couronné de saule. Les uns s'élançèrent dans la direction du fleuve ; les autres enfourchèrent des chevaux et partirent ventre à terre pour annoncer aux villages voisins que les Esprits du Mal avaient passé par ici. Même les vieillards se hâtaient avec leurs sabres rouillés, dont ils portent le baudrier sur le front.

Le noyé ne rentrera pas sous sa hutte. On l'enterrera où les flots rejetteront son cadavre. De vingt lieues à la ronde, les gens des villages accourront, et, devant la fosse recouverte de feuilles et de branches, ils agiteront leurs sabres et feront tous

les gestes qui conjurent les Mauvaises Puissances. Puis on reviendra chez les parents du défunt; et, pendant que les invités boiront jusqu'à l'ivresse, le mort descendra vers le *Pokna Moshiri*, le Monde d'en dessous...

Une horrible contrée!... Les vivants qui l'ont visitée ne désirent plus recommencer le voyage. Un jour, disent les légendes, un Aïno curieux et hardi s'engagea dans la caverne qui conduit au séjour des morts. Il chemina longtemps à travers les ténèbres, puis tout à coup il réaperçut la lumière. Le monde où il débouchait ressemblait à celui qu'il avait quitté : des forêts, des villages, des fleuves, et, sur une vaste mer, des jonques chargées de poissons et d'herbes marines. Parmi les habitants, les uns étaient Aïnos, les autres Japonais, comme dans la vie. Il en reconnut quelques-uns. S'il les voyait, il n'était vu de personne, sauf des chiens qui voient tout, même les Esprits. Et voici que les chiens aboyèrent : les morts inquiets sortirent de leurs cabanes et lancèrent, pour écarter l'invisible fantôme, du riz corrompu et d'immondes arêtes qui s'accrochaient à ses vêtements. Il se sauva, mais l'aboiement des chiens le désignait aux projectiles des morts. Souillé des pieds à la tête, il arriva sur la grève, devant une petite maison où habitaient son père et sa mère, reverdissant de jeunesse. A l'appel de cette bouche invisible, sa mère s'enfuit.

Il saisit la main de son père et lui dit : « Je suis ton fils ! » Et le père tomba à la renverse avec des cris d'horreur. Le peuple des morts, non moins terrifié que celui des vivants lorsqu'un Esprit du Mal hante leur village, s'interrogeait, courait, vociférait des prières, taillait des inaos. Les chiens continuaient de hurler, les immondices de voler dans l'air. Il reprit bien vite le chemin de la caverne et ne se débarrassa de ces impuretés qu'à la lumière du jour.

C'est tout ce que l'imagination des Aïnos a rapporté de sa descente aux Enfers : la vision d'un monde exactement pareil au nôtre, mais où les ordures sont plus infectes, et où la mort n'a même pas affranchi les âmes de leurs terrestres épouvantes.

2 août.

Tout l'après-midi, nous avons voyagé dans une grande forêt silencieuse, guidés à travers les fourrés et les clairières, le long des étangs et des ravins, par une jeune femme aïnote, que son héritage de superstitions n'empêchait point d'être gaie comme les rayons de soleil qui jouaient sur les bouquets de véroniques. Du haut d'un cheval bêté, dont elle pressait le col de ses talons, la blouse flottante, ses cheveux frisés retombant en oreilles de chien des deux côtés de son bonnet, elle dominait la caravane et réveillait, la première, le sommeil de ces tanières

abandonnées. Chaque fois qu'elle se retournait vers nous, ses belles dents luisaient d'un rire candide; et nous riions aussi de voir, plus grises au soleil, plus bleues à l'ombre, ses moustaches qui donnaient à sa bonne grosse tête un air de carnaval.

On la pria de chanter. Elle entonna, d'une voix un peu rauque, une chanson interminable, coupée de trilles, et dont le refrain mourait sur une note grave. Son chant nous conduisit pendant des heures. Il remplissait la forêt d'une mélancolie plus profonde que n'en avait jamais ressenti le cœur de cette insouciant Aïnote. Lorsqu'il s'arrêtait, tout redevenait sauvage. Nous n'entendions que les bruits ténus dont est tissé le silence des bois, et le pas de nos chevaux assourdi dans les fougères.

Le soleil déclina : ce fut le moment où la forêt s'illumine. Ses rayons obliques faisaient étinceler les écailles moussues des châtaigniers et enflammaient les troncs jaunes des trembles; ils s'allumaient en roux sur les frênes, en blond sur les tilleuls, en rose sur les clairs bouleaux et doraient, au bord des étangs, les nénufars ambrés. La voix de la chanteuse commençait à chevroter. Sa ritournelle tremblait comme un pauvre oiseau grisâtre qui, dans ces jeux trop riches de lumière, sent déjà l'approche du grand mystère de la nuit. Et tout à coup le trille qui hésitait expira.

Nous avions atteint la lisière de la forêt. Entre la

grève fauve et les montagnes lointaines absolument bleues, l'œil rouge du soleil s'arrondissait au ras de la mer. L'Aïnote ne chanta plus, ne sourit plus. Ses traits se figèrent dans la même expression d'humilité passive qu'impriment à tous les visages de sa race les spectacles imprévus de la nature, l'apparition d'un phénomène grandiose ou la vue d'un fonctionnaire japonais.

Elle nous quitta au tomber de la nuit et s'en retourna par un autre chemin « sous la lumière noire », comme ils appellent la lune.

3-5 août.

Nous avons laissé derrière nous les jardins de roses qui fleurissent les dunes du Pacifique, et le chemin de fer nous a transportés en six heures jusqu'à la vraie capitale de l'île : Sapporo. Presque partout, les défricheurs sont à la besogne ; la forêt recule ; déjà le grand fleuve du Shiraki, où l'on disait jadis les saumons si nombreux que les barques ne pouvaient avancer, roule ses flots à travers des cultures, et arrose même des vignobles. Les froids rigoureux du Yeso ne retardent pas les moissons, puisqu'on fait en ce moment la récolte du lin. Nous voici rentrés dans la civilisation japonaise.

Les rares voyageurs qui visitaient vers 1875 l'île du Yeso s'exprimaient ironiquement sur sa capitale. « Elle n'avait pas même l'aspect d'un riche

village de la côte et ressemblait plus à une ville morte qu'à une cité naissante ». Ils raillaient l'inexpérience des Japonais colonisateurs. « Le gouvernement, écrivait l'un d'eux, n'a pas attendu que le besoin d'une ville fût né parmi les colons : il a créé d'abord la ville et ensuite attendu les colons qu'il attend toujours ! » Leurs impressions étaient justes, mais leur jugement ne l'était pas. Ils ne sentaient point sous les maladresses de l'administration japonaise, encore si novice, la puissance expansive d'un peuple réveillé de son sommeil millénaire et dont les derniers coups de la Révolution allaient rompre les digues. Ce n'est point une affaire pour un gouvernement de se tromper sur les détails quand il a derrière lui des forces incalculables de jeunesse et d'espérance. Le courant emporte ses erreurs. Ils ne comprenaient pas, ces témoins du premier réveil, que la supériorité du Japon présent sur le Japon d'hier était tout entière dans son idéal de devenir un grand peuple moderne. Leur pessimisme souriant désespérait presque d'un avenir où ils ne percevaient pas le bouillonnement de la vie.

Oui, le gouvernement japonais a commencé la colonisation du Yesso en dépit du bon sens. Il a voulu du soir au lendemain posséder une colonie comme les plus belles colonies européennes. Il a bâti une capitale avant d'avoir des colons. Il a imité les Américains du Far-West qui font surgir des villes

dans les plus farouches déserts, mais sans qu'aucune mine d'or justifiât son imitation. Il a emprunté aux Russes le système qu'ils ont appliqué chez les Cosaques; mais ses villages de miliciens lui ont coûté fort cher et n'ont presque rien produit... Et tout cela prouve que les progrès d'un peuple ne se mesurent point au petit compas du bon sens. Là où les principes de la sociologie commandaient aux Japonais d'échouer, ils réussissent. Ce sont des gens qui répugnent à mourir sur l'ordonnance de la Faculté.

Ces ignorants ont plus fait peut-être en vingt ans au Yeso que les Anglais dans leur île de Ceylan. Sapporo n'était qu'un informe village au milieu des forêts, un Piratori. Aujourd'hui, la ville compte quarante mille âmes; et si ses rues, infiniment trop larges pour les maisons basses qui les bordent et semblent à peine sortir de terre, éteignent au ras du sol le bruit de la vie, il n'en reste pas moins qu'on y vit, qu'on y prospère, que le commerce s'y développe, que les industries s'y accroissent, que, d'année en année, l'initiative des Japonais y grandit. La vigueur de leur nature les a tirés du désordre où les avaient jetés nos livres mal digérés, nos exemples mal compris.

Ce qui me frappe le plus en parcourant cette ville paradoxale, c'est qu'ici, comme partout dans le Japon européenisé, l'organe a créé la fonction.

Durant des siècles, les Japonais ont méprisé les Aïnos du mépris superbe et inintelligent des Anciens envers les Barbares. Ils ignoraient tout de cette peuplade vaincue, supplantée, qu'ils ne voyaient que de très loin à travers des fables absurdes. Leur mépris subsiste. Leur dureté ne s'est guère amollie, car les Japonais sont des conquérants et des colons encore plus impitoyables que les Européens. Mais nous ne concevons point de colonie sans Musée. Il fallait donc un Musée à Sapporo et, pour en meubler les vitrines, des naturalistes et des ethnographes. Quand on y eut rassemblé les échantillons de la flore du Yesso et de sa faune, d'énormes ours, de grands loups au pelage clair, des renards, des aigles, des otaries, des phoques, on s'avisa de fouiller dans les cabanes des Aïnos. La nécessité d'une collection donna du prix à leurs engins de pêche et aux flèches empoisonnées dont ils tuent les ours. On étudia la structure de leurs paillottes, la forme de leurs pirogues, le tissage de leurs vêtements, la diversité des broderies qui changent selon les villages, leurs guitares monocordes et leurs cuillers de bois. Peu à peu, la curiosité scientifique restitua à ces fils de chiens leur humble place dans l'humanité. Comme la ville avait fait des colons, le Musée fit des savants.

Et l'École d'Agriculture fait de vrais agriculteurs, ce qui est presque aussi original que si nos Écoles

de commerce faisaient des commerçants. Les Japonais ont dû réagir contre leur manie de transformer tous les champs en rizières. Le riz ne mûrit point sous le dur climat du Yeso. En revanche, l'orge, le blé, surtout le chanvre et le lin, y poussent comme dans les terroirs les plus féconds de l'Europe. Et les fruits de nos arbres fruitiers y passent d'ordinaire « la promesse des fleurs ». Ah, cette École d'Agriculture, quelles surprises elle nous réservait ! Nous y avons respiré l'haleine des foin coupés et les bonnes odeurs qui s'exhalent des granges. Il y avait bien longtemps que je n'avais écrasé entre mes doigts un bouquet de thym. On nous a servi, avec un lait écumeux, un miel délicieusement parfumé. Des moutons bêlaient. Un grand percheron blanc à crinière soyeuse nous a regardés d'un œil fraternel.

Au retour, nous avons visité le jardin public, parc immense où la fantaisie japonaise, plus libre, plus ingénue que sur sa terre natale, profitait des beaux jours et se jouait dans la solitude. Un restaurant, comme les plus jolis du Nippon, mirait, au sein d'un lac encadré de roseaux, ses auvents, ses balcons, ses colonnettes luisantes, ses petites vitres de papier. Mais les senteurs qui se dégageaient de la terre semblaient arriver, sur l'aile des vents, d'une campagne de France.

Ce mélange de japonisme et de nature occidentale

donne aux choses du Yéso une agréable saveur. Ajoutez que le Japon, dépaycé et, pour ainsi dire, campé aux frontières de la vie sauvage, nous révèle, mieux peut-être que partout ailleurs, son aptitude à l'accommodation en même temps que sa force de résistance. Il se transforme sans s'altérer. Les neiges du Yéso ne ralentissent pas plus sa marche en avant que les chaleurs de Satsuma ne l'engourdissent. La même consigne s'exécute sur la lisière des forêts aïnotes et sur les rives de la Mer Intérieure. Dans cette ville administrative, où la pénurie des colons et leur inexpérience avaient remis aux ingénieurs américains la direction des industries commençantes, il ne reste plus un seul étranger à la tête d'une usine ou d'une filature. En moins de vingt ans, les élèves japonais se sont jugés assez forts pour embarquer leurs professeurs d'Amérique.

6 août.

La seule route qui relie Sapporo à son port d'Otaru a été utilisée par le chemin de fer. Un publiciste japonais, fort peu épris de notre civilisation, écrivait un jour qu'elle déshonorait les paysages d'ignobles voies ferrées, « comme si on promenait un fer à repasser sur la figure d'une jolie femme ». Ses concitoyens ont évidemment déshonoré entre Sapporo et Otaru la figure d'une charmante Aïnote. Mais qu'elle est belle, malgré sa flétrissure, cette

route forestière où l'embrun des vagues emperle les rameaux des chênes ! Et comme la vie, l'irrésistible vie japonaise, éternellement prise au miroir des flots, s'y accroche à toutes les aspérités du rivage !

Otaru est la plus grande ville du Yeso après Hakodaté et, grâce au chemin de fer, son plus grand port de commerce. Le gouvernement n'y a presque rien fait : c'est l'œuvre vive de la nation. Les Japonais continuent d'accourir sur cette large baie, où leurs appétits de domination et de trafic se trouvent encore à l'étroit. Les hauteurs qui la protègent ont été entamées, puis escaladées. On y a bâti plus de temples qu'à Sapporo ; et, du haut des collines, ces temples populaires annoncent aux immigrants qu'apporte la mer du Japon la prospérité de la ville et ses vœux réalisés. Nous éprouvions dans son dédale de rues marchandes, au milieu de son peuple affairé qui marche d'un pas américain, l'impression que nous revenions de très loin, du fond d'un silence infini...

Plus tard.

Nous nous sommes encore arrêtés quelques jours à Hakodaté où nous avait ramenés un navire japonais. De cette dernière partie du voyage je ne garde que deux souvenirs.

L'un bizarre, presque comique. On nous avait

vanté je ne sais plus quels lacs à une journée de la ville. Nous partîmes. Après un long après-midi de cahots prodigieux sur des routes dont chaque ornière nous prédisait une catastrophe, nous fûmes vers le soir surpris par une brume si épaisse que les chevaux s'arrêtèrent. Heureusement nous touchions au terme de notre expédition. L'auberge était proche. Le patron, sa femme, ses servantes et son domestique se portèrent à notre rencontre avec des lumières. Nous fîmes entre deux rangées de lanternes notre entrée dans un hôtel dont le luxe nous épouvanta.

Les deux pièces du rez-de-chaussée, salle à manger et dortoir, au lieu d'offrir à leurs hôtes l'honnête sécurité des nattes japonaises, étaient aménagées à l'européenne. Nous ne nous assîmes qu'en tremblant sur des chaises et devant une table qui avaient fait le même voyage que nous, mais avec moins de bonheur. Quant aux lits, ils ressemblaient à des couchettes de navire. On n'y avait oublié que les draps.

— Enfin, dit l'un de nous, si nous dormons mal, nous dînerons bien !

Les murs en effet étaient tapissés de réclames alléchantes, quelques-unes japonaises, la plupart américaines. Nous en lisions partout, jusque sur les éventails qu'on nous mit entre les mains, sans doute pour chasser la brume. Le tapis de la table, les pla-

teaux, les serviettes, les cendriers, même les cure-dents, nous promettaient des délices gastronomiques : conserves, pâtés, charcuterie, pâtisseries, des vins, du café, la meilleure bière de Sapporo, le meilleur saké du Japon. Le domestique m'avait paru, dans le brouillard, une espèce de fantôme extraordinairement mince et long. Il ne gagnait ni ne perdait à la lumière. C'était un de ces grands nicodèmes que nous nommons « dépendeurs d'andouilles » et que les Japonais appellent « voleurs de cloches d'incendie ». Depuis que son patron avait hébergé des Américains, il lançait d'une voix de fausset à tout ce qu'on lui disait : *All right!* — Garçon, donnez-nous du pâté! — *All right!* Puis il ajoutait : *Arimasen* (il n'y en a pas.) — Des harengs! — *All right...* il n'y en a pas. — Des œufs! — *All right...* il n'y en a pas. — Du saké! — *All right...* il n'y en a plus!

Il n'y avait rien, que des réclames. Ce fut pour nous l'auberge de Tantale. Mais j'en admirais l'aubergiste. Il s'était spontanément conformé aux lois qui régissent l'eupréanisation japonaise. Ce précieux aubergiste obéissait, dans sa maison perdue sur le bord des lacs, au même esprit que les maîtres de l'Empire, lorsqu'ils décrétèrent l'ouverture d'un Parlement, rédigèrent des programmes d'enseignement, affichèrent la nouvelle Constitution, ou bâtirent Sapporo. Mais, soyez en sûrs, les voya-

geurs qui nous auront succédé dans cette décevante auberge, y auront dégusté quelques-unes des réalités dont nous ne fîmes que goûter la douceur de leurs noms. Leur estomac satisfait les aura rendus plus indulgents au concert des grenouilles qui éclatait jusque sous le plancher de la véranda, et qui arrachait à un de nos compagnons ce cri farouche : « Je leur pardonnerais de me rompre la tête si au moins j'en avais mangé ! »

Et j'espère qu'ils auront pu contempler les lacs, peut-être y taquiner la truite et le goujon. Le jour qui se leva dans le brouillard n'en sortit pas. Nous n'avons entrevu qu'un petit coin d'eau laiteuse où pendaient des grappes de sureaux comme des grains de corail sous un nuage de gaze. Les vignes sauvages se trahissaient à leur parfum. La végétation était luxuriante : on y enfonçait jusqu'à la ceinture. Tout à coup, près d'une cabane de pêcheurs devant un vieux bac pourri, je me sentis prendre le pied au milieu des roseaux. C'était un petit Japonais sans chaussure qui s'était glissé en tapinois et qui ne résistait point au désir de tâter mes souliers. Ainsi le Poucet de la légende dut explorer d'abord les bottes de Sept Lieues...

*
**

L'autre souvenir s'impose à moi chaque fois

que je songe au Yeso. Nous avions été par mer à Tobetsu, chez nos Trappistes, et nous avions couché dans leur caserne, où déjà une dizaine de Japonais, cédant moins à l'attrait de la nouveauté qu'à leur goût héréditaire de solitude et de recueillement, avaient endossé le froc de bure.

J'assistai aux Matines. Le jour naissait; le vent frais étirait et chassait les fumées paresseuses de la nuit entre le bleu pâle du ciel et le bleu gris de la mer. Les fenêtres de la chapelle s'ouvraient sur l'étendue des terres défrichées, noires, encore enchevêtrées de racines, et qui descendaient vers des hameaux de pêcheurs. Le silence était si vaste qu'il semblait qu'un cri d'alouette eût été entendu, par delà l'immensité des flots, jusqu'aux rives du Japon. Debout, derrière leurs pupitres et leurs admirables in-quarto, les Trappistes entonnèrent l'hymne :

Nocte sargentés vigilemus omnes...

De rudes hommes, taillés pour les besognes de la glèbe, ouvriers de la première heure, compagnons de l'aurore, qui combattent les ronces et les eaux croupissantes comme des péchés, et qui, partout où la terre est hostile, extirpent, défrichent, labourent, assainissent, répandent l'odeur de la Sainte Étable, — de rudes hommes ! Près de ces Bretons trapus et de ces copieux Hollandais, les Japonais paraissaient de petites ombres effacées

et grimaçantes. Mais leurs voix de fifre se mariaient aux accords des basses. Le même chant de labeur fraternel et de victoire, qui retentit sous l'azur africain et dans la campagne romaine, montait vers le ciel blanchissant du Yeso. C'était d'une indicible beauté.

Parmi ces moines, il y en avait un, l'hôtelier, qui appartenait à une très ancienne et très noble famille de Bretagne, et dont l'exquise politesse et la consommation élégante ressortaient sur la rusticité de ses compagnons. Il s'était fait Trappiste dans la maturité de l'âge, après une vie mondaine relevée de dilettantisme littéraire et peut-être d'ambitions politiques. On savait qu'il avait dansé à Compiègne et qu'il avait connu intimement l'auteur de *Monsieur de Camors*... C'était lui qui maintenant servait les hôtes du monastère et qui cirait leurs souliers... Quelques mois plus tard, j'appris qu'on avait trouvé son cadavre au fond de l'étang. Il est le premier Trappiste qu'on ait enterré dans la terre du Yeso. Il y est couché sans autre linceul que cette robe de moine où son âme avait elle-même enseveli son mystère.



Le surlendemain, nous quitions Hakodaté. Nous aperçûmes du navire, à mi-côte, une petite ligne blanchâtre : la Trappe. Là, des Européens s'étaient

attelés à la grande œuvre japonaise, et arrosaient de leurs sueurs les premiers sillons de ces sombres collines. D'autres, venus d'Amérique ou d'Angleterre, avaient, eux aussi, à Sapporo, à Otaru, dans Hakodaté, secondé les efforts du Japon. Mais ces efforts étaient admirables. Pendant qu'ils réorganisaient tout leur Empire, pendant qu'ils se créaient une flotte et qu'ils équipaient une armée, les Japonais poursuivaient, parallèlement et sans bruit, leur apprentissage de colonisateurs. L'île du Yeso se dégageait peu à peu de son chaos primitif; et sur ses côtes, dans ses forêts; au flanc de ses montagnes, autour de ses paillottes indigènes, se formaient des colons pour la Mandchourie, des exploiters pour la Corée.

CONFESSION

D'UNE JEUNE DIVORCÉE JAPONAISE

Que de fois, au Japon, je me suis arrêté devant les boutiques de libraires dont l'étalage multicolore égaie toutes les rues et jusqu'à l'unique rue des bourgs ! J'étais invinciblement attiré par ces livres qui ressemblent de loin aux almanachs et aux brochures bariolées de nos colporteurs, *l'Oracle des Songes*, *le Langage des Fleurs*, mais qui sont bien plus jolis et souvent très artistiques. Je comprenais les images, les caricatures — et trop bien, hélas ! les odieux barbouillages, imités d'Épinal, où la Famille Impériale, au milieu d'un luxe européen, s'exhibe avec des couleurs et des costumes aussi hétéroclites qu'une famille de Roi Nègre. Ces horreurs nous font trembler sur l'avenir de l'esthétique japonaise ! Heureusement, les mystérieux petits livres, illustrés de longues figures symboliques et de paysages évocateurs, conservent la tradition... Mais je ne les comprenais pas, je n'en pouvais même déchiffrer le titre. Littérature antique et

moderne, poésies amoureuses, romans, revues : leurs caractères dansaient sous mes yeux comme une ronde d'insectes bizarres. J'ignorais ce que pensaient ces innombrables petites bêtes. Des jeunes gens, des femmes, beaucoup de femmes, venaient les acheter, et, pour quelques *sen*, emportaient ce que j'aurais tant voulu connaître. Et moi aussi, j'en achetais ! Je demandais les revues les plus achalandées, les livres les plus en vogue. Et le soir, tous les soirs, grâce à mes traducteurs, je pénétrais un peu par surprise dans l'intimité de la fantaisie japonaise.

De la fantaisie ? Pas toujours. Si les contes, les poésies, les livres d'histoire, de sociologie, de politique, en débordent, rien n'est moins fantaisiste que le roman populaire et surtout la nouvelle. Le génie japonais dans ces courts récits atteint le même réalisme que dans ses dessins et ses sculptures. La littérature est pleine de petits Hokusai et de petits Jingoro qui s'appliquent à reproduire les scènes de la vie familière. Avez-vous vu des *netsuké* ? Ce sont de très gros boutons de bois ou d'ivoire qui retenaient la blague des fumeurs à leur ceinture. Les artistes japonais y sculptaient des personnages héroïques ou burlesques, mais d'une vérité saisissante, avec le soin d'un Cellini ciselant :

Un combat de Titans au pommeau d'une dague.

Notre compatriote, M. Bertin, en a fait une col-

lection merveilleuse dont il s'est servi pour illustrer son beau livre sur la féodalité japonaise. Les nouvelles d'aujourd'hui égalent souvent ces *netsuké* sinon par la valeur artistique, du moins par le souci de l'exactitude.

Du recueil que j'en ai rapporté, je détache cette *Confession d'une jeune divorcée japonaise*. Elle a, je crois, le mérite de nous montrer dans une âme la rencontre obscure des idées nouvelles et des anciens préjugés. C'est une étrange erreur de croire que l'âme japonaise reste intacte sous l'invasion des idées européennes. Mais elle y résiste alors même qu'elle s'en inspire, et sa propre transformation la désoriente.

Ce qu'il y a de plus plaisant peut-être dans les sincères aveux de cette jeune femme qui se plaint de ne plus trouver en son mari un vrai mari japonais, c'est qu'elle a changé et qu'elle n'est déjà plus une vraie femme japonaise.

Écrit à Tôkyô, mars 1898.

« Pourquoi avez-vous divorcé, madame Iô ? Pourquoi avez-vous quitté M. Ichiyama, votre mari ? » Quand on me pose cette question, je suis bien embarrassée. Il m'est impossible de garder le silence, et je réponds : « A cause de ma belle-mère. »

Voilà ce que je réponds : ce n'est pas la vérité. Je trompe les autres, j'essaie de me mentir à moi-même, et je n'en suis point heureuse. Mais si l'on me conseille de retourner chez mon mari pour donner au moins satisfaction à l'intermédiaire de mon mariage..., oh non, non ! Traitez-moi d'enfant indocile et têtue, de femme capricieuse et infidèle : je me sens incapable de jamais surveiller la marmite au riz de la famille Ichiyama.

Et pourtant, M. Ichiyama n'est estropié ni de corps ni d'esprit. Il a la taille petite, mais le teint blanc, le nez droit et la moustache fine. On ne dit pas : « C'est un bel homme. » On dirait encore moins : « C'est un homme laid. » Il a terminé ses

études dans une École de l'Etat. Il est fonctionnaire de troisième classe au Ministère des Travaux Publics et, bien qu'il ait échoué deux fois à ses examens de seconde classe, je ne doute pas qu'il y réussisse, car je connais sa patience et son courage. Si sa fortune ne passe point la médiocrité, ses goûts sont modestes; sa vie, frugale. Il éprouve pour sa mère le plus tendre des attachements.

— Mais alors, madame Iô, pourquoi ne l'aimez-vous pas? — L'aimer? Qui pourrait l'aimer? qui oserait vivre près de lui? Je vous en fais juges : écoutez mon histoire.



Vers le milieu de janvier, j'allai jouer aux cartes chez mon amie, M^{lle} Nakatami. Nous y jouons tous les ans à pareille époque. On ne concevrait pas plus un mois de janvier sans ce divertissement qu'un printemps sans fleurs de cerisiers et qu'un automne sans chrysanthèmes. Ah, les jolies cartes où sont peints des oiseaux, des papillons, les fleurs de chaque mois et les poésies du temps passé! C'est là qu'il faut avoir l'œil prompt, le doigt leste et la mémoire vive!

Nous étions sept ou huit jeunes filles, anciennes camarades d'école, et autant de jeunes gens, les amis du frère de M^{lle} Nakatami. L'un d'eux sem-

blait réservé et même un peu triste, au milieu de notre gaité et de nos éclats de rire. Je remarquai qu'il frisait constamment sa moustache. C'était M. Ichiyama. Je ne remarquai rien de plus ; et quand onze heures sonnèrent et que la djinrikisha de mes parents s'arrêta en grinçant sur le sable de la cour, le jeu m'avait si bien absorbée que je n'en crus pas mes oreilles. Je m'en allai, pensant aux cartes : et, pas plus ce soir-là que les jours suivants, je ne songeai au jeune homme sérieux qui frisait en silence sa petite moustache à l'européenne.

Deux semaines s'écoulèrent. M^{lle} Nakatami vint me voir. J'achetai des saucisses de riz ; et, pendant le goûter, dans ma chambre, voici qu'elle commença à me parler d'Ichiyama, « un jeune homme très sûr, disait-elle, très intelligent et qui sait à merveille les usages d'Europe. Il ne lui reste d'autre famille que sa mère ; et sa mère est de tous points excellente. » Pourquoi M^{lle} Nakatami me faisait-elle l'éloge de cette dame et de ce monsieur ? Je ne l'avais point interrogée. Peu m'importait que M^{me} Ichiyama eût tant de bienveillance et M. Ichiyama tant de sagesse ! Mais c'était ainsi qu'on se frayait un chemin vers mon cœur.

Le lendemain, M. Nakatami arriva, s'entretint avec mon père ; et, lorsqu'il partit, mon père m'appela.

— Veux-tu épouser Ichiyama ? me demanda-t-il.

Je demeurai interdite. Je ne l'avais vu qu'une seule fois et je n'en avais point gardé une image plaisante. Je fis signe que non.

— Au surplus, dit mon père, tu n'as que dix-sept ans. Rien ne presse.

Mais, deux jours plus tard, M. Nakatami revint, flanqué d'un collègue de mon père, M. Okawa. La conférence dura trois heures, trois mortelles heures, et les plis de mon front se creusèrent. De nouveau, mon père m'appela.

— Eh bien, Iô, me dit-il, tu n'as pas oublié notre entretien d'avant-hier. Ces messieurs m'engagent vivement à accepter Ichiyama. Je leur ai objecté que tu ne voulais pas ; mais il t'aime, et, dès qu'il t'a vue, il s'est juré que tu serais sa femme. C'est un jeune homme très sage, très intelligent, fort instruit dans les choses d'Europe. Sa mère est excellente. Bref, je n'ai répondu ni oui ni non, ni cuit ni cru. Réfléchis et décide-toi... Décide-toi à le prendre, Iô.

Mon cœur battait, ma figure brûlait, et cependant j'avais froid par tout le corps. Quelle malchance d'avoir attiré l'attention de M. Ichiyama !

J'allai trouver ma mère, qui est la plus gaie et la plus ricieuse des femmes. Elle s'imagina que je refusais à cause de ma timidité.

— Iô, Iô, me dit-elle, quand on est désiré, c'est le moment des fleurs ! Ne laisse pas l'occasion se

faner entre tes doigts. Ta gentille figure ne te préserverait pas des ennuis et des désillusions. Tu as rencontré un homme qui t'aime, Iô, et son amour t'assure le bonheur. Il pourrait être plus riche, je te l'accorde... Il pourrait aussi courir les geisha ; il pourrait surtout avoir de grandes et petites sœurs qui seraient tes belles-sœurs et te rendraient la vie dure. Ce n'est pas commode pour une femme de satisfaire son mari ; mais, quand elle est aimée, sa tâche devient facile. Si je te racontais mon histoire, tu rirais ! Figure-toi que ton père disparaissait quelquefois des trois et quatre jours et que je restais seule, à me morfondre, pendant qu'il faisait la fête avec ses amis. Le jour même que je te mis au monde, on le chercha partout. La maison était pleine de bruit et me semblait pourtant bien vide. Il ne rentra que le surlendemain. J'avais eu le temps de sécher mes pleurs... M. Ichiyama, lui, est un homme sérieux : il ne fréquente pas les maisons de plaisir, et il t'aime. Ah, chère Iô, à ta place, je répondrais oui plutôt deux fois qu'une !

Les paroles de ma mère commencèrent à m'amollir. Je sentis que personne ne me soutiendrait et que je ne trouverais aucun moyen d'échapper à ce mariage. J'en arrivai à me reprocher mon injustice à l'égard de M. Ichiyama, et je souhaitai presque le revoir. Je ne l'avouais pas. Mais mon cœur se faisait plus traitable. D'ailleurs l'on ne s'attarda

pas à mes hésitations et l'on n'attendit pas que j'eusse consenti. Dès les premiers jours de mars, nous échangeâmes des cadeaux de fiançailles, les traditionnels vêtements de soie, du poisson et des algues marines.

* * *

Je ne sais plus ce que je pensais le jour de mon mariage. Étais-je triste ou gaie, lorsque je bus par trois fois les trois coupes de saké qui m'unissaient à M. Ichiyama ? Je me rappelle seulement qu'il avait un habit européen...

Le lendemain il m'annonça que nous ferions un voyage de noces, comme on fait, paraît-il, dans les pays très civilisés. J'espérais voir Hakoné et, au lever du soleil, son lac où se mire le mont Fuji. Peut-être ne me conduirait-il qu'à Énoshima : toutes les boutiques scintillent de coquillages ; on y vend du fin corail aussi rose que la fleur de pêcher, et, dans les jours limpides, on aperçoit au loin la fumée d'un volcan sur la mer... Nous pourrions fort bien nous arrêter à Kamakura. Les dieux y habitent : les bois y poussent jusqu'au bord de la grève, et le plus grand Bouddha du monde croise ses mains énormes au-dessus des pins et des cerisiers... Non : M. Ichiyama avait obtenu du ministre quelques

jours de congé pour aller rendre ses devoirs aux tombeaux de ses ancêtres, et il m'emmena dans sa ville natale, à Tatebaiashi.

Cette ville a sa spécialité, elle aussi : on y fabrique des bouilloires de fer, larges et plates. C'est tout le divertissement qu'elle offre à ceux qui la visitent. Mais aux environs il y a la Colline des Azalées. Et M. Ichiyama me raconta fièrement qu'une Impératrice du temps jadis était venue y contempler ces fleurs, qui sont plus vieilles et plus riches que toutes les autres azalées de l'Empire du Japon.

Nous descendîmes à la gare de Sanô ; et des djinrikisha de campagne nous traînèrent, pendant deux heures, sur d'affreuses routes, avec la lenteur des charrettes à bœufs. Enfin, j'entrai dans la ville de M. Ichiyama. Il me fit monter au premier étage d'une auberge, d'où l'on ne découvrirait que des amas de vieilles maisons obscures. La servante nous apporta du riz trop dur, des sauces trop salées, des légumes à la fois trop piquants et trop mous.

— Ce n'est pas suffisant, dit M. Ichiyama, un peu gêné : je vais te commander une omelette.

Pendant que j'attendais l'omelette, il mangea sans hésiter tous les légumes et ne laissa pas une goutte de sauce.

— Hé ! dit-il, je comprends qu'une enfant de la

capitale fasse la moue devant un pareil repas ; mais, moi qui ai vécu parmi les paysans, je le préfère aux poissons plus ou moins frais qu'on vous sert à Tôkyô.

M. Ichiyama, si européen qu'il paraisse, n'en est pas moins de son village : il en aime les mauvais plats ; et lorsqu'après le déjeuner nous nous ache-minâmes au cimetière, je vis qu'il avait conservé les anciennes coutumes.

Le cimetière s'étendait à l'extrémité de la ville, près d'une pauvre église. M. Ichiyama s'avança vers les tombeaux de ses ancêtres, une rangée de petits tombeaux avec de simples pierres non tail-lées.

— Voici le tombeau de mon aïeul, me dit-il, et celui de sa femme, et celui de ma sœur aînée, et celui de mon père.

Quand il les eut lavés et qu'il eut déposé des fleurs, il me conseilla de m'incliner et resta lui-même assez longtemps le front courbé et le cha-peau à la main. Puis il me présenta au bonze, lui remit son offrande et lui demanda des prières ; et tous deux, en buvant une tasse de thé, commencè-rent un entretien, qui me sembla fort ennuyeux, car ils ne parlèrent que de récoltes et d'engrais. Durant plus d'une demi-heure, je fus comme un gage entre des mains de créanciers. M. Ichiyama

s'aperçut que je ne suivais point leur conversation et se leva pour partir.

En sortant, je lui dis :

— Qu'y a-t-il encore à visiter ?

Il pencha la tête et réfléchit.

— Demain, répondit-il, je te mènerai à la Colline des Azalées. Ce soir, je veux te montrer ma maison natale.

Sur notre passage, les gens se retournaient et se mettaient aux portes, comme si nous étions deux curiosités. M. Ichiyama n'en avait l'air ni surpris, ni contrarié. Il m'arrêta bientôt devant une maison sombre et vermoulue.

— C'est là que je suis né, me dit-il. J'ignore à qui elle appartient aujourd'hui. On a planté des mûriers tout autour. Mais regarde ce vieil arbre : que de fois j'y ai grimpé, lorsque j'étais jeune !

Je n'avais pas idée qu'un homme aussi sérieux que M. Ichiyama eût jamais grimpé dans les arbres. Il s'amusait donc comme les autres, au temps de sa jeunesse ! J'en fus tout égayée.

Le dîner qui nous attendait à l'auberge valait mieux que le déjeuner. M. Ichiyama avait sans doute donné des ordres ; mais le riz était toujours dur et sentait mauvais.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous fîmes conduire à la Colline des Azalées, et d'abord à la maison de thé où l'Impératrice était descendue.

Le soleil brillait, les alouettes chantaient au-dessus de nos ombrelles ; sur la colline, toutes les fleurs s'étaient épanouies. On n'en voit pas de plus belles même dans les jardins d'Okubo, ni de plus anciennes, ni de plus nobles. Au pied de la colline, des enfants cueillaient des fleurs sous les arbres, peut-être des violettes. Je m'approchai. Ce n'était point des violettes ; c'étaient des fougères, de ces petites fougères que je ne connaissais que pour les avoir mangées. J'en remplis mes manches, et, lorsque je lui rapportai ma cueillette, M. Ichiyama, assis sur une pierre moussue, me regarda longuement avec de la joie dans les yeux.

— Iô-san, me dit-il, tu es charmante. Pendant que tu cueillais ces fougères, je songeais à la poésie européenne. C'est ainsi que les poètes d'Europe nous représentent leur bien-aimée.

Nous ne regagnâmes l'auberge qu'au tomber de la nuit, et, le lendemain, sous une pluie battante, nous reprîmes le chemin de Tôkyô.

*
* *

Mon voyage de noces était fini ; tout le plaisir que j'en avais eu venait de la nouveauté des choses, du chemin de fer et des azalées. La présence de M. Ichiyama n'y avait pas plus ajouté que les bouilloires de sa ville natale. Je n'éprouvais pas le

moindre sentiment à son égard, rien qu'un peu de lassitude et d'agacement. Il m'obsédait de politesses inaccoutumées. Je ne pouvais descendre de wagon et y monter sans qu'il me tendît la main : c'était risible ! Si je gardais le silence, je devais être souffrante ; si je marchais, j'allais me fatiguer. Il ne me laissait pas le loisir de m'acquitter envers lui des soins que les femmes sont habituées à remplir et dont ma mère m'avait instruite. Je vivais à ses côtés dans un perpétuel désœuvrement. J'étais comme une princesse qui traîne derrière soi un étudiant amoureux. Cela me donnait parfois un soupçon d'orgueil ; mais, à la longue, j'en étais excédée.

Lorsque nous arrivâmes chez lui et que nous eûmes soupé, il me parla tout à fait en chef de famille et me dit d'un ton grave :

— Puisque tu as accepté d'être ma femme, sois la bienvenue ici. Je sais combien ta mère t'aimait et te choyait, et je ne m'étonne pas que tu resentes de la tristesse à entrer dans une autre maison. Mais ma mère est bonne et ne mettra pas ta patience à l'épreuve. Je n'ai pas la fortune de tes parents. Cependant, si mon logis est humble, j'espère que tu n'y connaîtras pas la gêne ; et je m'enrichirai, à force de travail. Fais-moi crédit de quelques années : je te promets des jours de plaisir.

Ce langage me parut d'un homme intelligent et plein de sens. Je lui répondis :

— Bien que je ne sois qu'un esprit incomplet, je tâcherai de vous satisfaire.

Je me mords encore les lèvres de lui avoir ainsi répondu ; mais je ne réfléchis point à ce que je disais, et, d'ailleurs, que lui répondre ?

Le septième jour de mon mariage, je m'en allai, suivant l'habitude, passer l'après-midi chez mes parents et coucher dans leur maison qui n'était plus la mienne et que pourtant je considérais toujours comme ma vraie maison. M. Ichiyama m'accompagna et ne nous quitta que vers le soir. Dès qu'il eut tourné les talons, mes parents m'entourèrent et m'accablèrent de questions sur mon mari, sur ma belle-mère, sur les événements de cette semaine interminable. Je leur racontai mon voyage.

— Ah ! s'écria ma mère, voilà un pays que je voudrais visiter !

— Tout va bien, dit mon père. Ichiyama est un galant homme.

— Oui, tu as de la chance, Iô, reprit ma mère, et maintenant nous sommes tranquilles.

La peur de gâter un si beau contentement m'empêcha de leur découvrir le fond de ma pensée.

Le lendemain, lorsqu'il fallut retourner dans ma nouvelle famille, je ne pouvais me résoudre à partir.

— Dépêche-toi, disait ma mère : je ne veux pas que ton mari s'imagine que je te retiens.

Je sortis donc; mais, à peine hors du seuil, je me sentis gros cœur et je me pris à pleurer. Ma mère s'en aperçut.

— Comment, fit-elle, tu n'es pas plus raisonnable, une grande fille de dix-sept ans! Si ton père te voyait, c'est lui qui te gronderait!

Et elle essaya de me gronder aussi; seulement, ses yeux étaient humides, et son visage devint aussi triste que le mien.



On n'a point de servante chez les Ichiyama; ma belle-mère prépare elle-même le riz, et je ne puis la regarder travailler, les mains dans mes manches. Lorsque j'étais jeune fille, je n'entrais pas souvent à la cuisine. Je n'y allais que les jours où mon père recevait ses invités, pour y chauffer le saké et pour y pétrir, au temps des cerisiers en fleurs, un gâteau de haricots et de riz. Aujourd'hui, je dois tirer l'eau, récurer la marmite et nettoyer les plats. Malgré ses cinquante ans, ma belle-mère, debout dès l'aube, vaque à tous les soins du ménage. Je la gêne plus que je ne l'aide.

— Laisse, laisse, me dit-elle : il vaut mieux t'occuper des travaux d'aiguille.

Trop heureuse d'obéir, je me réfugie dans ma

chambre. Mais mon aiguille est paresseuse et je ne viens pas à bout de ma robe d'été.

— Donne-la-moi, dit ma belle-mère : ça marchera plus vite.

Elle me parle toujours d'une voix caressante, comme on fait aux petits enfants. Mais je réfléchis que, n'ayant de goût ni pour la cuisine ni pour la couture, je ne parais bonne à rien, et que ma belle-mère, si attentive et si laborieuse, me juge sévèrement dans son cœur; et cette idée me rend le séjour près d'elle insupportable.

Quant à M. Ichiyama, il m'aime; ah, comme il m'aime ! Il m'aime de quatre heures du soir à huit heures du matin, quand son ministère est ouvert, et les vingt-quatre heures durant, quand son ministère est fermé. Nos manches ne se quittent pas un instant ; et c'est toujours lui qui entame la conversation, sous prétexte de m'enhardir. Il continue de m'appeler Iô-san, contrairement à tous les usages. Une nuit, je m'en plains.

— Pourquoi, lui dis-je, ajoutez-vous le *san* à mon nom ? N'êtes-vous pas mon mari ? Et faut-il traiter sa femme avec la même civilité qu'une étrangère ?

— En effet, répondit-il, ma mère me l'a déjà fait observer : mais il m'est pénible de ne pas te marquer mon affection en politesse.

Et il recommença de plus belle.

— Iò-san, me dit-il un jour, la coiffure européenne te siérait à ravir. Ne veux-tu pas te peigner comme les femmes d'Europe?

J'ai horreur de cette coiffure, et je ne lui répondis pas. Mais, un moment après, je lui dis en riant :

— Vous devriez bien faire couper vos moustaches : elles ne vous vont guère.

Et le soir il me revint rasé ! Dieu sait pourtant qu'il tenait à ses moustaches !

Le matin, c'est le devoir d'une femme de veiller sur la toilette de son mari, et de lui tendre, à mesure qu'il les passe, sa chemise, son pantalon, ses vêtements. Je n'ignore pas mes devoirs ; mais il me déplait de les remplir. Je n'ai jamais l'air de me douter que l'heure du bureau approche et que M. Ichiyama s'habille. Près du brasero, les coudes sur les tatami, je m'enfonce dans la lecture du journal. Il se garde bien de me déranger, et se contente, une fois habillé, de dire en me caressant les cheveux :

— Quelles sont les nouvelles intéressantes, Iò-san ?

Un soir, j'appris que M. Ichiyama, au sortir du ministère, assisterait à un banquet d'adieu en l'honneur d'un de ses collègues. Je me faisais une fête de cette soirée solitaire ; mais, à sept heures et demie, M. Ichiyama revint. De la racine des cheveux à l'extrémité des doigts, tout son corps était rouge ;

et il respirait comme un coureur au haut d'une côte.

— Que vous est-il arrivé? lui dis-je.

— Hé! me répondit-il, on me forçait de boire et on voulait m'entraîner dans une maison de rendez-vous. Je ne me suis sauvé qu'à grand'peine! Où est ma mère?

— Ma belle-mère est au bain.

— Ah vraiment!

Il s'assit tout près de moi, l'haleine chargée de saké.

— On m'a beaucoup plaisanté, reprit-il.

— A quel propos? fis-je.

Il pencha la tête de mon côté, les yeux alanguis et mi-clos.

— A cause de toi!

Et il me saisit la main. Je reculai sans rien dire.

— Iô-san, s'écria-t-il, tu es bien sérieuse! Sais-tu pourquoi je suis revenu si vite? C'était pour revoir ton joli visage... Ne reste pas froide, Iô-san! Il est vrai que tu ne désirais pas m'épouser; et, puisque je l'ai voulu, je dois être le plus aimant de nous deux..... et le plus faible. Mais que tu te montres indifférente à mon égard, c'est trop fort, en vérité, c'est trop fort! Tu n'as pas idée de l'ennui que tu me causes. Je maigris, et tout le monde s' imagine que je passe mes jours et mes nuits dans le plaisir. « Vous faites des

folies, me répétaient mes collègues, et vous en maigrissez ! » Et je souriais, presque heureux de leurs taquineries, car ce qu'ils pensaient pourrait être vrai, Iô-san !

Le saké lui déliait la langue ; il me débita mille sottises, et je songeais : « Voilà un homme qui parle comme une femme. Au lieu de prier, il devrait ordonner. Que demande-t-on à un mari ? Qu'il gronde sa femme, quand elle le mérite, et qu'il aille s'amuser, et qu'il sache à l'occasion lui témoigner quelque complaisance. M. Ichiyama n'est pas un mari, ce n'est pas même un homme. Et si les hommes n'ont d'autre façon d'aimer, je confesse que rien ne me semble plus niais qu'un homme amoureux. »

Le soir de son banquet, ma froideur faillit le mettre en colère. Mais il se ravisa, fit sa toilette de nuit, se versa beaucoup d'eau chaude sur la tête, et, pendant que je pliais ses vêtements, il s'endormit.

Le lendemain, ce fut d'une mine un peu confuse qu'il m'adressa le premier la parole, et, à le voir si timide, je sentis que, tant que je vivrais sous son toit, je le détesterais. Je ne rêvai plus qu'au moyen de le quitter : c'était difficile. Je retournai souvent chez mes parents, et ma mère, par bonté d'âme, me gardait quelquefois un ou deux jours. M. Ichiyama, que ces petites fugues mécontentaient grandement, envoyait alors sa djinrikisha me chercher

quand il n'y venait pas lui-même. Aussitôt que j'étais rentrée, il se dépensait en gâteries et en flatteries. Je ne lui présentais qu'un visage maussade ; je boudais ; j'exagérais ma tristesse ; et, loin de supposer que je l'avais en détestation, il finit par soupçonner sa mère de malveillance et de dureté.

— Iô-san, me dit-il un soir, ton chagrin n'est pas naturel : est-ce que ma mère te donne des soucis ?

Jamais ma belle-mère ne m'avait réprimandée ; mais je m'emparai du prétexte qu'il me tendait si ingénument, et je lui répondis en baissant les yeux :

— Ma belle-mère ne peut pas aimer un être aussi incapable que moi.

— J'avais deviné ! fit M. Ichiyama d'un air soulagé ; puis il me regarda, pencha la tête dans une attitude méditative et soupira :

— C'est ma mère qui a tort. Les vieilles femmes ne comprennent pas la jeunesse. Comment saurais-tu diriger un ménage ? Vraiment, ma mère manque de bon sens !

De ce moment-là, il fut plus malheureux, mais il m'aima davantage, hélas ! Ma belle-mère, qui n'avait rien à se reprocher, quand elle s'aperçut que son fils la tenait à l'écart, perça vite ma mauvaise foi ; et des conflits éclatèrent. Mon mensonge avait déchaîné l'orage dans cette petite maison qui, en temps de paix, me semblait déjà inhabitable.

Mes visites à mes parents se multiplièrent, si bien qu'ils commencèrent eux-mêmes à s'inquiéter et m'interrogèrent. Enfin ! Je noircis ma belle-mère ; je leur dépeignis l'existence des Ichiyama sous les couleurs les plus moroses ; j'insistai sur leur mesquinerie. Je fis d'une aiguille un grand bâton. Mon père fronça les sourcils ; ma mère croisa les bras. Il n'y avait que moi de satisfaite.

* * *

Au commencement de l'hiver, j'attrapai l'influenza. Il n'a pas dépendu de M. Ichiyama que je me rétablisse, car le pauvre homme s'installa à mon chevet et, durant quinze jours, me rompit la tête et me tourna le cœur. Son dévouement fut si consciencieux que je pensai en mourir. Dès que mes jambes purent me porter, je me déclarai guérie. Mais alors le médecin me découvrit quelque chose au foie. Mon premier mouvement fut un mouvement de peur ; puis je réfléchis que cette complication imprévue me délivrerait peut-être à jamais de ma belle-mère et de mon mari, et je bénis les dieux qui nous avaient donné un foie si délicat et les médecins qui nous trouvaient des maladies si opportunes. On avertit ma mère. Elle accourut et décida de m'emmener. M. Ichiyama voulut s'y opposer.

— Non ! dit ma mère, votre maison est trop

petite; vous n'avez pas de servante; il vaut mieux que je soigne ma fille pendant quelque temps.

Et nous partîmes.

Jamais malade ne se montra plus docile et plus résignée à son mal. Je cherissais le mien; je le couvais; je le dorlotais sous mes couvertures. Et quand M. Ichiyama venait, — il venait chaque après-midi, — sa présence avait le merveilleux pouvoir de me rendre plus malade encore et de répandre sur mes traits une langueur que tout l'art du monde n'aurait su feindre.

Bientôt cependant je ne pus me dissimuler ma guérison; mais j'en gardai le secret, et, lorsque j'entendais les pas de M. Ichiyama, je me couvrais la figure et je ne soufflais mot. Ma mère elle-même s'y trompait.

Il me répugnait de l'affliger plus longtemps, et, un jour, je lui avouai tout ce que je pensais, tout ce que je désirais, tout, sauf mes mensonges.

— C'est un gros ennui, dit-elle. Je vais consulter ton père.

Mon père se fâcha.

— Quelle fille capricieuse! D'ailleurs, c'est ta faute: tu l'as mal élevée. Je n'admets pas ces stupides enfantillages: elle rentrera chez son mari.

Pendant deux jours, je refusai de manger, et, entre mon père et moi, ma mère était comme un volant entre deux raquettes. Elle exhortait son mari

au calme, sa fille à la patience. La fille pleurait; le mari tempêtait; tous deux étaient aussi têtus l'un que l'autre.

M. Ichiyama, retenu au ministère par les travaux de fin d'année, espaçait ses visites.

— Iô-san, me disait-il, rétablis-toi bien vite, car ton absence me désole.

Mais j'ai dans l'idée qu'il commençait à comprendre; et je ne le vis plus. En revanche, l'intermédiaire de notre mariage, M. Okawa, reparut. Il me sermona et me prouva que je n'avais aucune bonne raison de divorcer et que tous les torts étaient de mon côté. Que lui répondre? Si j'avais dit : « Je veux quitter M. Ichiyama parce qu'il m'aime et que je n'aime pas à être aimée, » on m'aurait crue folle. Si j'avais dit plus simplement : « Je veux quitter M. Ichiyama parce que je ne l'aime pas, » on se fût moqué de moi. L'amour n'a rien à faire dans le mariage : chacun le sait. J'étais donc bien forcée de me rabattre sur la prétendue haine de ma belle-mère et sur la misérable existence des Ichiyama.

— C'est une question de patience, répliquait M. Okawa.

Je ne répliquais rien. Le faisan qui se tait ne reçoit pas de coup de fusil; et, quand mon silence n'intimidait pas mes adversaires, mes larmes les désarmaient. De meilleurs arguments que le silence et les larmes, je n'en ai pas trouvé.

Ainsi s'écoulèrent les fêtes du Premier de l'An, heureuses pour les autres. Puis un jour on m'apprit que M. Ichiyama était tombé malade.

Ce jour-là, je sortis du lit...

* *

Voilà trois mois que j'ai abandonné la maison de celui qui fut mon mari. Ce matin, comme je me promenais en djinrikisha et que je traversais l'enceinte du Palais Impérial, je remarquai un homme vêtu à l'européenne qui, le dos voûté, cheminait sous les arbres. Il me sembla le reconnaître, et, en passant près de lui, je n'eus que le temps de me cacher derrière mon ombrelle. C'était M. Ichiyama. Je ne pus m'empêcher de retourner la tête. Il marchait les regards fixés au sol, un petit paquet dans la main, son déjeuner de midi. Ses joues s'étaient creusées, ses yeux enfoncés; ses moustaches repoussaient. Cette rencontre a pesé sur toute ma journée : j'en ai perdu l'appétit. On me dit qu'il a résolu de ne pas se remarier. Mais il est bien jeune pour avoir fait vœu de solitude; et peut-être trouvera-t-il de par le monde quelque curieuse qui consente à l'épouser. Pour moi, je souhaite qu'il me pardonne; mais, dût-il me maudire, je ne remettrai jamais les pieds chez lui, jamais, jamais...

HISTOIRE D'IMAMURASAKI

FILLE DU YOSHIWARA

Du temps où j'étudiais l'imagination japonaise à travers les théâtres et les vieux palais du Japon, ce fut dans un *yosé* de Tôkyô qu'un soir d'hiver j'entendis l'histoire d'Imamurasaki, fille du Yoshiwara. Agenouillé sur son estrade, entre un brasero où chauffait une bouilloire et sa petite tasse de thé, le conteur, qui se nommait, je crois, Sangenti Inshîô, enchanta son public et obtint un si grand succès que son récit parut, quelques jours après, dans un des premiers journaux du Japon. Mon interprète me le retraduisit, et, même sur ses lèvres, cette nouvelle me parut encore savoureuse.

Me suis-je abusé sur sa valeur? A-t-elle besoin, pour nous émouvoir, des inflexions de la voix et du soulignement de la main japonaise? Le diseur du *yosé* jouait à merveille de ses gestes et de sa figure. Il avait une façon de relever la tête qui n'appartenait qu'aux samuraï, et nulle femme ne s'inclina

jamais avec une modestie plus élégante. L'ironie, la colère, l'indignation, la mélancolie, la bravoure juvénile, la bonhomie douloureuse se succédaient sur son visage et semblaient même s'y entre-croiser, tant l'ardeur de ses yeux ripostait vite à l'impertinence de ses lèvres. Il ajustait sa voix et son accent à chacun de ses personnages, dans l'instant qu'il le mettait en scène. Ses paroles éclatantes se heurtaient et bruissaient comme un cliquetis de sabre, et, bien que les nattes du plancher, les solives du plafond, les fenêtres aux vitres de papier, toute la salle fût éclairée à l'immobile et vive lumière de trois becs électriques, ses chuchotements mystérieux y faisaient descendre le crépuscule et la nuit.

Son éventail prenait entre ses doigts une vie fantastique. Tantôt, déployé d'un coup brusque, il affectait la grâce impérative et rude des lourds éventails de fer que maniaient les hommes d'armes. Tantôt ses feuilles à demi dépliées s'agitaient doucement, comme émues d'un caprice de femme. Tout à tour il protégeait de son aile silencieuse le tête-à-tête d'un jeune homme et d'une courtisane, couvrait les plongeurs cérémonieux et le sourire béat d'un vieux bonze, ou frétillait sous les yeux émus et pillés d'une honnête commère. Confidentiel et provocant, furtif et solennel, et, dès qu'il se refermait, le bâton merveilleux battant la mesure à l'héroïsme

il communiquait au récit du conteur un entrain que mes lettres moulées ne lui rendront pas.

Mais l'aventure d'Imamurasaki n'en évoque pas moins l'image réelle d'un Japon qui, pour être enterré depuis cinquante ans, n'est pas encore tout à fait mort. J'en aime la vérité romanesque et la barbarie distinguée. Les caractères m'y paraissent plus nuancés que dans la plupart des fictions japonaises. Les héros ne nous dissimulent pas leurs intimes défaillances, et ce petit coin du Japon féodal vous révélera sans doute une étrange conception de l'honneur.

Les premières scènes, je m'empresse de le dire, se passent dans un mauvais lieu. C'est le théâtre habituel où les romanciers japonais promènent leurs personnages. Ils y vont étudier l'amour, car l'amour, considéré dans la vie sociale comme une faiblesse inutile ou méprisable, retrouve au Yoshiwara sa force et ses droits, s'y relève et s'y justifie. La courtisane reçoit du privilège qu'elle exerce une sorte de dignité. Et c'est la revanche de cet irrésistible amour que, banni du mariage, il condamne ses peintres à le chercher dans la débauche. D'ailleurs, au Japon, la débauche a son étiquette, et même rigoureuse. On lui veut une ceinture dorée, mais correctement nouée. Et, comme ses plaisirs ne sont point tenus pour des péchés et ne se compliquent d'aucune volupté morose, elle garde,

sous d'étincelantes lumières et de riches étoffes, le décorum de la politesse et j'oserais presque dire le respect d'elle-même. Les Japonais n'ont corrigé la « bonne nature » que par de la décence extérieure, et leur moralité n'a souvent consisté qu'à draper leurs instincts d'un formalisme somptueux. Aussi peut-on traverser sans crainte ces faubourgs de séductions dont les décors et les manières courtoises sauvent la banalité foncière, brutale et triste. Les dames d'Europe qui voyagent au Japon n'hésitent point à s'y aventurer. J'y ai rencontré de jeunes Américaines accompagnées de leurs frères et beaux-frères. En pays lointain, tout n'est plus que couleur. Et puis l'exotisme a ses immunités. Et enfin le journal qui publia cette nouvelle, — du moins des Japonais me l'ont affirmé, — est le seul que daigne lire l'exquise et vertueuse Impératrice du Japon.

I

Le 4 mars de la première année de l'ère Kaei (1849), la fille de joie Imamurasaki, revêtue de sa robe de chambre en brocart et les cheveux piqués de longues épingle d'or, vint, à la nuit tombante, s'asseoir dans une des maisons de thé qui bordent l'avenue du Yoshiwara. Selon l'habitude, elle faisait,

cause de ses hautes geta, des pas majestueusement tordus et s'avancait suivie d'un équipage princier de domestiques et de servantes. Imamura-saki appartenait à la première classe des oïran, la seule qui pût se déplacer ainsi, car les deux autres classes se rangeaient derrière le grillage de leurs maisons, agenouillées sur les nattes dans leurs robes chatoyantes, tandis que ces dames plus illustres se rendaient aux *chaya* et déployaient à la lumière des lanternes un luxe quasi royal.

Elle s'arrêta un instant sur le seuil et dit : « Bonsoir ! » du ton digne et même un peu hautain qui sied à de telles oïran, et de la maison de thé on lui répondit : « Oïran, soyez la bienvenue et vous, messieurs les domestiques, daignez entrer. »

Qu'Imamura-saki fût une jolie fille, personne ne l'a jamais dit. Mais, façonnée à l'ancienne discipline, elle avait reçu la même éducation que les filles des daïmio et des grands samuraï. On lui avait appris les beaux usages, le chant, la musique, la science des vers, le désintéressement, car en ce temps-là les gentilshommes qui fréquentaient les courtisanes n'en goûtaient les amoureux plaisirs qu'assaisonnés de politesse et d'art. Et nulle femme, au Yoshiwara, ne fut plus réputée qu'Imamura-saki pour la culture de son esprit et la parfaite convenance de ses manières. L'énergie de son âme donnait à son visage je ne sais quelle héroï-

que décence qui la faisait remarquer de tous les gens d'honneur.

A peine s'était-elle assise où l'étiquette lui assignait sa place, qu'un homme d'armes se détacha de l'ombre des cerisiers, et, traversant l'avenue, apparut au seuil de la *chaya*. Il tenait son éventail à la main et portait enfoncé sur sa tête l'espèce de panier renversé dont les rônins ces chevaliers errants, se masquaient la figure. « Permettez ! » fit-il, car les samuraï ne prononçaient point d'autres paroles, lorsqu'ils entraient dans une maison. On le salua profondément et on le conduisit au premier étage où, quand il eut enlevé son chapeau, les servantes reconnurent qu'elles avaient affaire à un tout jeune et très noble seigneur.

— Je suis, dit-il, un samuraï des pays lointains, et pour la première fois je mets le pied dans ce quartier des Fleurs. J'attends donc de votre obligeance qu'il vous plaise de m'en indiquer les usages et de m'y gouverner. » Et, s'adressant à la bonne qui lui présentait une petite tasse de thé :

— N'êtes-vous point la maîtresse de céans ? lui demanda-t-il.

— Hé ! répondit-elle, votre seigneurie se moque. Je ne suis qu'une humble servante pour vous servir, mon seigneur.

— Alors, c'est vous le patron du logis ? dit l'étranger en se tournant vers le domestique qui s'é-

taît empressé sur ses pas et se prosternait devant lui.

— Vous aimez à rire, seigneur samuraï : je n'en suis que le jeune homme.

— Le jeune homme ? Quel âge avez-vous donc ?

— Hé ! J'achève ma quarante et unième année.

— L'étrange pays où un homme de quarante ans se pique encore de jeunesse !

— Honoré seigneur, en ce quartier, fussent-ils aussi vieux que les vénérables tortues, les domestiques portent toujours le nom de jeune homme. Mais comme il me paraît que votre expérience du Yoshiwara est peut-être incomplète, oserai-je vous demander si vous avez, par hasard, une connaissance et si vous désirez que j'aille vous la quérir ?

— Vraiment ? Est-on tenu de faire venir ici ses connaissances ?

— Nul n'y est forcé, mon seigneur, mais cela semble préférable.

— Soit : j'en ai une.

— Déjà ! Je cours et vous la ramène.

— Ma connaissance, dit le samuraï, habite le quartier de Kojimachi : c'est un marchand de légumes. Je ne connais personne autre.

— Ah ! seigneur samuraï, fit le domestique en riant, le visage jusqu'à terre, vous excellez à vous railler du monde ! Je ne parle que des oïran que vous pourriez connaître.

— Eh ! non seulement je n'en connais point, mais, si je vous prie de me renseigner, c'est que j'ignore même le moyen d'en acheter une.

— Vous avez raison, mon seigneur : je vous conseille donc de jeter les yeux sur celles qui sont en bas et de choisir.

Le samuraï réfléchit un instant : — J'en ai vu passer une tout à l'heure, dont je ne saurais dire si elle est belle, mais il ne me déplairait point qu'elle vînt s'asseoir à mes côtés. Quand je suis entré chez vous, elle avait déjà pris place au fond de la salle, à gauche.

— Votre seigneurie tombe à merveille, répondit le domestique. Cette dame est la plus célèbre de nos oïran. Elle a nom Imamurasaki.

— Va donc vers elle ! — Et, tirant de sa manche un petit paquet : — Tiens, dit-il, voici cinquante ryô d'or. Procure-moi tant de plaisir que le souvenir m'en dure encore longtemps après que j'aurai regagné mon pays natal.

Le domestique ouvrit de grands yeux, car, à cette époque, les faveurs d'une oïran et le service d'une maison de thé ne montaient pas à plus de dix ou douze ryô, et l'étranger lui parut fabuleusement riche.

— Mon seigneur, lui dit-il, pardonnez-moi d'être indiscret, mais je vous serais obligé de me donner votre nom.

— Qu'à cela ne tienne! Je m'appelle Naô Saburô.

Le domestique enveloppa l'or dans une feuille de papier où, après y avoir noué des fils blancs et rouges, il écrivit *Naô-san* (Monsieur Naô), puis il descendit et, respectueusement, s'approcha de l'oïran.

Selon les coutumes du Yoshiwara, qui ne manquent point d'étrangeté, la première rencontre avec une oïran se célèbre comme la cérémonie du mariage. On y fait le solennel échange des trois coupes de saké qui consacre les unions japonaises : un garçonnet les verse à la dame, une fillette à l'hôte, et la dame, ainsi qu'il convient aux nouvelles épousées, digne et grave, se retire aussitôt dans son appartement. La seconde rencontre coûte plus cher que la première, la troisième plus cher que la seconde. Mais à cette troisième, l'oïran, tenue pour votre femme légitime, peut manger en votre compagnie avec des bâtonnets d'ivoire et vous appeler par votre petit nom. Si d'un coup vous payez les trois rencontres, on suppose accomplie la cérémonie du saké, et l'oïran qui s'est départie de sa réserve vient à vous déjà familière.

C'est pourquoi, dès qu'elle eut abaissé les yeux sur l'offrande du jeune rônin, Imamura-saki se leva et s'avança vers lui, le sourire aux lèvres, avec un air d'intimité. Elle ôta son manteau flottant aux

couleurs éclatantes, et, s'agenouillant à ses côtés, lui tendit sa longue et mince pipe d'argent.

— Vous êtes le bienvenu, lui dit-elle, Naô-san : ne voulez-vous point fumer un peu ?

Et Naô vit entrer des geisha qui portaient des tambourins et des shamisen. Il remarqua qu'elles étaient toutes assez laides, car, au Yoshiwara, on a soin de les choisir disgraciées du visage, afin que le désir des amoureux ne s'égare jamais de l'oïran sur la musicienne. Mais les oreilles y gagnent autant que les yeux y perdent, et toute la beauté qu'on souhaiterait qu'elles eussent passe dans leurs concerts et leurs chansons. Vous ne trouveriez nulle part de geisha plus expertes à pincer les cordes sonores, ni à frapper de leurs frêles doigts endurcis la peau des grosses bobines qui leur servent de tambours. Et nulle part des voix plus habiles ne chantent les branches du saule que le vent a séparées un instant pour les mieux réunir, ou la mélancolie silencieuse du ver luisant dont le corps n'étincelle qu'en brûlant d'amour.

Naô les écoutait, tandis que l'oïran, attentive à le servir, remplissait sa coupe de saké tiède, de ce bon saké sans lequel ni la fleur n'exhale de parfum, ni l'amour de volupté. Et, quand il se fut régalé de cette musique dont vibraient toutes les cloisons de l'hôtellerie, Imamurasaki donna le signal du départ.

— Naô-san, dit-elle, ne me ferez-vous point l'honneur de venir chez moi? Et vous aussi, Mesdames.

Elle prit la main du samuraï, et les geisha, s'inclinant, ne relevèrent la tête qu'au moment où le couple eut descendu la première marche de l'escalier. Alors, elles le suivirent, précédées des porteurs de lanternes et suivies elles-mêmes des domestiques et des servantes. Le long cortège se déroula dans l'ombre de l'avenue et dans la lumière des étalages où, devant leurs beaux écrans d'or, déjà clairsemées sur les tatami et frissonnant de la fraîcheur du soir, les humbles courtisanes enviaient, au fond du cœur, l'illustre Imamura-saki.

On atteignit ainsi la demeure de l'oïran et tout le monde pénétra dans sa vaste chambre. Mais on y fit moins de bruit qu'à la maison de thé. Ce ne furent que chansons élégantes et discrètes qui s'éteignirent dès que la dame eut mandé sa chambrière. Celle-ci parut bientôt, portant dans ses bras et traînant derrière elle le lourd matelas et les riches couvertures. Domestiques et geisha s'éclipsèrent. On entendit, un instant, le long des cloisons en papier et sur le plancher frémissant du corridor, le frôlement rapide des étoffes de soie...

Et durant sept mois, toutes les nuits, qu'il plût, qu'il ventât, fût-il même tombé des sabres, Naô

Saburô près d'Imamurasaki revint acheter le printemps au quartier des Fleurs.

II

Or, le 18 septembre au soir, Naô attendit si longtemps sa maîtresse qu'il s'endormit. Déjà la nuit pâissait au ciel, quand Imamurasaki entra brusquement. Mais elle vit que le samuraï dormait, et, s'agenouillant près de la couche déroulée sur les nattes, les regards attachés à ce visage de jeune homme que baignait la lumière lactée d'une haute lanterne blanche, elle en considéra la grâce encore timide et l'indécise fierté. Puis ses yeux rencontrèrent, au chevet du lit, les deux sabres du jeune homme dont les fourreaux laqués luisaient d'un sombre éclat, et doucement, dans le silence de la nuit, elle les heurta l'un contre l'autre. Naô tressaillit et s'éveilla, mais toute sa figure, que le tintement des armes avait assombrie, s'éclaira sous les deux yeux qui observaient son réveil.

— Je vous attendais, fit-il en souriant, et je n'ai pu m'endormir.

C'est une politesse que les familiers des oïran ont coutume de leur adresser, tandis que les nouveaux venus, qui tranchent du dédaigneux ou de l'indifférent, feignent de dormir à poings fermés,

dès qu'ils entendent la porte glisser dans ses rainures.

— Excusez-moi, dit Imamurasaki, si je viens à cette heure tardive.

— Je ne vous en veux pas, oïran, répondit Naô. Vous n'êtes point ma femme légitime et il ne serait pas juste que je vous eusse toute à moi. Ne craignez point que je me fâche pour une telle misère.

— Je vous remercie, Naô-san, mais, puisque nous voici seuls et les seuls éveillés dans cette maison, permettez-moi de vous faire une demande.

— Parlez.

— Je désirerais savoir quelle est votre situation.

— Ne vous l'ai-je point dit ? Je suis un rônin des pays lointains et l'on m'avait tant rebattu les oreilles des splendeurs de Yedo qu'en vérité j'y fusse venu même sur les genoux. Pendant que j'y quête une aventure heureuse et profitable, peut-être la bienveillance d'un daïmio, j'apprends à connaître le Yoshiwara, afin d'en conter plus tard aux gens de ma province les usages et les enchantements.

Imamurasaki hocha la tête.

— Je ne vous crois point, fit-elle. Ce n'est ni la simple curiosité, ni l'amour qui vous amènent ici.

— Si je ne vous aimais, reviendrais-je donc tous les soirs ?

— Vous cherchez autre chose ou une autre per-

sonne que moi. Ah, Naô-san, n'ayez pas peur que je vous trahisse ! Vous m'avez rendue fière aux yeux de mes compagnes, car jamais les plus belles n'ont rencontré d'amant plus assidu. Je suis votre obligée dans cette vie et dans l'autre, et j'ai conçu pour vous une grande affection. » Et l'oïran poursuivit plus bas : « — Voulez-vous toute ma pensée, Naô-san ? Vous êtes en état de vengeance. »

— Chut ! chut ! murmura Naô, dont les yeux firent le tour de la chambre. Ne disons point de paroles inutiles. Pourquoi supposez-vous que je guette une vengeance ?

— J'ai l'expérience des hommes. L'autre nuit, comme vous dormiez profondément et que je vous ai réveillé d'une voix forte, vous avez pris l'attitude d'un samuraï qui se met sur ses gardes. De ce moment, j'ai tout épié, vos gestes, vos regards, votre inquiétude. Ce soir même, il a suffi d'un léger froissement de fer pour rompre votre sommeil. Si je ne me suis pas abusée, profitons d'une solitude où personne ne peut nous entendre. Ouvrez-moi votre cœur et je vous conseillerai.

Naô pencha la tête sur ses bras croisés et soupira :

— Vous avez deviné, oïran, et sans doute celui que je cherche aura deviné plus facilement encore. Mais, puisque vous me témoignez tant de reconnaissance, je ne vous cacherai rien. Écoutez :

« Je suis un samuraï de Wakayama et mon père, Shimizu Naoki, maître d'armes du prince et célèbre dans l'art de l'escrime à un sabre, avait ouvert une école où se pressaient tous les jeunes hommes de la province. Un samuraï qui faisait son tour de Japon, fameux escrimeur, lui aussi, Tsuruga Den-nai, vint de fortune s'établir dans notre ville et entreprit de rivaliser avec mon père. Mais celui-ci, depuis longtemps connu, conservait plus de mille élèves, tandis que Tsuruga n'en pouvait ramasser que deux ou trois cents. Les élèves des deux champions ne tardèrent pas à se regarder d'un mauvais œil et à s'escarmoucher sur le mérite de leurs maîtres, si bien que le prince décida de terminer ces mauvaises querelles par un combat singulier entre mon père et Tsuruga.

« Le jour fixé, les hommes d'armes de Wakayama se rassemblèrent dans la cour du château, et, quand les deux rivaux, le front ceint d'un bandeau d'étoffe, se furent avancés vers lui, le prince leur adressa ces paroles : « Nous voulons savoir qui de vous deux est le plus fort, mais, comme le succès dépend souvent de la chance, il convient au vainqueur de n'en point faire parade, au vaincu de se résigner sans murmure. — C'est entendu, » dirent-ils, et ils croisèrent les armes en prononçant la formule consacrée : « Frappez légèrement ! » Tsuruga, dans la force de l'âge, était haut et corpulent ; mon

père, qui avait passé la cinquantaine, petit et maigre. Au lieu des sabres de bambou dont se servent les escrimeurs, on leur avait donné de gros espadons en bois plein revêtus de cuir. Le grand et robuste Tsuruga toisa d'un sourire son chétif adversaire, et, selon le geste habituel des bretteurs qui méprisent leur ennemi, il éleva son arme au-dessus de sa tête. Mon père, dont l'orgueil était moindre, protégeait sa poitrine de son sabre en arrêt qu'il étreignait à deux mains. Et ils restèrent ainsi sans bouger d'une semelle. Mais, tout à coup, Tsuruga poussa un hurlement terrible, se précipita, et, pâles d'étonnement, les spectateurs le virent jeter son sabre, happer son rival par le col du kimono et le soulever dans l'air. Mon père roula sur le sol. Il y eut un grand silence. Puis les deux combattants dénouèrent leur bandeau et se prosternèrent devant le prince. Alors tous les partisans du vainqueur crièrent : « Vive Tsuruga ! » Et les élèves de mon père devinrent comme des légumes verts sur qui l'on a mis du sel.

« Mais Miura, le chef des samuraï, s'approcha du prince : « — Monseigneur, dit-il, pardonnez-moi : il me semble que le vainqueur n'est point Tsuruga. — Eh ! n'a-t-il pas terrassé Shimizu ? — Comment l'eût-il fait, monseigneur, si leurs sabres eussent été de vrais sabres bien tranchants ? Avez-vous observé qu'au moment où Tsuruga s'est

rué sur lui Shimizu l'a frappé d'un grand coup de taille qui l'eût fendu de l'épaule jusqu'au sein ? Ce fut même un coup si rude que le sabre de Tsuruga en a chu par terre, mais, comme il combattait sous les yeux de Votre Honneur, il a tâché de sauver les apparences en culbutant son adversaire. — En vérité, reprit le prince, je n'ai rien remarqué de semblable. » Mais mon père s'écria : « — Monseigneur, je vous certifie que Tsuruga Dennai a été touché, et, si vous en doutez, ordonnez qu'il ôte ses vêtements ! » Les élèves de Tsuruga, irrités qu'on osât contester la victoire de leur maître, le pressèrent eux-mêmes de se déshabiller. — « Laissez-moi tranquille ! » répondait-il. Mais les plus impatients le dépouillèrent. Et tous les partisans de mon père firent un grand cri, car on voyait sur sa poitrine nue, de l'épaule à la mamelle, une large barre violacée.

« De ce jour, Tsuruga, abandonné de ses élèves, sentit qu'il ne pouvait plus demeurer à la cour du prince. Cependant il attendit avant de reprendre sa vie de rônin, et nul ne soupçonnait à son visage que le diable faisait rage en lui. Le 15 août, le prince offrit un banquet en l'honneur de la Lune ; mon père y assista. Le soir, à son retour, près du champ de course, Tsuruga embusqué le tua d'un seul coup et disparut. Je n'avais alors que treize ans : le prince, qui eut pitié de ma jeunesse, m'at-

tacha au service de sa personne. Je m'occupai de musique, de chansons, de bouquets, de cartes et d'échecs. Moi, le fils d'un maître d'armes, je ne savais pas tenir un sabre, mais, dans les jeux, j'excellais à renvoyer la balle avec le pied ou la raquette. L'idée de ma vengeance ne m'en obsédait pas moins nuit et jour, et je demandai au prince un congé de cinq ans pour découvrir le meurtrier de mon père. « Si jamais j'arrive à le joindre, pensai-je, c'est lui sans doute qui me tuera, et pourtant on ne peut vivre sous le même ciel que son ennemi. » Je partis donc ; je marchai des mois entiers à travers le Japon ; je visitai la sainte Kyôto. Les mille ruelles commerçantes d'Osakâ me retinrent assez longtemps et nulle part je n'aperçus celui que j'enrage de trouver. Quelqu'un me dit alors qu'au Yoshiwara de Yedo on avait bien des chances de rencontrer tous ceux que l'on cherchait. Vous savez maintenant pourquoi j'y suis venu, oïran. Mais l'assassin de mon père continue de m'échapper, et c'est peut-être qu'au pied du phare il fait toujours plus sombre. »

Inamurasaki lui répondit :

— Je vous remercie, Naô-san, de la confiance que vous mettez en moi, et soyez sûr qu'à personne je ne toucherai mot de votre histoire. Mais ce Tsuruga dont vous me parlez, quel âge a-t-il ?

— Il avait trente-cinq ans lorsqu'il tua mon

père : il doit en avoir quarante aujourd'hui.

— Vous m'avez dit qu'il est grand et gros ?

— Oui, c'est un homme à la face rouge, au col épais, aux cheveux plantés bas sur le front.

— Pensez-vous qu'il porte encore la trace de sa meurtrissure ?

— On prétend que, fortement frappée, la chair en garde l'empreinte.

— Eh bien ! Naô-san, croyez-moi, autant vous vaudrait puiser de l'eau avec un panier que de l'attendre ici. Votre ennemi ne doit pas venir tous les soirs au Yoshiwara, et, s'il a eu vent de votre présence, tenez pour certain qu'il s'en est éloigné. Rassurez-le d'aborden ne fréquentant plus le quartier des Fleurs. Yedo est vaste : pendant que vous en explorerez les rues et les faubourgs, Imamura-saki, heureuse de vous servir, cherchera pour vous en ces maisons de joie l'individu que vous lui avez signalé. Et, si le hasard la met sur ses traces, une lettre aussitôt vous en avertira.

— Je vous obéirai, dit Naô.

— Soyez prudent, répondit-elle.

Vous l'entendez ? Elle congédie le jeune samuraï et lui conseille de ne plus revenir. Ce n'est point la coutume des oïran qui, toujours suspendues aux manches de leurs hôtes, même de ceux qu'elles n'aiment guère, leur répètent en faisant des mines :

— Pourquoi vous en aller ? Restez encore. Vous reverrai-je ce soir ? Demain ? Après-demain ?

Mais notre Imamurasaki était une personne rare

III

Naô chercha donc ailleurs son introuvable ennemi. Il parcourut dans tous les sens et du matin au soir l'immense ville de Yedo. Parfois il rôdait autour de l'enceinte shôgunale dont les douves et les larges murailles se développaient à l'infini. Les princes de l'empire en traversaient les ponts, précédés d'un cortège magnifique, et le jeune homme, dissimulé derrière un arbre, observait les visages. Parfois il s'attardait devant les longs bâtiments noirs, où, sur le bord des rues, les Daïmio casernaient leurs hommes d'armes. Par les fenêtres ouvertes, on entendait un cliquetis de sabres ; des samuraï se promenaient dans la cour de la résidence, et d'autres debout, des deux côtés de la porte, en surveillaient l'entrée.

Mais plus souvent encore, mêlé à l'incroyable foule qui hantait le boulevard Ginza par où les provinces du sud débouchaient dans la capitale du Shôgun, le jeune rônin fouillait de ses yeux impatients les escortes des grands seigneurs et des nobles dames portées en palanquin. Et, comme le ciel de septembre était d'une douceur merveilleuse,

toutes les nuits des barques enguirlandées de lanternes égrenaient sur le fleuve et sur les canaux leurs chants, leur musique et leurs fleurs de lumière. Mais pas plus aux fêtes qu'au silencieux faubourg de Honjô, où, par delà le Sumida-gawa, les gentilhommières s'espacent entre les temples et les bonzeries, pas plus aux quartiers des marchands que dans les tristes banlieues, Naô ne releva la piste du bretteur de Wakayama.

Les érables d'octobre commencèrent à changer de couleur, et déjà l'on croisait dans les rues des femmes qui, la tête enveloppée d'une étoffe de coton, s'en allaient prier Ébisu, le dieu de la Fortune, car, en ce mois, tous les Kami japonais ont déserté leurs propres autels et font une retraite au grand temple d'Izumô; mais le seul Ébisu ne les suit pas et ne répond point à leurs appels, parce qu'il est sourd. Les espérances de Naô semblaient quitter son âme, comme les dieux avaient quitté la ville, n'y laissant qu'une vague confiance dans une Fortune que nos prières ont assourdie.

Un jour qu'il rentrait las de ses courses vaines, sa voisine aux aguets lui dit :

— Maître, une lettre est venue pour vous du Yoshiwara.

Et, après l'avoir complimenté selon l'usage, la commère, rougissant d'une honnête pudeur, les yeux baissés et le sourire aux lèvres, lui tendit sur

son éventail un pli fermé où l'on avait écrit :
« Naô-san. De la part de votre connaissance. »

La lettre était brève :

Je souhaite que vous vous portiez bien et je vous en félicite. J'ai trouvé quelque chose qui ressemble à ce dont vous m'avez parlé. Hâtez-vous.

— Je vais au Yoshiwara ! s'écria-t-il.

Et, pendant que sa voisine se retirait en félicitant avec beaucoup de révérences un si noble cavalier de ne point faire languir son amoureuse, il prit ses deux sabres, dont il eut soin d'éprouver le tranchant, puis enveloppa d'un morceau de soie la tablette funèbre de son père et la glissa dans sa large ceinture.

Le soir était tombé quand il atteignit le quartier des Fleurs. Aussitôt prévenue, Imamurasaki s'excusa près de ses hôtes et accourut.

— Vous êtes le bienvenu, Naô-san.

— Oïran, j'ai reçu votre lettre et je vous en remercie.

Ils s'agenouillèrent sur des coussins, et, quand les bonnes qui leur servaient le thé se furent écartées et rangées au fond de la chambre : — Hier soir, dit la jeune femme, un homme vint ici pour acheter ma camarade Tamasako. Dès que je l'aperçus, il me sembla reconnaître l'individu que vous m'aviez dépeint. Je lui demandai à quel prince il appartenait : il me confia que, rônin de

Wakayama, il faisait son tour de Japon en qualité de maîtres d'armes. J'ai voulu savoir son nom. « Je m'appelle, répondit-il, Tsuruga Dennai. »

— C'est lui ! C'est bien lui ! s'écria Naô. Je m'étonne seulement qu'il n'ait pas caché son nom !

Et, emporté par la première ardeur de la vengeance, le jeune homme lançait autour de lui des regards furieux.

— Ne prenez pas cet air féroce... dit Imamura-saki. Comme j'avais encore peur de me tromper, j'ai prié les servantes de Tamasako de le mener au bain, et là, j'ai vu très distinctement sur sa poitrine la trace du coup dont votre honoré père l'avait cinglé.

— C'est lui, vous dis-je ! Savez-vous son adresse ?

— Il a une salle d'armes à l'extrémité d'Asakusa, près du temple de Sosenji.

— Il recevra donc ma visite dès ce soir ! dit Naô.

Mais, au moment qu'il allait quitter sa maîtresse, son cœur tout à l'heure si fier s'amollit et son visage devint mélancolique.

— Vous le savez, murmura-t-il, je suis faible en escrime, et l'homme que je dois tuer me tuera sans doute. Nous ne sommes pas loin d'Asakusa : demain matin, quand vous apprendrez qu'un samuraï est mort, vous pourrez supposer que c'est

moi. En ce cas, oïran, priez pour mon âme et allumez pour elle des baguettes d'encens. Je ne vous demande rien de plus.

Sa voix tremblait en achevant ces mots et des larmes lui montèrent aux yeux. Imamuraaki se leva brusquement, et d'une voix mordante :

— En vérité, Naô-san, que me chantez-vous là ? dit-elle. Oubliez-vous à qui vous parlez, et depuis quand suis-je votre femme ? Je vous ai rendu service, il est vrai, mais uniquement pour m'acquitter de vos nombreuses visites. Je n'ai point eu d'autre raison, sachez-le bien. C'est mon métier d'attirer et de retenir les hommes. Et, si j'étais forcée de brûler des baguettes d'encens, chaque fois qu'un de mes amants vient à mourir, j'y serais occupée du matin au soir ! Vous vous flattez, parce que vous êtes plus beau garçon que les autres ! » Et se tournant vers ses servantes : « — Ce samuraï est fou. Moquez-vous de lui ! »

Et les servantes éclatèrent de rire.

Naô bondit sous l'outrage.

— Une oïran qui ose faire honte à un samuraï !... s'écria-t-il. Une oïran n'est qu'une bête impure !

Mais, la main crispée sur la garde de son sabre, il réfléchit que, s'il tuait cette femme, on l'arrêterait avant qu'il eût vengé son père. Farouche, ivre de colère et d'humiliation, il s'élança hors de la chambre et gagna la rue, tandis que les servantes

et les oïran, penchées au balcon du premier étage illuminé, le poursuivaient de leur rire insultant.

Naô s'enfonça dans les ténèbres. C'était l'heure où les gentilshommes se rendaient à cheval au Yoshiwara. Les valets d'écurie tenant d'une main la bride de leur monture et de l'autre une lanterne, chantaient le long de la route de courtes chansons d'amour. Et le chemin d'Asakusa était plein de ces lanternes errantes et de ces ritournelles qu'interrompait parfois le reniflement des chevaux. Naô marchait si vite que ses pieds frôlaient à peine la terre, et il murmurait entre ses dents : « Je la tuerai ! Demain, demain je reviendrai et je la tuerai. Père, nous serons vengés, vous d'abord, moi ensuite ! » Mais, arrivé au quartier d'Asakusa, il erra longtemps et maudissait la nuit sans lune, quand il reconnut dans une rue déserte les coups de bois sec dont se bûchaient des escrimeurs. Au seuil de la maison d'où s'échappait ce bruit retentissant, un baquet d'eau pâle miroitait sous la lumière d'une lanterne peinte. Il dégaina son sabre et l'y plongea, puis après avoir disposé ses vêtements de façon à ne pas en être incommodé pendant la lutte, il cria :

— Je demande qu'on m'ouvre !

Par la porte entre-bâillée, une voix répondit :

— Qui êtes-vous ?

— Un étudiant. Le maître est-il chez lui? Je désire le voir.

— Attendez.

Quelques instants après, la même voix revint et dit :

— Mon maître est en train de donner une leçon et ne peut vous recevoir. Il vous prie d'accepter ces deux *sen* qui ne sont rien. Prenez-les pour acheter une paire de sandales.

— Je ne suis point venu mendier le prix d'une paire de sandales. Dites au maître, s'il vous plaît, qu'un rônin de Wakayama, Shimizu Naô Saburô, veut lui parler.

— Soit! Attendez.

— Ah! c'est Shimizu, prononça une autre voix dans l'intérieur de la maison. C'est bien : amenez-le ici.

Naô entra, la parole haute, mais, quand la porte se referma derrière lui, le cœur commença de lui faillir. On l'introduisit dans une salle où il aperçut vaguement sur les cloisons éclairées aux lueurs des torchères de grandes ombres d'escrimeurs, et, au milieu de la salle, un homme épais et fort appuyé sur une lance de bambou.

— Soyez le bienvenu, monsieur Shimizu, dit cet homme. Ne vous gênez pas, je vous prie.

— Taisez-vous, Tsuruga! s'écria Naô. Voilà cinq ans que je te cherche, assassin de mon père, qui

t'es sauvé! Enfin je te trouve et je pourrai faire la prière devant la tablette de ta victime. Nous allons nous battre, sur l'heure.

Un sourd murmure parcourut la salle, et les élèves, debout ou accroupis, allongèrent la tête.

— Ne vous pressez point, monsieur Shimizu, répliqua lentement Tsuruga. En effet, j'ai tué votre père. Bien loin de vous le cacher, je vous avouerai même que, depuis trois ans, j'éprouve comme un remords de ne pas m'être tué aussitôt après. Un bon samuraï aurait dû s'ouvrir le ventre et je crains aujourd'hui d'avoir manqué à l'honneur. Je pensais bien que votre père avait un fils et que ce fils viendrait un jour. Pour lui faciliter ses recherches, j'inscrivis sur ma porte : *Tsuruga Dennai, rônin de Wakayama*. Nous nous battons donc, mais pas ce soir. La leçon est commencée, et mes dix-neuf meilleurs élèves qui m'entourent pourraient vous faire un mauvais parti. Je vous conseille de vous retirer. Au bout de la rue, dans l'église de Sosenji, vous verrez entre les deux portes une grande allée de sapins, où demain, dès la pointe du jour, nous serons au mieux pour nous couper la gorge. Comptez sur moi.

— Je ne suis pas ta dupe! s'écria Naô. Tu veux te dérober.

— Non, dit Tsuruga, ne me traitez pas comme un lâche. Si j'avais désiré fuir, j'en'aurais pas écrit

mon nom sur ma porte. — Et tirant son poignard il en frappa son sabre, ce qui signifie qu'un samuraï engage sa parole d'honneur. — A demain, Naô Saburô, ajouta-t-il. Permettez-moi de vous manquer de politesse.

Les élèves de Tsuruga s'étaient rapprochés et Naô remarqua qu'ils prenaient des attitudes hostiles. Il sortit.

La fraîcheur de l'ombre lui parut douce à respirer. Comme il se retournait pour s'orienter dans la nuit, la silhouette d'un homme d'armes grandit sur la porte éclairée de Tsuruga et s'évanouit à l'angle de la maison : « Encore un élève ! se dit Naô. Je l'ai vraiment échappé belle. Ce Tsuruga n'aurait eu qu'un geste à faire, et je dormirais déjà sous les hautes herbes. Mais, bon gré mal gré, je le tuerai et, lui mort, je tuerai Imamurasaki. »

La nuit était trop avancée pour qu'il retournât jusque dans son quartier. La pensée lui vint de se rendre immédiatement à l'église de Sosenji, d'y reconnaître le terrain désigné par Tsuruga et de demander des prières au bonze. Il franchit la première porte, traversa un fossé sur un étroit pont de pierre et se trouva dans une allée d'arbres si grands et si touffus qu'au sortir de leurs ténèbres l'obscurité de la nuit semblait presque un demi-jour. « C'est là, songea Naô, que d'ici quelques

heures se décidera mon sort. » Il entrevit à sa gauche, pressés les uns contre les autres, des fantômes noirs de statues, de lanternes, de cippes funéraires. Devant lui, près du temple fermé, une faible clarté brillait entre les interstices de la porte du prêtre.

Un petit bonze l'entr'ouvrit :

— Que voulez-vous ? dit-il. Venez-vous pour des funérailles ?

— Je suis un samuraï qui fait son voyage d'études.

— Dieu vous protège ! Mais il nous est défendu de loger des samuraï.

— Ne pourrais-je parler au chef de votre église ?

— Notre chef est à Kamakura.

— Je ne vous ai point dit la vérité : je venais lui demander des prières et lui offrir dix *yen* pour l'entretien de son église.

Aux dix yen, le petit bonze se confondit en salutations.

— Attendez, Monsieur ! Ne vous en allez pas ! Un instant !

Il disparut et le plancher cria bientôt sous les pas appesantis d'un vieux bonze qui s'avancait aussi vite que le lui permettait sa vénérable caducité.

— Soyez le bienvenu, dit-il en plongeant par trois fois sa tête dans son éventail ouvert. Vous

désirez nous offrir de l'argent : c'est bien agir.

— Je vous croyais à Kamakura, dit Naô.

— Pardonnez-moi mon impolitesse, mais il vient tant de gens nous demander l'hospitalité que j'ai recours à ce subterfuge. Daignez entrer.

Naô lui présenta ses dix yen.

— Je voudrais, dit-il, une prière de fondation pour l'âme d'un de mes amis.

— Merci, répondit le prêtre ; je vais en prendre note sur mon registre. Quel est le nom de mort de votre ami ?

— Je ne le sais pas encore. Priez à son nom de vivant : il s'appelle Shimizu Naô Saburô.

— C'est entendu. Et quel jour de quel mois de quelle année a-t-il trépassé ?

— Comme je ne connais pas exactement la date de sa mort, nous conviendrons, si vous le voulez, qu'il est mort cette année, ce mois-ci, le jour de demain.

— Parfaitement.

Et le prêtre écrivit : *Reçu dix yen le 28 octobre de la première année de l'ère Kaei pour l'âme de Shimizu Naô Saburô décédé le 29.*

Le jeune homme lui remit encore un yen :

— L'heure est si tardive, lui dit-il, que je vous serais obligé de me laisser dormir dans un coin du temple. Je ne vous gênerais pas.

Mais le vieux bonze, ravi de l'aubaine, se tourna vers son enfant de cœur :

— Balayez vite la chambre ! s'écria-t-il. Étendez-y les couvertures de crépon que le prince de Satsuma nous a données et servez tout de suite une tasse du meilleur thé à ce jeune et distingué samuraï !

Quand Naô fut couché, l'image de sa mort prochaine l'agita si fortement que ses yeux ne purent se fermer. Plus d'une fois, il se leva pour regarder aux fentes des volets clos, mais la nuit était toujours noire et les dernières heures qui lui restaient à vivre passaient avec lenteur dans cette immense solitude. Il pensa que ses dix yen lui assuraient une prière éternelle, que cet asile avait de beaux ombrages, que son âme y reviendrait en toute sécurité, et, sur cette idée consolante, il finit par s'assoupir.

Dès l'aube, lorsqu'il descendit dans l'allée des pins, Tsuruga Dennai l'y attendait déjà près d'un baquet d'eau, de deux coupes et d'un petit tas de sel.

— Bonjour, monsieur Shimizu, dit Tsuruga.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé hier soir, fit Naô.

— La jeunesse est impatiente, reprit Tsuruga. Mais à présent vous pouvez vous préparer.

— Avec votre permission, répondit Naô.

Tsuruga prit une coupe et la remplit.

— Buvez, je vous en prie.

— Merci, après vous.

— Je n'en ferai rien.

— Pardonnez-moi donc, dit Naô, je commettrai l'inconvenance de boire le premier.

Ils burent l'un et l'autre et, selon la coutume des samuraï qui vont se battre, ils jetèrent la coupe, puis ils répandirent autour d'eux un peu de sel pour écarter les malignes influences.

— Et maintenant, s'écria Naô, l'heure est venue d'offrir ta tête à la tablette de mon père!

— Si j'ai tué ton père, dit Tsuruga, j'ai obéi à l'esprit des samuraï qui ne peuvent rester sous la honte d'un échec. Mais il est temps que je te délivre ton congé de ce monde!

Les sabres se croisèrent et Tsuruga marcha contre Naô, qui se défendit, non sans trembler. Le maître d'armes ne tarda pas à s'apercevoir que son adversaire était faible et qu'un seul coup suffirait à l'occire. Mais il songea que ce jeune homme l'avait cherché cinq ans, que durant cinq ans il avait souffert, que ce dévouement à l'égard de son père était chose noble, qu'il ne fallait pas intimider ou décourager dans l'avenir des sentiments si généreux et si nécessaires, et que, pour toutes ces raisons, lui, Tsuruga, devait mourir. Et, résolu de

se faire tuer, il poussait d'âpres cris afin d'exciter Naô et de redoubler son ardeur. Et à chaque cri Naô rompait, et, ses pieds s'empêtrant dans les racines d'un pin, tout à coup il tomba.

— Prends garde, rugit Tsuruga, mon sabre est sur toi !

A ce moment, un samuraï coiffé d'un chapeau de rônin, et qui s'était caché derrière un tronc d'arbre, s'écria :

— Seigneur samuraï, excusez l'impolitesse, mais j'arrive à votre secours !

Et il plongea son sabre dans le flanc de Tsuruga.

Celui-ci hurla de surprise et de douleur.

— Qui donc es-tu ? Quand on vient aider un samuraï qui accomplit sa vengeance, la règle veut qu'on se déclare avant le combat ! Et c'est par toi que je vais commencer !

Il s'élança à la poursuite de l'inconnu qui détaillait vers le temple, mais Naô bondit sur ses pieds. « C'est la grâce de Dieu ! » s'écria-t-il. Et, courant derrière lui, il l'écharpa d'un violent coup de sabre qui le fendit de l'épaule au cœur.

Tsuruga s'abattit la bouche contre terre dans un flot rouge. Naô l'avait déjà empoigné par le collet et le traîna jusqu'au pied d'un Bouddha de pierre qui levait vers le ciel sa main droite au pouce replié. Puis il retira de sa ceinture la tablette funè-

bre de son père, la planta près du corps sanglant et dit à deux genoux :

— Père, je vous ai vengé. Soyez tranquille, père ! Votre meurtrier est mort... Mais ce n'est pas moi seul qui l'ai tué, ajouta-t-il plus bas. Quelqu'un m'a grandement aidé.

Et ses yeux, détachés du sol, rencontrèrent l'étranger qui, debout, de l'autre côté du cadavre, la figure toujours invisible, inclinait son sabre ensanglanté. Alors il mit ses deux mains sur la terre et se prosterna.

— Je ne vous connais pas, mais vous m'avez sauvé à l'instant que j'étais perdu. Comment vous remercierai-je ? Je suis le fils de Shimizu Naôki, samuraï de Wakayama, et je m'appelle Naô Saburô. L'individu que voici avait nom Tsuruga Dennai. Il s'était lâchement enfui après avoir assassiné mon père. Grâce à vous, ma vengeance est accomplie. Mon prince saura le service que vous m'avez rendu, et, sitôt qu'il m'en aura donné la permission, je reviendrai vous voir et mettre à vos pieds toute ma reconnaissance. Faites-moi l'honneur de vous nommer.

Le samuraï mystérieux se découvrit et dit :

— Je vous félicite, Naô-san.

Et Naô reconnut Imamurasaki.

— Est-ce vous, oïran ? Est-ce bien vous, déguisée en homme d'armes, vous qui m'insultiez hier

soir, vous que j'avais décidé de tuer aujourd'hui même?

— Ah ! Naô-san, répondit en souriant Imamura-saki, quand hier vous m'avez demandé d'allumer pour vous des baguettes d'encens, il me sembla que vous étiez déjà vaincu et plus qu'à moitié mort. Je n'ai voulu qu'aiguillonner votre courage. Mais à peine étiez-vous parti qu'un de mes hôtes, qui approuva mon dessein, me prêtait son costume, ses armes et, au besoin, son nom. J'ai marché tout le soir dans votre ombre, et j'étais là, dissimulée derrière les pins, quand Tsuruga est arrivé au petit jour avec son domestique qui portait le baquet d'eau.

— Oïran, s'écria Naô, vous avez l'âme chevaleresque et ma vie vous appartient. Je supplierai mon prince qu'il consente à notre mariage, et, s'il refuse, je me ferai rônin pour vivre près de vous.

Il ne se fit pas rônin, car le Prince, dès qu'il eut ouï cette surprenante aventure, dépêcha au Yoshiwara un de ses intendants qui racheta la liberté d'Imamurasaki. Et, quand elle mourut, femme légitime et respectée de Shimizu Naô Saburô, on l'enterra dans le cimetière de Sosenji.

Le quartier d'Asakusa est excentrique et vaste. Les rues s'y élargissent en routes; les maisons, entourées de jardins ou de terrains vagues, s'y dis-

séminent dans une plaine sans fin, la prairie de Musashi. Le paysage plat et triste n'a pas dû changer depuis le soir où Naô le parcourut à la recherche de Tsuruga, hormis que des cheminées d'usine commencent à en obscurcir l'horizon. Mais l'église de Sosenji n'est plus la même. Le vieux temple, que sa solitude et son antiquité rendaient doublement saint, n'a point échappé à l'incendie, cette fleur de Yedo éclore tous les soirs. On l'a rebâti moins beau, moins grand, car la foi diminue.

Cependant il est toujours fréquenté, si l'on en juge par la statue de granit qui se dresse derrière la porte d'entrée. C'est la statue de Jizô, le dieu des voyageurs, des enfants et des mères. Debout sur une fleur de lotus, la figure sévère et douce, coiffé d'un chapeau qui ressemble à un plat renversé, il tient un joyau dans sa main gauche et dans sa droite un sceptre où pendent des anneaux de fer. Sur les degrés du socle sont rangées des statuettes également en pierre, presque informes, mais ornées de rubans rouges, et dont chacune, offerte par une mère, représente un enfant sauvé.

Le petit pont et le fossé existent encore; seulement les pins ont disparu. Il n'en reste plus que quatre ou cinq, maigres et tordus, au bord de l'allée et le long d'un étang vert, plein de nénufars. Le cimetière s'étend à gauche sous une végétation qui sent la ruine. Les tombes s'y pressent, car les

Japonais, plus petits que nous, tiennent moins de place dans la mort. Quelques-unes, encloses d'une balustrade de pierre, recouvrent des cadavres de princes. Les colonnes funèbres, surmontées d'un étrange chapiteau, ont l'air de gros champignons moussus, mais elles sont presque toutes flanquées de longues planchettes de bois qui indiquent que ces morts ne sont pas oubliés et qu'on fête pieusement leurs anniversaires. Sur le même alignement, treize statues de saints bouddhistes, une fleur de lotus entre les doigts, gardent cet inégal et immobile troupeau de sépulcres et de lanternes décoratives. Le Japonais qui m'accompagnait n'y put découvrir la tombe d'Imamurasaki.

Nous revînmes sur nos pas et nous allâmes frapper à la porte du prêtre. Un petit bonze nous ouvrit, et j'eus envie de lui dire : « N'est-ce pas vous qui avez reçu jadis le seigneur Naô Saburô ? » car je reconnus son air modeste et ses yeux baissés. O merveille ! Le chef de l'église était à Kamakura, mais l'enfant courut chercher un ancien samuraï qui demeurait tout à côté, et revint accompagné d'un vieillard clopinant.

Maigre et voûté, ce vieillard portait l'ancienne coiffure féodale : le haut de la tête rasé et les cheveux ramenés en forme de boudin. Tout sentait en lui l'usure : la ligne oblique et pâle de ses yeux, les ailes amincies de son nez, le parchemin de son

visage qui semblait se racornir, l'ampleur vide de ses vêtements. Mais l'antique politesse survivait dans ses gestes et donnait de la grâce à sa décrépitude. Il nous écouta en nous faisant des révérences et en aspirant beaucoup d'air entre ses gencives édentées. Le nom d'Imamurasaki lui était inconnu, mais il lui souvenait que, cinquante ans passés, une vengeance s'était accomplie dans cette allée des pins, et qu'une femme y avait secouru son amant.

— Ne voulez-vous point, nous dit-il avec son sourire crevassé, honorer de votre présence mon humble logis ?

Nous acceptâmes, et, dès qu'il nous eut installés sur les nattes d'une petite chambre nue, il frappa dans ses mains et la servante nous apporta du thé.

Alors mon compagnon reprit l'histoire d'Imamurasaki et la lui raconta par le détail, telle que nous l'avions entendue. Le vieillard, dont les hochements de tête et les interjections gutturales stimulaient poliment le récit de son hôte, glissait de temps en temps sur moi un furtif clignement d'yeux.

— Je voudrais savoir, lui dis-je, ce qui vous intéresse le plus dans cette histoire.

Il me répondit sans hésiter que le dévouement et la bravoure d'Imamurasaki lui semblaient admirables.

— Pour moi, fis-je, je vous avoue que des trois

personnages, c'est peut-être Tsuruga que je préfère.

— Cependant, me dit-il, qu'une fille de joie se montre si généreuse et ose revêtir le costume d'un samuraï, cela sort de l'ordinaire !

— Assurément, répondis-je, mais, avant de venir au Japon, je connaissais déjà des aventures de courtisanes amoureuses et romanesques qui se travestirent pour sauver leur amant, tandis que, chez nous, les Tsuruga sont plus rares. La résolution que prend cet homme de se laisser vaincre et tuer me paraît si belle qu'elle efface à mes yeux son ancienne lâcheté.

— En vérité, répartit le vieillard, je n'y vois rien de remarquable. C'était ainsi qu'en usaient souvent les vrais samuraï. Une fois leur ennemi mort, ils ne voulaient point frustrer son enfant d'une vengeance qu'ils considéraient eux-mêmes comme légitime. S'ils l'avaient tué, songez que cet exemple aurait pu détourner d'autres enfants de venger un jour leur père.

— Ainsi, dis-je, vos samuraï aimaient mieux mourir que d'ébranler dans des âmes timides le principe de l'honneur, et voilà ce que j'admire en votre Tsuruga.

— Hé ! hé ! me dit mon compagnon, un Japonais à demi européenisé, c'est avec des idées pareilles qu'on rend si difficiles le progrès et la civilisation.

Mais l'ancien homme d'armes reprit :

— Le vieux Japon sera bientôt mort, comme moi : les fils de nos princes commencent à oublier l'histoire et les traditions de leur famille... Avez-vous vu l'usine qu'on a bâtie derrière l'église ?

— Oui, mais le cimetière de Sosenji me plaît davantage.

Il sourit et resta quelque temps silencieux. Puis il se leva, sortit, et revint bientôt un sabre à la main.

— Puisque vous aimez les choses du temps passé, permettez-moi de vous montrer cette arme.

Il la tira lentement du fourreau et, avec une sorte de volupté mélancolique, il y promena ses mains, ses petites mains élégantes et qui, même décharnées, gardaient encore je ne sais quelle enfantine délicatesse.

— A l'époque de la Restauration, me dit-il en souriant, j'ai combattu pour le Shôgun au parc d'Uyeno. Et ce sabre a bien décollé trois ou quatre têtes.

Il le reposa précieusement sur un coussin et nous continuâmes à deviser en sirotant nos petites tasses de thé.

TABLE DES MATIÈRES

Le Jardin de l'Arsenal.....	1
De Tôkyô à Hiroshima.....	7
I. Sur la route de Kyotô.....	7
II. Les Enchantements de Kyotô.....	29
III. Sous les glycines de Nara.....	80
IV. Petites-maisons.....	87
V. La Grande Industrie.....	96
VI. Un ménage franco-japonais.....	107
L'île des Satsuma.....	127
I. Nagasaki.....	128
II. En mer.....	143
III. La Ville des Tombeaux.....	151
IV. De Kagoshima à Kumamoto.....	173
V. Le Temple des Lépreux.....	182
VI. La Prison d'Omura.....	190
Journal de route au Yesso.....	197
Confession d'une jeune divorcée japonaise...	247
Histoire d'Imamurasaki, fille du Yoshiwara.	273

POITIERS

IMPRIMERIE BLAIS ET ROY

7, rue Victor-Hugo, 7



